

**L'ARCHÉOLOGIE DE L'UNIVERSEL**  
**LES FORMES DE LA GÉNÉRALITÉ DANS LES ENNÉADES VI.1-3 DE PLOTIN**

**SAMUEL BOUDREAU**

Thèse soumise à l'Université d'Ottawa dans le cadre des exigences du programme  
de maîtrise ès arts (M.A.) en philosophie, option avec thèse

Département de philosophie

Faculté des arts

Université d'Ottawa

**Résumé :** La présente thèse est une étude du concept de « genre » dans les traités VI. 1-3 de Plotin. Cet ensemble de traités, intitulé « Sur les genres de l'Être » par Porphyre, est l'examen des *Catégories* d'Aristote et des genres suprêmes du *Sophiste* de Platon. L'objectif premier de notre étude est de montrer en quoi le sens du terme « genre » diffère dans le cas des catégories aristotéliennes, entendues comme les genres du monde sensible, et des genres platoniciens, qui sont les genres du monde intelligible. Il est alors question de déterminer quels sont les principes des deux formes du genre. La matière et la quantité déterminent le genre du monde sensible tandis que dans l'intelligence, le genre est déterminé par la puissance, l'acte et le nombre. De notre recherche découle une compréhension plus précise des rapports entre les philosophies de Plotin et d'Aristote. Il s'avère que les conceptions du genre chez Plotin, d'où la division entre le monde sensible et le monde intelligible caractéristique des *Ennéades*, sont formulées à partir d'une lecture de l'œuvre d'Aristote. Le genre sensible est tiré des textes logiques d'Aristote à savoir les *Catégories* et les *Topiques* tandis que le genre intelligible est le produit d'une interprétation du genre présenté dans la *Métaphysique*. La pensée plotinienne et le platonisme qu'elle revendique sont ancrés dans les concepts souches de la philosophie aristotélienne.

# Table des matières

Introduction .....	1
Partie I: Plotin et Aristote .....	7
1.1 <i>Plotin, commentateur d'Aristote</i> .....	7
1.2 <i>Hypothèses de lecture</i> .....	8
Partie II: Le genre du monde sensible .....	20
2.1 <i>L'unité et la division des catégories</i> .....	20
2.2 <i>La critique de la substance</i> .....	23
2.3 <i>La critique de la qualité</i> .....	36
2.4 <i>La critique de la quantité</i> .....	44
2.5 <i>La logique du monde sensible</i> .....	57
Partie III: Le genre du monde intelligible.....	60
3.1 <i>Un développement de la critique interne</i> .....	60
3.2 <i>L'acte et l'unité de l'essence</i> .....	62
3.3 <i>La différence spécifique</i> .....	66
3.4 <i>Le genre intelligible</i> .....	75
3.5 <i>Le même, l'autre et l'un</i> .....	86
3.6 <i>Le nombre intelligible</i> .....	91
3.7 <i>La logique du monde intelligible</i> .....	102
Conclusion .....	105
Bibliographie.....	108

## Introduction

Le traité par lequel commence la sixième et dernière ennéade de Plotin a attiré l'attention d'un nombre considérable de commentateurs depuis quelques années<sup>1</sup>. L'étude de « Sur les genres de l'Être » se poursuit malgré l'influence du texte séminal de W. Inge, publié en 1917, qui présente ce traité comme « one of the most obscure and least attractive parts of the Enneads »<sup>2</sup>. Mais le texte de Plotin mérite toujours l'attention des contemporains, ne serait-ce que parce qu'il traite de l'incontournable texte des *Catégories* qui n'a jamais cessé de faire polémique. Le premier traité de l'*Organon* fait l'objet de lectures plus ou moins charitables et d'interprétations tout aussi brillantes que banales. Le texte en effet suscite plusieurs questions qui touchent à la valeur philosophique de son contenu. Une première question qui s'impose au lecteur des *Catégories* est celle du nombre des catégories. Il n'est pas du tout évident que l'entendement nécessite une dizaine de catégories, surtout considérant la pauvreté des développements qu'Aristote accorde aux dernières catégories : celles par exemple de l'action (ποιεῖν), de la passion (πάσχειν) et de la possession (ἔχειν)<sup>3</sup>. En outre, une κατηγορία n'apparaît pas immédiatement comme un objet du domaine de la logique de la manière dont le sont par exemple l'affirmation et la négation, du point de vue contemporain certainement et du point de vue prémoderne aussi. La catégorie semble frôler la grammaire<sup>4</sup> et la sémantique, d'où la perplexité et même la méfiance de certains lecteurs. La franche incrédulité des auteurs de la *Logique de Port-Royal* illustre parfaitement cette disposition :

Voilà les dix catégories d'Aristote, dont on fait tant de mystères, quoiqu'à dire le vrai, ce soit une chose de soi très-peu utile, et qui non-seulement ne sert guère à former le jugement, ce qui

---

<sup>1</sup> C. Evangelou (1996), S. K. Strange (1981), Chiaradonna (1998), A. C. Lloyd (1955/1956), F. A. J. de Haas (2001), etc

<sup>2</sup> W. R. Inge (1917-1918), p. 194

<sup>3</sup> *Cat.* 9, 11b1-14; 15, 15b17-33.

<sup>4</sup> Voir « Catégories de pensée et catégories de langue » par É. Benveniste (1958)

est le but de la vraie logique, mais qui souvent y nuit beaucoup, pour deux raisons qu'il est important de remarquer. La première est qu'on regarde ces catégories comme une chose établie sur la raison et sur la vérité, au lieu que c'est une chose tout arbitraire, et qui n'a de fondement que l'imagination d'un homme qui n'a eu aucune autorité de prescrire une loi aux autres, qui ont autant de droit que lui d'arranger d'une autre sorte les objets de leurs pensées, chacun selon sa manière de philosopher [...]<sup>5</sup>

Nous voyons des sentiments semblables répétés une centaine d'années plus tard chez Kant, qui voit dans les *Catégories* d'Aristote une collection arbitraire de concepts : « Dans la mesure toutefois où il ne disposait d'aucun principe, il les collecta tels qu'il les rencontrait, et en dénicha d'abord dix, qu'il appela *catégories* (prédicaments). »<sup>6</sup> Kant réalise cependant une fructueuse critique et interprétation des catégories et la *Critique de la raison pure* nous lègue l'idée de la puissance d'une théorie de la catégorie.

Les *Ennéades* de Plotin sont écrites aussi à une époque où les *Catégories* sont sujettes à de violentes critiques. Un aperçu de l'histoire des commentaires sur les *Catégories* nous présente une multitude de méthodes et d'attitudes propres aux platoniciens des quelques premiers siècles de notre ère. Le texte de Michael Griffin, *Aristotle's Categories in the Early Roman Empire*, dépeint comment certains de ces commentateurs furent reçus par la postérité : « Nicostratus and his followers are represented as eager polemicists who deploy Platonic doctrines and Stoic linguistics as sticks with which to beat Aristotle, and exploit the letter of the text without regard for its deeper intent. »<sup>7</sup> Il y a des commentateurs anciens qui, motivés par un platonisme dogmatique, s'attaquent aux *Catégories* de la manière qu'ils se comprennent eux-mêmes attaqués par le Stagirite. Griffin peint le portrait d'une critique externe, polémiste: « They are disturbed about the demotion of

---

<sup>5</sup> *La logique, ou l'art de penser* (1992) p. 44

<sup>6</sup> *Critique de la raison pure*, A81/B107, trad. Alain Renaut

<sup>7</sup> M. Griffin (2015) p. 104

Forms and Qualities to the status of accidents, and strive to reduce this position to absurdity [...] »<sup>8</sup>  
Des contemporains tels que Lloyd<sup>9</sup> et Charles-Saget<sup>10</sup> insèrent Plotin au sein de cette tradition médioplatonicienne et voient, dans les arguments en VI.1-3, une « polémique agressive »<sup>11</sup>. D'autres, en revanche, y trouvent une ouverture aux thèses du Stagirite. Plotin aurait sérieusement considéré et évalué les thèses d'Aristote bien que son texte, les *Catégories*, à première vue, constitue l'antithèse d'un platonisme<sup>12</sup>.

Ces considérations motivent la première partie de notre travail où nous divisons les opinions des commentateurs concernant la nature de « Sur les genres de l'Être » lu en tant que commentaire sur les *Catégories*. Il faut voir en Plotin une pensée philosophique d'une envergure et d'une portée qui dépasse de loin les commentateurs platoniciens qui le suivent, à savoir Porphyre<sup>13</sup> et Simplicius<sup>14</sup> et plus encore les polémistes qui le précèdent. « Sur les genres de l'Être » est un traité original de philosophie dont l'ingéniosité est masquée par une lecture qui voudrait placer ce texte en continuité trop stricte avec la tradition des commentaires sur les *Catégories*. Lire VI.1-3 à la manière dont on lit le *Commentaire aux catégories* de Porphyre par exemple ne peut que produire chez le lecteur l'impression d'un texte bigarré qui ne peut être compris en son entièreté. C'est le cas des commentaires de Lloyd<sup>15</sup>, d'Evangelidou<sup>16</sup> et de Strange<sup>17</sup> qui ont tous fait le choix de congédier la question du genre intelligible en VI.2. Ce dernier commentateur se permet cette lacune parce que, de toute façon, la structure du monde intelligible

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 113

<sup>9</sup> A. C. Lloyd (1955/1956)

<sup>10</sup> A. Charles-Saget (1988)

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 160

<sup>12</sup> M. Griffin "Plotinus on Categories" à paraître dans *New Cambridge Companion to Plotinus* (ed. Gerson & Wilberding) p. 2. « The 10 categories fail by their own standards. »

<sup>13</sup> Porphyre, *in Cat.*

<sup>14</sup> Simplicius, *in Cat.*

<sup>15</sup> A. C. Lloyd (1955/1956)

<sup>16</sup> C. Evangelidou (1996)

<sup>17</sup> S. K. Strange (1981)

ne nous est pas accessible : « Necessities of the non-analytic type are to be explained by appeal to direct knowledge or intuition of Forms and their natures. [...] The Platonist metaphysician is supposed to have true privileged insight into the objects about which he speaks. »<sup>18</sup> Le problème avec cette stratégie interprétative vient du fait que l'interprétation des genres de VI.1 est impossible sans l'intelligibilité du genre intelligible de VI.2. Au début de VI.3, Plotin avertit son lecteur : « Dans cet univers sensible, ces genres sont différents des genres intelligibles, puisqu'il est lui-même différent de l'univers intelligible, et qu'il porte le même nom, sans que le nom ait même sens; car il est l'image de cet univers. »<sup>19</sup> L'importance du genre intelligible pour l'interprétation de VI.1 est parfaitement exprimée par Chiaradonna dans « The Categories and the Status of the Physical World: Plotinus and the Neo-platonic Commentators » : « He [Plotin] emphasizes that Aristotle's categories do not include (intentionally) noetic beings and genera. But this is the very reason why Plotinus thinks that Aristotle's division of categories is aporetic and fallacious even if it is regarded as a division of the sensible realm only. We cannot give an account of the physical world leaving aside its incorporeal, intelligible principles, since the corporeal world is in itself just an image depending on its extra-physical cause. »<sup>20</sup> Chiaradonna n'examine pas non plus ces principes intelligibles dans son article.

Notre travail est la réalisation du passage entre le genre du sensible et le genre de l'intelligible par l'étude du genre en soi et de ses conditions. Nous approchons alors les catégories d'Aristote (la substance, la qualité et la quantité seulement) et les genres du monde intelligible (l'être, le même et l'autre) de manière indirecte. Le genre est à la fois le critère par lequel les catégories sont évaluées et un objet lui-même constamment remis en cause. Le passage du monde

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 205

<sup>19</sup> VI.3.1.20-22. Nous faisons usage principalement de la traduction de E. Bréhier. Les citations des *Ennéades* tirées de l'édition de L. Brisson seront signalées par l'ajout de « (trad. L. Brisson) ».

<sup>20</sup> R. Chiaradonna (2004), p. 123

sensible au monde intelligible n'est pas la position de deux ensembles distincts de genres, mais foncièrement la transformation du concept de « genre ». C'est ainsi que résume D. O'Meara l'objet du traité : « Plotin confronte parmi d'autres idées une conception logique (γένος comme catégorie générale) et causale (γένος comme ἀρχή) des genres de l'être. »<sup>21</sup> Cette confrontation, finalement, s'avère plutôt un développement. La critique plotinienne des catégories aristotéliennes en VI.1 et l'exposé du monde intelligible en VI.2 sont tous les deux le résultat d'un éclaircissement des structures de la logique d'Aristote.

La deuxième partie de notre travail est l'étude de la critique plotinienne de la substance, de la qualité et de la quantité. Due à la nature problématique du genre dans ce traité, nous faisons l'étude à la fois de l'objet critiqué et de la méthode qui guide cette critique. Cette approche est bénéfique en ce qu'elle souligne chez Plotin les gestes qui mènent au dépassement du genre tel qu'il est présenté dans les *Catégories*. Ainsi nous pouvons apprécier à quel point l'alexandrin joue de la philosophie d'Aristote pour défendre le platonisme. Deux propositions puisées dans l'œuvre du Stagirite sont maniées pour défaire et refaire la logique aristotélienne à l'image de Platon : (1) des êtres en rapport d'antériorité et de postériorité ne sont pas les espèces d'un genre; (2) la différence spécifique doit être tirée de l'extérieur du genre. C'est en exploitant – ou en dénouant – les conséquences de ces règles que Plotin transforme la philosophie d'Aristote de l'intérieur.

La troisième partie de notre travail est l'analyse du genre dans le monde intelligible. Nous tâchons d'expliquer comment ce genre diffère du genre logique sans s'en détacher complètement. Les structures du monde intelligible se manifestent comme un développement rationnel des structures logiques explicitées, à condition de la réussite de notre première partie. Les catégories de substance, de qualité et de quantité sont d'une certaine manière répétées dans l'intelligence. Le

---

<sup>21</sup> D. J. O'Meara (1975), p. 83

monde intelligible est l'organisation intelligible de l'être, de l'être tel et de l'unité. Plotin effectue son projet en s'appropriant les concepts clés de la philosophie d'Aristote, incluant non seulement le genre et l'espèce, mais aussi la puissance et l'acte. La substance et la qualité, médiatisées par la logique du genre et de la différence spécifique, sont manifestes dans l'intelligence sous le nom de « puissance » et d'« acte ». La quantité, en son rapport avec le genre et l'espèce, est analogue au nombre dans l'être. Le traité de Plotin et notre lecture de celui-ci ne sont ni la mise en scène d'une confrontation ni la délimitation des frontières qui séparent nos deux philosophes. Au contraire, ces frontières sont brouillées et les démarcations intérieures à la pensée d'Aristote sont reconfigurées. « Sur les genres de l'Être » est le produit d'un accouplement de la logique et de la métaphysique d'Aristote.

## Plotin et Aristote

### *Plotin, commentateur d'Aristote*

Porphyre, biographe de Plotin, note que son maître parvint à capturer dans ses *Ennéades* l'essence de la *Métaphysique* d'Aristote.<sup>22</sup> Penser à la manière dont Plotin lisait, lui qui étudiait Aristote et ses commentateurs, devrait informer notre manière de lire Plotin. En remarquant, avec A. Charles-Saget, que « lire un traité de Plotin, c'est reconnaître d'abord combien Plotin a lui-même lu »<sup>23</sup>, nous pouvons tirer certaines hypothèses concernant la disposition de notre auteur à l'égard d'Aristote. L'objet de cette première partie est de déterminer un principe méthodologique avant de passer à l'interprétation des *Ennéades* et surtout de « Sur les genres de l'Être ». L'intérêt philosophique du débat concernant l'attitude de Plotin, polémique ou charitable, envers les *Catégories*, est qu'il implique deux ensembles distincts d'axiomes par lesquels Plotin pourrait faire sa critique. L'interprétation polémique de VI.1 tend à rapprocher Plotin des commentateurs et des doctrines médioplatoniciens tandis qu'une attitude charitable implique, provisoirement peut-être, l'affirmation de certaines thèses péripatéticiennes. Les conditions de la critique effectuée par Plotin peuvent être perçues comme un ensemble de présupposés dogmatiques ou bien comme une stratégie argumentative qui se déploie comme critique interne à la pensée du Stagirite. Notre discussion des conditions de la critique plotinienne est liée à la question de notre choix des textes souches : l'œuvre soit de Platon ou d'Aristote. Il faut bien déterminer le lieu de cette critique avant de comprendre les doctrines positives de Plotin, car plusieurs termes employés, « genre » par exemple, sont polysémiques dans le cadre des deux pensées, plotinienne et aristotélicienne. Si Plotin dégage d'un de ces termes une signification propre à son système, le degré ou la manière

---

<sup>22</sup> *La vie de Plotin et l'ordre de ses écrits*, p. 14

<sup>23</sup> Charles-Saget, (1988), p. 157

dont la pensée d'Aristote y est incluse doit être déterminé afin d'identifier les règles qui régissent ces concepts. Cette première partie de notre travail entend montrer d'abord qu'un contexte platonicien, méthodologique ou doctrinal, n'est pas nécessaire à la compréhension de la critique plotinienne des *Catégories*. Établir cette première thèse, qui est entièrement négative, a pour fonction de défricher le terrain conceptuel sur lequel se rencontrent ces deux philosophes. Nous défendons un cadre qui comprend la doctrine des catégories chez Aristote et les critiques de celles-ci, en VI.1, dont la cohérence ne nécessite pas le dépassement des bornes de la pensée d'Aristote. Cette prochaine section est une présentation de (1) l'absence de la nécessité d'un platonisme et (2) de la suffisance d'une pensée aristotélicienne comme condition de la cohérence de « Sur les genres de l'Être ». Mais la suffisance d'Aristote à l'égard de la critique de sa propre pensée – et voilà la force de ce texte de Plotin – a pour conséquence l'affirmation de l'insuffisance de la pensée d'Aristote en soi en tant qu'unité cohérente.

### *Hypothèses de lecture*

Les conditions de la critique plotinienne des *Catégories* sont un sujet qui intéresse plusieurs commentateurs<sup>24</sup>. Nous discutons les forces et les faiblesses de quatre hypothèses de lecture à partir desquelles nous développerons la nôtre. Ces hypothèses sont la tentative d'explicitier la méthode et les présupposés de la critique plotinienne des *Catégories*. Nous entendons diviser ces hypothèses de lectures selon l'affirmation soit (1) d'un certain platonisme ou (2) d'un certain aristotélisme, entendus de manière large, comme ensemble de présupposés philosophiques. Ensuite, s'il s'avère que c'est (2) l'aristotélisme qu'est supposé par Plotin, c'est un aristotélisme soit (2.1) logique ou (2.2) ontologique. Ce travail d'évaluation que nous proposons est effectué par la collection et la présentation de certaines citations, notamment de l'œuvre d'Aristote. L'objectif

---

<sup>24</sup> S. Roux (2017), Brisson (2018), Strange (1981), Rutten (1961)

est d'établir la plausibilité d'une hypothèse de lecture qui guidera notre propre interprétation de « Sur les genres de l'Être » et qui par celle-ci sera démontrée. La première paire d'hypothèses est le résultat d'un démêlement de références et de citations présentes au cours de VI.1. L'ennéade VI.1 traite explicitement de la pensée d'Aristote. Au contraire, ce n'est qu'au début du prochain traité, VI.2, que Plotin marque un moment où la pensée du Stagirite doit être abandonnée pour laisser place aux doctrines de Platon. Nous lisons : « Maintenant que notre enquête sur ce que nous appelons les “dix genres” est terminée [...], il nous reste, semble-t-il, à formuler notre opinion sur ces points en tâchant de la ramener à celle de Platon. »<sup>25</sup> La structure générale de ces deux traités se présente donc en un premier temps comme une analyse des thèses aristotéliennes (et stoïciennes), trouvées insuffisantes, et ensuite d'une présentation des thèses de Platon, défendues par Plotin selon son interprétation. Cette division est cependant brouillée. Il y a en effet déjà l'apparence d'un platonisme en VI.1 et d'un aristotélisme en VI.2, indices qui n'ont pas échappé aux lectures de nos contemporains. « Sur les genres de l'Être » débute en répétant la question de l'Étranger du *Sophiste*<sup>26</sup> à laquelle les catégories d'Aristote sont une réponse proposée. En outre, il y a à plusieurs moments de ce premier traité la position de l'existence des Formes telles que l'Égal et le Beau<sup>27</sup> et des références à une théorie de la participation, ce qui s'approche plutôt du *Phédon* de Platon<sup>28</sup> que de l'œuvre d'Aristote. Le texte de Plotin en VI.2, en revanche, bien qu'il soit présenté comme l'explication de la pensée du *Sophiste*, n'est compréhensible qu'à condition d'employer certains concepts propres à la pensée d'Aristote. Il y est question, par exemple, de la distinction de l'acte et de la puissance<sup>29</sup> et de la division du genre par la différence spécifique<sup>30</sup>.

---

<sup>25</sup> VI.2.1.1 (trad. L. Brisson)

<sup>26</sup> « Il semble que Parménide et tous ceux qui ont jamais entrepris de discerner et de déterminer le nombre et la nature des êtres en ont pris bien à leur aise pour nous en parler. » *Sophiste* 242b (Éd. Émile Chambry)

<sup>27</sup> VI.1.9; VI.1.10.45-

<sup>28</sup> *Phédon* 100c

<sup>29</sup> VI.2.20

<sup>30</sup> VI.2.2.30

La fonction de ces concepts aristotéliens au sein d'une philosophie plotinienne fait l'objet de la dernière partie de notre travail. Le sujet qui nous intéresse présentement est celui des conditions nécessaires à la critique plotinienne des catégories d'Aristote en VI.1 où l'objet est évidemment l'ensemble des catégories aristotéliennes et stoïciennes. Notre travail porte uniquement sur les catégories aristotéliennes de la substance, de la qualité et de la quantité telles que présentées par Plotin. Les arguments de Plotin ne cherchent pas à nier l'*existence*, au sens large, de ces catégories, puisqu'il les reprend lui-même dans son propre exposé des genres du monde sensible<sup>31</sup>, mais la possibilité de l'*unité* et de l'*intelligibilité* de ces catégories selon leur présentation dans le cadre de la pensée d'Aristote.

Plotin effectue sa critique des trois catégories en faisant appel à deux<sup>32</sup> principes : (1) le monde sensible se distingue de monde intelligible<sup>33</sup>; (2) la position d'un genre comme unité qui comprend des êtres en relation d'antériorité et de postériorité est impossible<sup>34</sup>. Ces deux thèses sont impliquées l'une dans l'autre vu que l'intelligible est en rapport d'antériorité au sensible. S'il est établi qu'une catégorie contient et de l'intelligible et du sensible, elle contient de l'antérieur et du postérieur et il n'y a donc pas d'unité générique propre à cette catégorie. Les commentateurs qui défendent l'imposition d'un platonisme en tant que principe de la critique plotinienne en VI.1, Luc Brisson et Sylvain Roux entre autres, se concentrent sur ce premier principe. L'introduction de Luc Brisson à son édition de « Sur les genres de l'Être » présente la méthodologie propre à cette attitude dogmatiste, c'est-à-dire à la position axiomatique de doctrines platoniciennes. Selon cet

---

<sup>31</sup> Plotin avance cinq genres du monde sensible : (1) la substance VI.3.6-9; (2) la quantité VI.3.11-14; (3) la qualité VI.3.15-19; (4) le mouvement VI.3.21-27; (5) le relatif VI.3.28.

<sup>32</sup> Il y a aussi une troisième thèse qui sert de principe à la critique plotinienne, celle qui pose l'impossibilité d'attribuer à un genre son contraire. Voir par exemple la critique de la qualité : VI.1.10.40; et des relatifs : VI.1.9.36. Les deux principes que nous examinons dans ce travail sont suffisant à l'étude de la substance, de la qualité et de la quantité.

<sup>33</sup> VI.1.1.20-30

<sup>34</sup> VI.1.1.26-27

auteur, la « critique des catégories d'Aristote [...] se situe sur un autre plan que celui du langage et de la logique, car elle s'inscrit dans un contexte platonicien où le problème central est celui de la participation du sensible à l'intelligible »<sup>35</sup>. Ce qui distingue l'aristotélisme du platonisme est l'interprétation de la portée des *Catégories*, c'est-à-dire son interprétation ontologique ainsi que le caractère de cette ontologie. Une ontologie de la participation, étrangère aux doctrines et aux intentions du Stagirite qui eux sont de nature strictement logique, est marquée comme le signe d'un platonisme qui s'impose et qui repousse, plutôt que réfute, par la force de son incompatibilité, les thèses d'Aristote. Dès le premier chapitre de « Sur les genres de l'Être », Plotin propose une première lecture des *Catégories* qui contient en soi un premier critère de vérité : « il faut se demander quels sont parmi les dix genres ceux qui se trouvent dans l'intelligible, et si ceux qui se trouvent là-bas peuvent être regroupés dans un unique genre avec ceux qui se trouvent ici-bas, ou plutôt si le terme « réalité » [οὐσία] a le même sens là-bas et ici-bas. »<sup>36</sup> L'argument se déploie ainsi : (P1) l'intelligible est antérieur au sensible; (P2) ce qui est en rapport d'antériorité et de postériorité ne peut tomber sous une même définition; donc (C) un seul genre ne peut comprendre l'intelligible et le sensible. *A priori*, la liste des dix catégories d'Aristote est incomplète. La considération des deux mondes, sensible et intelligible, et l'antériorité de ce dernier sont effectivement étrangères au texte des *Catégories*. Déjà nous pourrions y voir l'affirmation d'un platonisme posé comme critère selon lequel la pensée d'Aristote sera évaluée. Cette lecture est trouvée également chez Roux, qui aussi pose la nécessité d'un point de vue platonicien à l'interprétation critique d'Aristote. C'est à partir d'une conception du réel que sont critiquées les catégories, et ce réel est celui de Platon : « Mais, pour Plotin, ce réel doit être conçu au sens platonicien, c'est-à-dire comme la réalité intelligible. Or, cette conception de l'être comme

---

<sup>35</sup> L. Brisson (2018) p.60

<sup>36</sup> VI.1.1.24 (trad. L. Brisson)

constitué d'un ensemble de genres (intelligibles) va fournir à Plotin le principe de sa critique contre les théories de ses prédécesseurs, en particulier contre Aristote. »<sup>37</sup> C'est à nouveau la division du sensible et de l'intelligible qui est cause de la division entre platonisme et aristotélisme. Plotin est alors placé dans le camp des platoniciens, d'un côté d'une division qui précède le travail dialectique du texte.

Plotin sans doute fait appel à la distinction entre substance sensible et substance intelligible pour contester la complétude de la liste des dix catégories<sup>38</sup>. Le chapitre cinq des *Catégories* en revanche avance clairement la priorité de la substance première, du sensible particulier<sup>39</sup> et il n'y a nulle part référence à une substance intelligible. Mais il n'y a pas ici de raison suffisante de voir chez Plotin un présumé platonicien. Bien que Plotin reconnaisse que les péripatéticiens par leur division catégorielle « ne parlent pas des intelligibles »<sup>40</sup>, il fait tout de même appel à l'intelligible afin de comprendre les catégories de substance, de qualité et de quantité<sup>41</sup>. Plotin n'est peut-être pas fidèle au texte des *Catégories* mais sa critique ne dépasse pas cependant les bornes de la philosophie d'Aristote. L'antériorité de l'intelligible est affirmée mainte fois chez le Stagirite. Une lecture des *Seconds analytiques* montre la présence d'une tension au sein de la pensée d'Aristote. Ici, Aristote affirme que les prémisses d'un syllogisme, les « principes » de la science, sont antérieures à la conclusion par nature, en tant que causes, et sont mieux connus absolument, c'est-à-dire en soi et non pour nous<sup>42</sup>. Mais ce qui est mieux connu en soi est ce qui est le plus éloigné de la perception : « Or ce qui est le plus universel en est le plus éloigné, alors que les particuliers

---

<sup>37</sup> S. Roux (2017) p. 93

<sup>38</sup> VI.1.1

<sup>39</sup> *Cat.* 5, 2a35-3a5

<sup>40</sup> VI.1.1.29

<sup>41</sup> VI.1.1; VI.1.12.40; VI.1.4.50-55

<sup>42</sup> *Sec. Anal.* 71b30-72a5

en sont le plus proche; et ce sont des choses opposées entre elles. »<sup>43</sup> La démonstration qui porte sur le vrai est nécessaire et la vérité nécessaire tirée d'un savoir universel porte sur ce qui est éternel : « De ce qui est périssable il n'y a donc pas de démonstration et de science au sens absolu [...] »<sup>44</sup> L'affirmation des *Seconds Analytiques* que la science véritable porte sur le non sensible s'agence avec plusieurs passages de la *Métaphysique*. Ce sont les êtres éternels et les principes des êtres éternels qui sont « toujours nécessairement les plus vrais [...] si bien que chaque chose a autant de vérité que d'être »<sup>45</sup>. Le principe de l'être, qui est universel<sup>46</sup> et nécessaire, n'a pas de matière et « puisque l'objet de l'intellect et l'intellect ne sont pas différents pour tout ce qui n'a pas de matière, ce sera la même chose et l'intellection ne fera qu'un avec son objet »<sup>47</sup>. Nous n'avons qu'à faire appel au premier moteur du livre  $\Lambda$  de la *Métaphysique*<sup>48</sup> pour concéder à Plotin l'existence d'une substance purement intelligible chez Aristote. L'existence d'une seule substance intelligible dans la pensée d'Aristote suffit puisqu'elle existe en rapport d'antériorité par rapport au sensible. Il y a donc chez Aristote une conception de la substance purement intelligible qui, en vertu de son antériorité, est universelle. L'argument de Plotin selon lequel la liste des dix catégories est nécessairement incomplète à cause de l'existence de la substance intelligible n'a besoin que de thèses défendues par le Stagirite même pour exercer sa force. Il faut remarquer que Plotin pose implicitement que ce sont les péripatéticiens qui affirment l'existence de cette substance, car c'est leur intention, leur « souhait », de « ne pas faire entrer dans leur classification la totalité des êtres »<sup>49</sup>. Plotin reconnaît la présence de la substance intelligible dans la philosophie aristotélicienne et il reconnaît son exclusion du texte des *Catégories*. Aucune raison donc de

---

<sup>43</sup> *Sec. Anal.* 72a4

<sup>44</sup> *Sec. Anal.* 75b20-25

<sup>45</sup> *Méta.*  $\alpha$  993b28-30

<sup>46</sup> *Méta.* E 1026a 30

<sup>47</sup> *Méta.*  $\Lambda$  1075a 4-5

<sup>48</sup> *Méta.*  $\Lambda$  1072b

<sup>49</sup> VI.1.1.29

supposer l'imposition d'un platonisme dans ces premiers chapitres en VI.1 : Plotin cherche plutôt à exploiter une tension au sein de l'œuvre d'Aristote.

La distinction entre substance sensible et substance intelligible et l'homonymie qui en découle sont accompagnées d'un second principe qu'utilise Plotin pour nier l'unité générique de la substance, de la quantité et de la qualité. Il répète qu'il « n'y a pas de genre commun là où il y a de l'antérieur et du postérieur »<sup>50</sup>. La stratégie de Plotin est de démontrer la présence de cette antériorité et postériorité au sein de ces trois catégories. La règle en question est clairement défendue dans l'œuvre d'Aristote. Nous lisons au livre B de la *Métaphysique* : « En outre, dans les êtres où il y a antériorité et postériorité, il n'est pas possible que ce qui leur est attribué soit en dehors d'eux. »<sup>51</sup> C'est-à-dire que pour une série d'espèces ordonnées selon l'antériorité et la postériorité, « il n'y a pas de genre de ces êtres-là en dehors de leurs espèces »<sup>52</sup>. L'antériorité et la postériorité ici font référence aux êtres mathématiques, les nombres et les figures. C'est donc selon le sens de l'« ordre », l'écart de rang considéré « relativement à une unité définie »<sup>53</sup>, qu'on obtient l'antériorité et la postériorité. Mais le principe s'applique chez Aristote aux réalités autres que mathématiques. L'ordre déterminé par l'antériorité et la postériorité implique l'impossibilité de l'existence d'un prédicat commun et donc l'impossibilité d'un genre unissant des espèces au sens propre. L'argument est répété au troisième livre des *Politiques*, concernant la définition du citoyen, et au deuxième livre du *Traité de l'âme*<sup>54</sup>, comme explication de la difficulté propre à la définition de l'âme. Plotin donc fait appel à une règle formulée par Aristote même pour critiquer les catégories. Ce principe est de grande importance aux analyses de Plotin et demande un

---

<sup>50</sup> VI.1.1.28; VI.1.12.40-45; VI.3.13.13-14. Cette règle est expliquée en détails plus loin, voir *infra* p. 51-54.

<sup>51</sup> *Méta.* B 999a5

<sup>52</sup> *Méta.* B 999a10

<sup>53</sup> *Méta.* Δ 1018b26

<sup>54</sup> *Pol.* III, 1, 1275a35; *DA* II, 3, 414b20-25

traitement en profondeur. Dans cette première partie de notre travail cependant cette règle est affirmée en tant qu'hypothèse et elle est formulée de manière proprement aristotélicienne. Les deux principes nécessaires à la critique plotinienne des *Catégories*, l'existence d'une substance intelligible antérieure à la substance sensible et l'impossibilité d'une unité générique contenant de l'antérieur et du postérieur, sont formulés de manière suffisante déjà chez Aristote.

Nous devons toutefois reconnaître une autre objection possible à notre hypothèse de lecture, objection liée à une seconde paire d'hypothèses de lecture. La lecture plotinienne des *Catégories* ne nécessite pas à première vue des présupposés tirés de l'extérieur de l'œuvre d'Aristote. Mais la lecture plotinienne est peut-être aussi lacunaire en ce qu'elle se place à l'extérieur du texte seul des *Catégories*. Plotin aurait peut-être critiqué les catégories certes selon des doctrines aristotéliciennes, mais selon des doctrines ontologiques. La nature des catégories empêche peut-être cet argument si elle diffère de ce dont traite la *Métaphysique*. Le traité de Plotin, intitulé « Sur les genres de l'Être » par Porphyre en conjonction avec ses quelques premiers paragraphes nous fournissent une première grille de lecture par laquelle comprendre l'interprétation plotinienne des *Catégories* d'Aristote. Le début du traité positionne son objet au sein d'un débat précis : « Sur la question du nombre et de la nature des êtres, les penseurs les plus anciens se sont interrogés; les uns ont dit qu'il y a un seul être, les autres que les êtres sont en nombre déterminé, d'autre en nombre illimité. »<sup>55</sup> La question du nombre et de la nature des êtres renvoie au *Sophiste* de Platon<sup>56</sup>. Déjà, certains pourraient y voir une imposition externe au texte des *Catégories*. C'est ce que propose Roux, qui explique ainsi l'interprétation ontologique des catégories : « Cependant, si Plotin interprète en ce sens [ontologique] le texte d'Aristote, c'est

---

<sup>55</sup> VI.1.1.1-2

<sup>56</sup> *Sophiste* 242b

parce que la problématique du *Sophiste* de Platon (celle des genres premiers de l'être) inspire toute son analyse. »<sup>57</sup> Il est surprenant que Roux ait choisi de passer sous silence le premier chapitre du livre Z de la *Métaphysique* où Aristote place volontiers, sans que Plotin lui impose quoi que ce soit, ses catégories au sein de la problématique du *Sophiste*. C'est cette question du nombre des êtres posée par l'Étranger du *Sophiste* et reprise par Aristote dans la *Métaphysique*<sup>58</sup> qui mène à la présentation explicite, bien qu'elliptique, des catégories<sup>59</sup>. Les catégories sont reliées à la problématique du *Sophiste* et à la question ontologique par excellence : « Qu'est-ce que l'être? »<sup>60</sup> Plotin reprend donc la question d'Aristote qui lui-même situe son travail dans le contexte de la question platonicienne du *Sophiste*. L'énumération des catégories, en dehors du texte des *Catégories*, se retrouve à plusieurs endroits dans l'œuvre d'Aristote. Elle est présente dans le texte des *Topiques* où le contexte impose clairement un rapport à l'être en soi. Citons le passage en question : « Mais il est clair, de par la nature même des choses, qu'en désignant une essence, on désigne tantôt une substance, tantôt une qualité, tantôt encore l'une des autres prédications [catégories]. »<sup>61</sup> Dans la *Métaphysique* comme dans les *Topiques*, c'est l'être qui est visé par la division des catégories. Il est donc impossible de décider ici de la perspective, aristotélicienne ou platonicienne, selon laquelle Plotin interprète les catégories comme division touchant à l'être en soi. Puisqu'il est possible de lire Aristote selon ses propres textes et d'aboutir à une lecture vraisemblablement ontologique des *Catégories*, celle-ci est plausible sans qu'il n'y ait aucun besoin de situer la critique plotinienne, de par son titre et son introduction, à l'extérieur de la pensée du Stagirite.

---

<sup>57</sup> S. Roux (2017) p. 139

<sup>58</sup> *Méta.* Z 1028b4-6

<sup>59</sup> *Méta.* Z 1030a20

<sup>60</sup> *Méta.* Z 1028b4

<sup>61</sup> *Top.* I, 9, 104a28-29

L'argument contre une lecture ontologique des *Catégories* est cependant plus subtil et notre première réponse ne peut suffire. L'interprétation que proposent Porphyre<sup>62</sup> et une grande partie des commentateurs platoniciens qui le suivent, ainsi que plusieurs contemporains, insiste sur l'importance du langage. C'est bien l'être qui est visé par les *Catégories*, mais l'être en tant qu'il est signifié. Une critique ontologique des catégories serait inappropriée si, comme le pose Ammonios par exemple, le texte ne traite pas de l'être en tant qu'être, mais « des mots qui signifient les choses par l'intermédiaire de concepts »<sup>63</sup>. Plotin aurait donc échoué dans sa critique parce qu'il pose un critère que le texte des *Catégories* nullement n'assume et qu'il ignore le critère propre à celui-ci. Cette deuxième interprétation de VI.1, qui joue de la distinction entre ontologie et logique, est plus forte que la première, car elle n'a pas besoin de faire appel à un certain platonisme. La perspective ontologique qu'assume Plotin peut s'insérer dans un contexte aristotélicien, mais elle peut tout de même produire une lecture trompeuse des *Catégories* si c'est premièrement le langage qui régit la division et l'explication des dix catégories. Selon Charles-Saget, la critique plotinienne « ignore totalement le fait de langue »<sup>64</sup> et donc ne peut que manquer les catégories entendues en tant que τὰ λεγόμενα. Evangeliou rejoint Charles-Saget par sa lecture du premier traité de « Sur les genres de l'Être ». Contrairement à Porphyre, qui défend une interprétation sémantique des *Catégories*, « Plotinus considered, criticized and modified the Aristotelian doctrine always from the viewpoint of ontological bearings. »<sup>65</sup> Il est indéniable que Plotin s'intéresse à l'être en soi en VI.1-3. Mais les propos de Charles-Saget et d'Evangeliou manquent de nuance. Notre travail cherche à rendre manifeste l'attention que porte l'alexandrin à

---

<sup>62</sup> Porphyre *In Cat.* p. 81, 99-101 (éd. R. Bodéüs)

<sup>63</sup> Ammonios *In Cat.* p. 78 (éd. Y. Pelletier)

<sup>64</sup> R. Chiaradonna (1988) p. 158

<sup>65</sup> C. Evangeliou (1996) p. 94

la question du langage, et particulièrement à la question du jugement tel que présenté dans les premiers chapitres des *Catégories*.

Plotin, en VI. 3, rend explicite la distinction entre l'être, le terme et la signification qui joue un rôle dans l'analyse des catégories<sup>66</sup>. En outre, les concepts de synonymie et d'homonymie, concepts propres à la sémantique, sont importants pour le traitement plotinien des catégories<sup>67</sup>. La problématique du langage se développe au travers de « Sur les genres de l'Être » et parvient à s'affirmer pleinement en VI.3 où il est question d'attribution, de négation et de tautologie<sup>68</sup>. Ces passages de « Sur les genres de l'Être » sont examinés avec grande attention par C. Rutten qui conclut, contrairement à Charles-Saget et Evangeliou, que le discours détermine entièrement l'objet du traité. La substance<sup>69</sup> et la qualité<sup>70</sup> sont identifiées absolument, selon notre commentateur, à leurs fonctions logiques. Rutten voit dans ce traité une telle domination du « fait de langue » qu'il en vient à accuser l'alexandrin d'identifier le concept formel et son contenu<sup>71</sup> et, ainsi « confondant l'être et le connaître »<sup>72</sup>, d'évacuer complètement l'ontologie de sa philosophie : « Le réel est sacrifié à la connaissance. »<sup>73</sup> Nous voulons éviter ces deux positions extrêmes qui, chacune à leur manière, font violence à la pensée de Plotin. Notre travail défend une thèse médiane, comme le fait S. K. Strange : « On Plotinus' view of the *Categories*, it is at once a work about ontology (i.e., the ontology of the sensible) and about semantics, i.e., the theory of predication. »<sup>74</sup> Les différends des commentateurs témoignent de la complexité du rapport entre l'être et le discours en VI.1-3. L'étude de l'inhérence et de la prédication, les deux modes

---

<sup>66</sup> VI.3.19.9

<sup>67</sup> VI.1.1.25

<sup>68</sup> VI.3.19

<sup>69</sup> C. Rutten (1961) p. 68

<sup>70</sup> *Ibid.* p. 76

<sup>71</sup> *Ibid.* p. 59

<sup>72</sup> *Ibid.* p. 31

<sup>73</sup> *Ibid.* p. 18

<sup>74</sup> S. K. Strange (1981) p. 107

d'attributions exposés dans les *Catégories*, et le principe selon lequel il n'y a pas de genre là où il y a de l'antérieur et du postérieur montre que la distinction entre l'être et le discours est préservée, bien que l'être en soi et les structures de la logique d'Aristote se *ressemblent*. Notre travail tente de montrer comment les structures du discours et les structures de l'être s'informent mutuellement sans se confondre.

Résumons les hypothèses présentées jusqu'à présent. La critique plotinienne repose sur deux thèses : l'être se divise selon le sensible et l'intelligible; l'unité générique d'êtres en relation d'antériorité et de postériorité est impossible. Ces thèses présupposent soit l'affirmation d'une philosophie platonicienne ou aristotélicienne. Nous défendons cette dernière interprétation. La philosophie aristotélicienne est affirmée, afin de critiquer les catégories, soit en tant qu'ontologie ou en tant que logique. Nous affirmons les deux membres de cette disjonction parce que nous tâchons de démontrer que le langage est inséparable, chez Plotin, de l'étude de l'être. Notre hypothèse de lecture est donc la suivante : Plotin suppose une ontologie et une logique aristotélicienne. Mais l'être de la substance, de la quantité et de la qualité ne peut être signifié selon les instruments logiques de la philosophie aristotélicienne. La critique est interne. Mais si la critique est interne au système d'Aristote, c'est que Plotin ne cherche pas à montrer l'opposition entre Platon et Aristote, mais l'opposition interne à la philosophie du Stagirite, résolue par une ouverture aux doctrines platoniciennes. Le platonisme de Plotin, dans « Sur les genres de l'Être », est le résultat de cette critique et non la condition de celle-ci, et conséquemment un développement immanent à l'aristotélisme. Voilà l'hypothèse que confirmera une lecture cohérente de « Sur les genres de l'Être ».

## Le genre du monde sensible

### *L'unité et la division des catégories*

La catégorie de substance est critiquée aux chapitres 2 et 3 en VI.1 ainsi qu'aux chapitres 1 à 7 en VI.3. Cette première catégorie est importante en ce qu'elle est simultanément une catégorie parmi d'autres et le sol des critères de vérité par lesquelles l'unité de chaque catégorie est évaluée. Nous comptons un total de sept significations possibles de « substance » selon lesquelles Plotin formule sa critique<sup>75</sup>. La substance est : (1) substance intelligible, (2) substance sensible; cette dernière est (2.1) matière, (2.2) forme et (2.3) composé; le composé est (2.3.1) substance première, qui se distingue de (2.3.2) la substance seconde. Plotin cherche à démontrer l'impossibilité de penser la substance sans arranger ces significations selon une relation d'antériorité et de postériorité et donc l'impossibilité de penser la substance en tant qu'unité générique (2.3.2). « Substance » donc ne peut qu'être un terme homonyme incapable d'exprimer l'essence. L'homonymie fait l'objet du premier chapitre des *Catégories* et c'est par cette notion que Plotin refuse l'unité de la substance. Les homonymes sont des êtres qui diffèrent selon l'essence, des êtres qui n'ont donc que « le nom seul en commun »<sup>76</sup>. La tâche des *Catégories* est justement de défendre une véritable unité qui rassemble les multiples êtres qui tombent sous chacune de ces catégories. Aristote cherche à formuler un ensemble de caractéristiques propres aux catégories qui empêcherait leur unité de tomber sous le coup de l'inintelligibilité ou de l'arbitraire. Si « substance » est prédiquée d'un ensemble d'homonymes, à (i) la matière, la forme, le composé et l'intelligible, la substance qui fait l'objet de la *Métaphysique*, et (ii) aux substances premières et secondes des *Catégories*, et s'il n'y a pas possibilité d'abandonner une ou plusieurs significations

---

<sup>75</sup> VI.1.3.1; VI.1.2.15

<sup>76</sup> *Cat.* 1, 1a4

de « substance » afin de sauvegarder son unité, l'unité de la substance est inintelligible par le fait que la connaissance est de l'essence, et l'essence est exprimée par le genre<sup>77</sup>. La synonymie, contrairement à l'homonymie, représente la prédication propre au genre: « lorsque quelque être se dit d'un sujet, et son nom et sa définition doivent nécessairement s'attribuer à ce sujet. »<sup>78</sup> C'est cette caractéristique qui distingue l'attribution essentielle, la prédication, de l'attribution accidentelle, l'inhérence à un sujet. On aura remarqué alors que Plotin, qui cherche la synonymie et le genre, cherche donc l'attribution essentielle qui est la formulation du « ce que c'est »<sup>79</sup>. C'est ainsi que nous devons tout d'abord comprendre l'unité. L'unité de l'essence de la substance doit être exprimée par un terme qui se prédique de toutes les instances synonymes de la substance.

Plotin aurait-il tort de penser les dix catégories (κατηγοριαί) selon l'unité du genre (γένος)? La question de la différence entre le genre et la catégorie chez Aristote est complexe, mais nous ne pouvons pas de prime abord fauter l'interprétation plotinienne : Aristote, au dixième chapitre des *Catégories*, fait lui-même référence à ses catégories par le nom de « genre »<sup>80</sup>. Le lecteur des *Catégories* doit donc penser le genre à la fois comme le nom d'une des instances de la substance (2.3.2) et comme l'unité logique des autres catégories. Il y a en effet à quelques moments de la pensée d'Aristote la troublante suggestion d'une homonymie propre à la signification logique de « genre ». Au livre Z de la *Métaphysique* nous lisons : « Il faut dire que la définition et l'être ce que c'est ont plusieurs sens; par conséquent, en un sens il n'y aura définition de rien sauf des substances et l'être ce que c'est n'appartiendra à rien sauf à elles, en un autre sens il y en aura. »<sup>81</sup> L'analyse de la substance dans les *Catégories* donc touche déjà à la question de l'analyse logique

---

<sup>77</sup> Les substances secondes, espèces et genres, sont les termes utilisés pour « rendre compte de ce qu'est la substance première » (*Cat.* 5, 2a9)

<sup>78</sup> *Cat.* 5, 2a20

<sup>79</sup> VI.1.2.15

<sup>80</sup> *Cat.* 10, 11b16

<sup>81</sup> *Méta.* Z 1031a 9-10

en général. Comme nous le verrons, la division logique propre au genre qui comprend une multiplicité d'espèces qui à leur tour contiennent une multiplicité d'individus est problématisée par l'alexandrin. La division selon le genre et l'espèce n'est pas cependant la seule méthode mentionnée par Aristote dans les *Catégories*, et Plotin est sensible à ces différences. Comme le remarque Ammonios, il y en a trois : « Parmi les divisions, il y a celle d'un genre en ses espèces, celle d'un tout en ses parties, celle d'un mot homonyme en ses différents sens. »<sup>82</sup> Ce sont ces mêmes divisions que Plotin utilise afin de mettre à l'épreuve l'unité de la substance, de la quantité et de la qualité. La division par l'homonymie peut être conçue en un premier temps comme l'opposé de la division par le genre parce que l'attribution synonyme est une condition de la prédication du genre à l'espèce et de l'espèce à l'individu. Mais le fait de diviser un terme en une multiplicité de significations dépend de la division propre au genre si la division des significations est équivalente à la classification de ceux-ci selon leur genre. Deux termes homonymes diffèrent selon leur « énonciation »<sup>83</sup> ce qui implique, selon la doctrine des *Topiques*, l'appartenance de ces termes à des genres distincts : « Regarder aussi les genres auxquels appartiennent les êtres désignés par un même nom, pour voir s'il ne se trouve pas qu'ils sont distincts et sans relation de subordination l'un avec l'autre. Tel est le cas pour *bélier*, qui désigne tantôt un animal, tantôt une chose; autre est en effet, dans chacun des cas, la formule définitionnelle qu'on peut substituer au nom [...] »<sup>84</sup> Le cas des deux êtres homonymes, les « béliers » des *Topiques* et les « animaux » des *Catégories*, sont équivalents. L'homme et la figure dessinée au premier chapitre des *Catégories* sont tous les deux « animal »,<sup>85</sup> mais nous pouvons identifier sans difficulté les genres différents auxquels appartiennent ces deux êtres. Nous pouvons ainsi établir le rapport entre ces

---

<sup>82</sup> Ammonios *In Cat.* p. 105

<sup>83</sup> *Cat.* 1, 1a1

<sup>84</sup> *Top.* I, 15, 107a17-22

<sup>85</sup> *Cat.* 1, 1a2

deux premières méthodes de division : les significations d'un terme homonyme sont divisées par la prédication synonyme de genres distincts.

La division d'un tout en ses parties ne joue qu'un rôle mineur dans les *Catégories*. Elle apparaît principalement afin d'éviter une équivoque propre au terme « dans » (ἐν), préposition qui exprime l'inhérence d'un accident dans un sujet et la compréhension d'une partie dans un tout : « Car ce n'est pas en ce sens – au sens où les parties de quelque chose sont “contenues dans” ce quelque chose –, que nous avons parlé de “choses qui sont dans des sujets”. »<sup>86</sup> La critique de la logique des *Catégories* effectuée par Plotin est la démonstration des conséquences de ce silence. Plotin, pour qui « le signe de l'être est la *totalité* »<sup>87</sup>, tient à montrer comment la prédication du genre sans la conscience du tout jamais ne pourra mener à la pensée de l'être. Avant d'en venir à la conception plotinienne du genre, qui est à la fois prédicat d'une multiplicité d'espèces et une totalité de parties<sup>88</sup>, tâchons d'explicitier les conséquences de l'absence du tout dans les procédés logiques qui tentent l'énonciation de l'unité de la substance.

#### *La critique de la substance*

Commençons par une première explication de la substance trouvée dans le texte des *Catégories*. Le cinquième chapitre débute ainsi : « La substance est ce qui se dit proprement, premièrement, et avant tout; ce qui à la fois ne se dit pas d'un certain sujet et n'est pas dans un certain sujet; par exemple tel homme ou tel cheval. Mais se disent par ailleurs une seconde sorte de substances, les espèces auxquelles appartiennent les substances dites au sens premier – celles-là, et aussi les genres de ces espèces. »<sup>89</sup> Aristote défend la convenance du terme « substance » aux deux membres de cette première division par des arguments logiques et sémantiques. La

---

<sup>86</sup> *Cat.* 5, 3a32-33

<sup>87</sup> J. Trouillard (1955) p. 38

<sup>88</sup> VI.2.3.15-25

<sup>89</sup> *Cat.* 5, 2a10-16

substance première est ce dont tout est dit et ce dans quoi tout existe premièrement. Les substances premières sont les ultimes sujets de toute prédication et de toute inhérence et sont « présupposées comme des sujets par tous les autres termes »<sup>90</sup>. Que la substance première ne soit jamais prédiquée d'un sujet est ce qui garantit son unité numérique<sup>91</sup>. La substance seconde quant à elle, et c'est ce qui la distingue des autres catégories, est ce qui désigne la substance première<sup>92</sup>. L'espèce aussi est le sujet de la prédication et de l'inhérence, mais seulement médiatement. C'est parce qu'elle est prédicat de l'individu que le genre se prédique d'elle; le genre se prédique finalement non de l'espèce, mais de tous les individus auxquels se prédique l'espèce. Sans cette conception du genre et de l'espèce, la transitivité de la prédication serait impossible<sup>93</sup>. Nous n'avons pas ici une réponse à la question de Plotin : « Qu'y a-t-il de commun entre les substances premières et les substances secondes, puisque celles-ci tiennent de celles-là leur droit au nom de substance? En général, qu'est-ce que la substance? »<sup>94</sup> Si l'espèce et le genre partagent certaines caractéristiques de la substance première, celle d'être attribué des contraires tout en restant identique par exemple, c'est seulement parce que la substance seconde désigne toujours la substance première, l'individu qui est véritablement présupposé comme sujet des attributs contraires. Le terme « substance » ne désigne donc pas ce que la substance première et la substance seconde ont de commun puisque c'est la substance première qui comprend en soi ce que la substance seconde a en commun avec elle.

Nommer l'espèce « substance » parce qu'elle désigne la substance est un cas d'homonymie comme l'est l'attribution du terme « animal » à la figure dessinée et à l'homme. L'attribution du

---

<sup>90</sup> *Cat.* 5, 2b39

<sup>91</sup> *Cat.* 2, 1b6

<sup>92</sup> *Cat.* 5, 2b30

<sup>93</sup> *Cat.* 3, 1b10-24

<sup>94</sup> VI.1.2.13-14

terme « substance » à la substance première et à la substance seconde est un cas exemplaire d'homonymie en ce que ces deux êtres partagent un nom bien que leurs énonciations (λόγος) diffèrent<sup>95</sup>. Comme le dessin de l'homme est une image et non un animal au sens propre, la substance seconde est une désignation de l'être – un prédicat – et non un individu substantiel. Il est donc clair qu'il n'y a pas de genre qui comprend la substance première et la substance seconde. Le nom de toute espèce est en soi homonymique parce qu'il est ce qui nomme une unité numérique et, le nommant, devient lui-même unité spécifique : « En effet, on appelle cercle, par homonymie, le cercle dit simplement et les cercles singuliers parce qu'il n'y a pas de nom distinct pour les cercles singuliers. »<sup>96</sup> Cette première critique de l'unité générique de la substance est *prima facie* plutôt triviale. Il est évident, par définition, qu'il n'y a pas de genre qui comprend un genre et son espèce ou une espèce, entendue comme classe d'individus, et un de ces individus. La prédication synonyme du genre demande la coordination de ses espèces, mais l'espèce est par nature subordonnée au genre. Une lecture superficielle de cet argument contre l'unité générique de la substance pourrait produire l'impression d'une puérile confusion de la part de Plotin : « Notre philosophe confond en effet le concept, pris comme tel, et son contenu, l'objet formel *quo* et l'objet formel *quod*. »<sup>97</sup> Mais l'intérêt de l'analyse de l'unité générique dans le cas de la substance première et seconde vient de la nécessité de penser l'intelligibilité d'un autre mode de communauté. Aristote enseigne que l'unité qui recouvre le genre et l'espèce n'est pas générique, mais analogique par le fait qu'ils « ont la même figure de prédication »<sup>98</sup>; c'est-à-dire l'attribution essentielle. Mais la relation qui lie l'individu, l'espèce et le genre prend la forme d'une série dont les éléments sont en relation d'antériorité et de postériorité – l'espèce désigne l'individu et le genre

---

<sup>95</sup> *Cat.* 1a1-5

<sup>96</sup> *Méta.* 1035b1

<sup>97</sup> C. Rutten (1961) p. 59

<sup>98</sup> *Méta.* Δ 1016b34

désigne ce que désigne l'espèce. L'impossibilité de l'unité générique de la substance en sa totalité est une instance de l'aporie du livre B de la *Métaphysique*<sup>99</sup>, l'impossibilité de poser un genre là où il y a de l'antérieur et du postérieur. La compréhension de l'unité du genre, de l'espèce et de l'individu entraîne nécessairement la sortie du genre.

Ces deux significations de « substance » sont finalement deux termes distincts qui, selon le rapport analogique du jugement, sont fondés sur la relation entre sujet et attribut essentiel. (a) L'individu, (b) l'espèce et (c) le genre en tant qu'éléments de l'attribution essentielle sont liés par une « analogie continue »<sup>100</sup> de la forme  $a/b = b/c$ . L'analyse formelle du rapport entre substance première et substance seconde, l'analogie à laquelle Aristote fait référence au livre  $\Delta$  de la *Métaphysique*<sup>101</sup>, toutefois ne peut rendre compte de l'antériorité de la substance première par rapport à la substance seconde. La présence nécessaire de l'individu (a) dans l'espèce (b) est dissimulée par le membre droit de l'équation. La substance seconde dépend entièrement de la substance première, qui occupe la place du sujet. Il faut alors analyser premièrement la substance première en tant que sujet de l'attribution. Une première remarque d'Aristote mérite attention. La substance seconde se définit par rapport à la substance première, elle est prédicat de celle-ci, mais la substance première en tant que sujet se définit par rapport aux deux formes de l'attribution, l'attribution essentielle et l'attribution accidentelle : la substance est « ce qui à la fois ne se dit pas d'un certain sujet et n'est pas dans un certain sujet »<sup>102</sup>. Le sujet en soi est aussi sujet de l'attribution accidentelle et cette caractéristique doit être fondée dans la nature de cette même substance première. Le rapport analogique qui relie la substance première à l'espèce et l'espèce au genre ne peut cerner qu'un aspect de la substance. Nous constatons cette lacune en développant

---

<sup>99</sup> S. K. Strange (1981) p. 53

<sup>100</sup> J. Borella (2000) 27-28

<sup>101</sup> *Méta.*  $\Delta$  1016b34

<sup>102</sup> *Cat.* 5, 2a12

notre conception de l'attribution essentielle même. Afin de définir la prédication, il faut aussi comprendre l'inhérence parce qu'il ressort une homonymie fondamentale à la description de la combinaison du sujet et de l'attribut essentiel. Comme nous l'avons vu précédemment, le genre se prédique de l'espèce et l'espèce de l'individu et nous pouvons en conclure que le genre se prédique de l'individu. Cette transitivité vient du fait que le genre toujours déjà se prédique de l'individu par l'espèce : « Si[le genre "animal"] ne s'appliquait à aucun des hommes singuliers, il ne s'appliquerait pas non plus à l'homme en général. »<sup>103</sup> Que l'antériorité soit placée du côté de la substance première entraîne une conclusion fort intéressante. Le genre et l'espèce dépendent de la substance première et si celle-ci tombe sous ceux-là c'est que déjà cette substance première est d'une certaine *sorte* (ποιόν)<sup>104</sup>. La substance seconde est appelée substance parce qu'elle révèle et dépend de la substance première selon trois attributs fondamentaux : (1) elle est une unité numérique, (2) elle est une unité numérique d'une certaine sorte – c'est-à-dire qu'elle est une substance en général – et (3) elle est une substance d'une certaine sorte, un homme par exemple. Cette dernière caractéristique est nécessaire à la compréhension de l'espèce comme désignation de la substance. Il n'est pas suffisant de considérer l'espèce et le genre seuls en ce qu'ils désignent une unité numérique d'une certaine sorte, à savoir une unité numérique qui possède le pouvoir d'accepter des opposés tout en préservant son unité numérique, parce que cette condition est remplie par l'accident, le type d'attribut qui correspond au sens de ποιόν qui fait l'objet du huitième chapitre des *Catégories*. Nous pourrions supposer que puisque la substance première ainsi que la qualité particulière sont tous les deux des unités numériques<sup>105</sup>, nous pourrions distinguer la substance seconde de la qualité par le fait qu'elles expriment des unités numériques de différentes

---

<sup>103</sup> *Cat.* 5, 2b1

<sup>104</sup> *Cat.* 5, 3b16-20

<sup>105</sup> *Cat.* 2, 1a20-30

sortes. Mais Aristote affirme dans les *Topiques* que l'accident aussi peut exprimer la substance première. En désignant une substance par un de ces accidents, « c'est bien une unité numérique que l'on entend exprimer »<sup>106</sup>, et ce n'est pas l'unité numérique propre à l'accident particulier que désigne l'accident. C'est la même unité que nous désignons par un nom propre, c'est-à-dire la substance première<sup>107</sup>. Aristote fait le même constat dans les *Catégories* en ajoutant une qualification pertinente. Il est effectivement possible d'indiquer une substance première par l'accident, mais cette désignation est faite de façon « étrangère »<sup>108</sup>. Il y a donc un sens de ποιόν propre à la qualité et un autre propre à la substance<sup>109</sup>. Au livre Z de la *Métaphysique*, ce rapprochement de la substance seconde et de la qualité est présenté à nouveau : « il est manifeste que rien de ce qui existe universellement n'est substance, c'est-à-dire qu'aucun des prédicats communs ne signifie un ceci, mais telle qualité. »<sup>110</sup> Si l'espèce et la qualité peuvent tous les deux désigner, mais de différentes manières, la même substance première en désignant tous les deux une certaine qualité, ce n'est ni dans l'espèce ni dans la qualité que nous devons chercher le sens de « substance », mais dans la substance première même en tant que sujet de toute attribution, essentielle et accidentelle. La distinction entre essence et accident demande la conception d'une substance qui puisse justifier, tout en demeurant une unité, ces deux modes d'attribution. L'unité, l'être et l'être tel de la substance première sont ces trois aspects distincts qui par leur union doivent fonder la possibilité d'attribuer à la substance deux sens distincts de ποιόν. Nous voyons déjà comment une réflexion sur les rapports logiques qu'entretiennent le genre, l'espèce et l'individu

---

<sup>106</sup> *Top.* I, 7, 103a31

<sup>107</sup> *Top.* I, 7, 103a39

<sup>108</sup> *Cat.* 5, 2b35

<sup>109</sup> *Cat.* 5, 3b20

<sup>110</sup> *Méta.* Z 1039a1

mène à la position d'un être comme totalité en rapport d'antériorité aux possibilités d'attributions présentées dans les *Catégories*.

Les analyses de la substance dans les *Catégories* sont nécessairement insuffisantes parce qu'elles n'expliquent pas cette diversité de relations à l'intérieur de la substance première. Un examen complet de la substance doit se référer au texte de la *Métaphysique*, auquel Plotin fait constamment référence en critiquant les *Catégories*, et particulièrement à la discussion qui porte sur la forme et la matière. L'insistance sur l'unité numérique propre au sujet logique qui est la condition de l'unité spécifique et générique mène à une conception impossible de la substance première. Les *Catégories* affirment que ce qui est « surtout » le propre de la substance, c'est d'admettre des contraires tout en restant numériquement un<sup>111</sup>. Cette caractéristique propre à la substance concerne la substance première uniquement, car la substance seconde n'est pas numériquement une. Il faut affirmer en outre que c'est grâce à l'unité numérique propre à la substance que celle-ci peut réellement admettre des contraires. C'est-à-dire que la substance individuelle est essentiellement ce qui admet des contraires par le *changement*<sup>112</sup>, et c'est le changement de la substance première qui explique la contrariété de ses attributs. Cette conception de la substance, qui découle de la conception de la substance première en tant que sujet logique, est critiquée par Plotin. Il n'y a ici pourtant aucune originalité de la part de l'alexandrin; cette critique est une répétition de l'analyse offerte par Aristote lui-même dans la *Métaphysique* : « On a déjà ébauché ainsi ce que peut bien être la substance : ce qui ne se dit pas d'un substrat, mais ce de quoi le reste se dit. Mais il ne faut pas en rester là, cela ne suffit pas, parce que cela même est

---

<sup>111</sup> *Cat.* 5, 4a10. Cette caractéristique est surtout le propre de la substance parce que ses autres caractéristiques sont aussi propres à la quantité. La quantité non plus n'a pas de contraire et elle n'admet pas le plus et le moins. Voir *Cat.* 6, 6a1-25

<sup>112</sup> *Cat.* 5, 4a30

obscur et, qu'en outre, la matière devient substance. »<sup>113</sup> Il y a ici une unité numérique qui a comme essence le pouvoir de recevoir des contraires et donc uniquement des attributs non essentiels – la possession d'un attribut contraire à un attribut essentiel entraîne la destruction de la substance. La substance comme substrat, qui « n'est par soi ni quelque chose ni une quantité ni rien d'autre, ni non plus bien sûr leurs négations »<sup>114</sup>, ne peut alors aucunement comprendre en tant que totalité la multiplicité d'aspects qui permettent la distinction entre l'attribution essentielle et accidentelle. Ceci Aristote le démontre au livre Γ en dévoilant la conséquence de supposer une attribution accidentelle indépendante de l'attribution essentielle: « Mais, si tout se dit selon un coïncident, rien ne sera premier, si le coïncident signifie toujours la prédication d'un substrat. »<sup>115</sup> Si le substrat n'est pas antérieurement un *être tel*, il n'y a pas non plus d'attribution en général. L'être tel de la substance n'est pas lui aussi un accident, car cette conception produit une série infinie qui détruit l'unité propre du sujet logique: « car une unité ne se produit pas à partir de tous les coïncidents »<sup>116</sup>. L'attribution accidentelle requiert une unité première comprenant déjà une essence. Le sujet n'est ni l'accident, ni simplement le sujet en tant que substrat, mais l'essence.

L'essence que désigne l'espèce est donc autre que l'espèce, prédicat de l'attribution essentielle. C'est l'attribution en général qui suppose la conception de la substance en tant que substrat, mais l'essence doit être déjà dans le substrat, composant ainsi la substance, avant qu'elle ne se voie attribuer une espèce. Notre lecture critique des *Catégories* jusqu'à présent suit de près la pensée d'Aristote. Que l'être de la substance soit un composé fait l'objet du livre Z de la *Métaphysique* où la matière et la forme sont nommées comme éléments de ce tout. La matière, la

---

<sup>113</sup> *Méta.* Z 1029a9-10

<sup>114</sup> *Méta.* Z 1029a25

<sup>115</sup> *Méta.* Γ 1007a34-35

<sup>116</sup> *Méta.* Γ 1007b10

forme et le composé qui forment l'ensemble auquel est prédiqué le terme « substance »<sup>117</sup> sont aussi sujets d'analyse dans « Sur les genres de l'Être ». Nous pouvons, en faisant référence à notre analyse de la substance seconde, exclure de prime abord le genre comme mode d'unité qui rassemblerait ces trois éléments de la substance première. C'est une réflexion sur le genre qui demande l'intelligibilité d'une unité numérique complexe qui rend possible toute attribution, y compris celle qui définit le genre, l'attribution essentielle. L'argument qu'avance Plotin contre l'unité générique de la substance sensible dévoile un important aspect de la pensée de l'Alexandrin : l'impossibilité d'unir sous un genre la substance première et la substance seconde est structurellement identique à l'impossibilité d'unir sous un genre la forme, la matière et le composé. Supposons, comme Aristote, qu'il est faux que la matière est premièrement substance. Même l'hypothèse selon laquelle la forme est premièrement substance ne peut être comprise selon les critères d'attributions présentés dans les *Catégories* :

Mais si la forme a plus d'être que la matière, l'être n'est plus quelque chose de commun aux deux, et la réalité n'est plus un genre qui contient la matière, la forme et le composé [...] Car quand quelque chose qui a plus d'être est rapproché d'une chose qui a moins d'être, l'ensemble prend le premier rang, mais vient après sous le rapport de la réalité [οὐσία].<sup>118</sup>

Il y a ici deux séries distinctes qui comprennent un même terme. L'ensemble, le composé de forme et de matière, prend le premier rang selon son rapport aux attributions essentielles et accidentelles. Mais au sein de ce sujet qui fonde la possibilité de l'attribution en général il y a aussi une série contenant de l'antérieur et du postérieur où, en vertu de la simplicité des éléments par rapport au composé, la même substance est considérée en sa postériorité. Il n'y a nulle part la coordination nécessaire à la prédication du genre, et le problème s'aggrave. L'aporie engendre l'aporie.

---

<sup>117</sup> Méta. Z 1029a1-5

<sup>118</sup> VI.3.7.14-20 (trad. L. Brisson)

L'argument est répété en VI.1.2, mais cette fois avec un ajout qui mérite réflexion : « Cependant, dans les réalités sensibles elles-mêmes il faut chercher ce qu'il y a de commun à la matière, à la forme, et au composé des deux, puisqu'ils disent que toutes ces choses appartiennent à la réalité, même si elles ne sont pas sur un pied d'égalité quant à la réalité, quand ils disent que la forme est davantage réalité que la matière, ce en quoi ils ont raison. Toutefois, certains pourraient dire que la matière l'est davantage. »<sup>119</sup> Comment faut-il comprendre cette dernière phrase? Plotin affirme que la forme est davantage substance, mais il reconnaît que la thèse contraire est aussi admissible. Il est possible d'interpréter ceci en développant les thèses ontologiques de Plotin en VI.3. La substance sensible se réduit effectivement à la matière<sup>120</sup> comme simple sujet des qualités sensibles, bien que la forme soit plus véritablement substantielle<sup>121</sup> en vertu de son appartenance au monde intelligible. Mais cette approche manque le cœur de l'argumentation, car ce ne sont pas en fait les différentes significations de la substance que Plotin critique en VI.1, mais la possibilité d'unifier et d'ordonner ces significations. Il est tout aussi impossible, selon lui, d'affirmer l'antériorité d'une quelconque signification par rapport à une autre parce que l'unité intelligible de ce qui est en relation d'antériorité et de postériorité est impossible selon les critères du genre. Ceci nous montre que Plotin traite de l'être de la substance, mais que sa critique, aux chapitres deux et trois en VI.1, finalement a pour objet la capacité du genre en tant qu'unité intelligible de l'être. Nous pourrions dire que si l'intérêt principal de Plotin est l'ontologie, les analyses de la substance dans la première partie de « Sur les genres de l'Être » visent l'être en ce qu'il a d'incompatible avec l'attribution dans le discours. Ce n'est pas une ontologie particulière qui sert de principe

---

<sup>119</sup> VI.1.2.10 (trad. L. Brisson)

<sup>120</sup> « Car les substances sensibles sont des substances douées de qualités. – Il y a pourtant quelque chose en quoi arrive ce qui fait que la substance, de substance pure et simple, devient substance douée de qualités; [...] Qu'est-ce donc? – C'est la matière. » (VI.3.8.15-25)

<sup>121</sup> VI.1.2.12

critique à la catégorie de substance : c'est la possibilité d'une *ontologie en général* qui tombe, bloquée par l'empire de l'unité générique.

Notre hypothèse de lecture a posé la suffisance de la pensée d'Aristote à la critique des *Catégories* en vue d'évaluer le rôle du discours logique dans ce traité plotinien. Notre discussion sur le genre, l'espèce, la matière et la forme montre la cohérence des arguments de Plotin en tant que manipulation de concepts aristotéliens. Les commentateurs qui affirment la domination d'une ontologie platonicienne dans la critique plotinienne des *Catégories* soulignent le rôle de la distinction entre substance sensible et substance intelligible dans le traité de Plotin, ce qu'il faudra maintenant évaluer avant de clore cette section sur la substance. Ici l'article de Chiaradonna « Essence et prédication chez Porphyre et Plotin » est utile en ce qu'il parvient à dépasser une dichotomie simpliste entre substance intelligible et substance sensible. Que Plotin refuse la possibilité de penser l'antériorité de la forme comme celle de la matière au traité en VI.1 montre que « ce que Plotin refuse, en effet, c'est la possibilité de fixer à l'intérieur du sensible un critère qui permettrait de rendre compte de la hiérarchie entre attributs essentiels et accidentels »<sup>122</sup>. Nous avons démontré ci-dessus la nécessité de fixer à l'intérieur de la substance un ensemble d'aspects, l'unité, l'être et l'être tel, afin de rendre compte de cette distinction entre ces deux modes d'attribution. Le fil conducteur de notre étude de la forme et de la matière fut effectivement la recherche de ce critère, mais ce critère est à la fois demandé et refusé par le genre. Celui-ci unit une multiplicité coordonnée, mais ne peut exprimer la substance qui est nécessairement antérieure à ses accidents. C'est parce que la substance est un être *tel* que nous pouvons lui attribuer l'espèce qui exprime son essence. Un passage du sixième chapitre de VI.3 contient l'essence de la critique plotinienne de la substance sensible : « Mais ce "il est", cet "être" ne peut être vu par les yeux.

---

<sup>122</sup> R. Chiaradonna (1998) p. 599

Quoi? Le feu n'est pas une réalité, ni l'eau? Oui, l'un et l'autre sont bien des réalités. Parce qu'ils sont vus, non. Parce qu'ils sont pourvus de matière, non. Parce qu'ils sont pourvus de forme, non plus. Et non plus enfin parce que ce sont des composés. Pour quelle raison, alors? En raison de leur être. »<sup>123</sup> L'essence se distingue de l'accident par une *raison* nécessairement absente de la sensibilité. L'essence de la substance est connue, elle n'est pas perçue.

Ce n'est pas une perception qui unit et ordonne les perceptions que nous avons d'une substance. Il y a antériorité et postériorité dans les modes d'attribution et il doit y avoir une hiérarchie aussi dans la substance ainsi exprimée. L'effacement de cette hiérarchie, effacement qui rend possible le genre, est « une confusion entre la structure actuelle de la chose, que constitue l'ensemble de ses qualités (sans que l'on puisse opposer les qualités intrinsèques de l'essence et les propriétés accidentelles), et l'*oûsia* comme fondement idéal de l'être de la chose, qui lui est hétérogène et se distingue de la chose dont elle est le fondement dans l'intégralité de sa constitution ontologique. »<sup>124</sup> Selon la sensibilité *seule*, le Socrate sensible n'est qu'un ensemble de « couleurs et de formes »<sup>125</sup>. Il doit exister un critère ou une mesure qui régit et qui unit la sensibilité – qui alors nécessairement n'est pas sensible – afin de connaître la substance comme essence et comme unité. Dans un monde où la sensibilité règne, où ce qui est existe en vertu du fait d'être perçu<sup>126</sup>, il n'existe aucune mesure de l'être en tant qu'être. Il n'y a aucune possibilité d'accès à cet *intérieur* de la substance et donc à cet *antérieur* que suppose le langage. La sensibilité ne peut appréhender de la substance qu'un aspect extérieur<sup>127</sup>. Nous avons comme tâche de dévoiler la structure de la substance en tant que totalité comprenant un critère par lequel nous pourrions distinguer les deux

---

<sup>123</sup> VI.3.6.3-6

<sup>124</sup> R. Chiaradonna (1998) p. 598

<sup>125</sup> VI.3.15.36

<sup>126</sup> VI.3.10.15

<sup>127</sup> VI.3.10-

sens de « qualité », propres à l'attribution essentielle et à l'attribution accidentelle. Mais sans accès à cet intérieur, il n'y a pas de distinction possible, et il ne reste que la qualité non essentielle. Voilà comment tombe dans le monde sensible la distinction entre essence et qualité, donc entre essence et accident. De la manière dont la figure et la couleur sont coordonnées selon la perception, qui ne perçoit jamais l'une sans l'autre, il faut poser dans la substance un critère intelligible qui dépasse la perception et une structure qui dépasse l'attribution afin de fonder l'antériorité et la postériorité nécessaires à l'appréhension de l'être. La distinction entre substance première et substance seconde nous mène à la considération de cette substance en soi, mais la considération de cette substance par la sensibilité seule dévoile non la substance, mais la qualité. La substance intelligible n'est donc pas un présupposé platonicien, mais le résultat des analyses de la catégorie de la substance.

La critique plotinienne de la substance des *Catégories* est fidèle en principe à Aristote. La substance qu'il examine est celle des *Catégories*, la substance sensible<sup>128</sup>, et il la réduit à la qualité en utilisant les outils fournis par ce même texte c'est-à-dire les deux modes d'attribution et leurs conditions de possibilité. Plotin est même d'accord avec Aristote que la substance sensible qu'il décrit strictement parlant n'existe pas<sup>129</sup>. Le Stagirite l'a démontré au livre Γ et Z de la *Métaphysique*<sup>130</sup>. Et l'erreur de ceux qui n'admettent pas la distinction entre l'essence et l'accident est clairement ciblée par ce dernier : « La cause de leur opinion est qu'ils examinent la vérité sur les êtres, mais que les êtres qu'ils concevaient étaient les seuls êtres sensibles. »<sup>131</sup> C'est par la *Métaphysique* que Plotin critique les *Catégories* mais nous ne pouvons pas alors conclure qu'il

---

<sup>128</sup> Plotin reconnaît l'exclusion de la substance intelligible effectuée par les péripatéticiens en VI.1.1.29. Une lecture cohérente de VI.1 pose donc la substance intelligible comme résultat et non comme principe de la critique plotinienne de la substance.

<sup>129</sup> « Il ne faut pas être choqué par le fait que nous produisons la réalité sensible à partir de choses qui ne sont pas des réalités véritables. L'univers sensible lui-même en effet n'est pas une réalité véritable, mais une image de la réalité véritable [...] » (VI. 3. 8. 30-35 (trad. L. Brisson) )

<sup>130</sup> Voir *supra* p. 30-31

<sup>131</sup> *Méta.* Γ 1010a1

ignore le rôle du langage. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de cibler dans l'argumentation de Plotin une ontologie platonicienne divorcée d'une logique aristotélicienne. La distinction entre la substance première et la substance seconde, deux significations de « substance » en relation d'antériorité et de postériorité, repose sur une deuxième distinction, celle entre l'attribution essentielle et l'attribution accidentelle. Cette dernière distinction doit se fonder sur une relation d'antériorité et de postériorité à l'intérieur de la substance première. Mais cette structure interne à la substance première ne peut être celle définie par la forme et la matière si elle est exprimable par le genre, par la substance seconde. Plotin, d'une part, n'a qu'à dégager une irréductible relation d'antériorité et de postériorité au sein de la substance première pour refuser à celle-ci la possibilité d'être unifiée sous un genre. L'intelligibilité propre à la substance n'est donc trouvée ni dans le genre logique ni dans la sensibilité. Le genre logique et la sensibilité produisent tous les deux une conception truquée de l'être par l'effacement de l'antériorité et de la postériorité, hiérarchie nécessaire à la pensée de la substance comme critère ou fondement de la connaissance de son être.

### *La critique de la qualité*

Notre lecture de la critique plotinienne de la substance insiste sur l'importance du genre et de la distinction entre l'attribution essentielle et l'attribution accidentelle. Si le cœur de l'argumentation en VI.1 porte sur le genre comme principe d'unité et d'intelligibilité des catégories plutôt que sur les catégories en tant que telles, on s'attendrait à retrouver dans la catégorie de qualité la même tension que nous avons cernée au sein de la catégorie de la substance puisque c'est encore une fois l'unité générique que cherche Plotin<sup>132</sup>. En effet, comme la substance sensible

---

<sup>132</sup> « En ce qui concerne la qualité, d'où provient ce que l'on appelle "le qualifié", il faut d'abord comprendre ce qu'est sa nature, celle qui lui permet de fournir ce qu'on appelle "les qualifications", et se demander si, en étant une et la même en vertu de ce qu'elle a de commun, elle engendre les espèces au moyen des différences. Ou bien si, les qualités se prenant en plusieurs sens, elles ne constitueront pas un seul et même genre. » (VI.1.10.1-5)

comprise par le genre s'est réduite à la qualité, la compréhension de la qualité sensible par le genre nous ramène à la considération de la substance. La première homonymie que cible Plotin porte sur l'attribution du terme « qualité » à l'accident et à la différence spécifique<sup>133</sup>. Bien que cette dernière ne soit pas présente au huitième chapitre des *Catégories*, il y a dans le chapitre sur la substance une description du caractère logique de la différence spécifique. Elle est identique, en cet aspect, à la substance seconde : elle n'est pas dans le sujet, mais elle est dite de lui<sup>134</sup> tel que sa définition s'applique également à ce dont elle est prédiquée<sup>135</sup>. Il est donc surprenant de trouver la différence spécifique au livre Δ de la *Métaphysique* en tant que première signification de la qualité<sup>136</sup>. La critique de Plotin à l'égard de la qualité chez Aristote repose sur cette ambiguïté. Plotin propose une première hypothèse pour tenter d'unifier les multiples significations de « qualité ». Il semble que l'état, la disposition et l'aptitude sont tous des sortes de puissances. Mais il est impossible de poser soit la puissance soit quelque autre terme comme genre. L'argument qu'avance Plotin contre l'unité générique de la qualité en tant que puissance s'applique à tous les genres qui prétendraient unir la notion de qualité. L'argument procède ainsi : « Mais les qualités ne dépendent-elles pas des puissances qui sont celles des réalités elles-mêmes? Par exemple, la puissance de lutter n'appartient pas à l'homme en tant qu'homme, tandis que la rationalité lui appartient. »<sup>137</sup> La structure de l'argument est identique à ce que nous avons vu ci-dessus concernant la substance. Plotin dégage au sein d'une seule catégorie une relation d'antériorité et de postériorité. Qu'une qualité soit nécessairement dépendante d'une qualité qui lui est antérieure vient troubler l'unité de la qualité en général parce qu'il n'y a pas de genre là où il y a de

---

<sup>133</sup> VI.1.10.10-20

<sup>134</sup> *Cat.* 5, 3a25

<sup>135</sup> *Cat.* 5, 3a35

<sup>136</sup> *Méta.* Δ 1020a34-1020b1

<sup>137</sup> VI.1.10.16 (trad. L. Brisson)

l'antériorité et de la postériorité. Quel que soit le terme choisi, il y aura toujours dans la qualité deux significations différentes du fait qu'un qualifié doit déjà être qualifié, en tant que substance d'une certaine sorte, avant d'être le sujet d'une qualité.

La solution de Plotin, en VI.1 et en II.6, est de définir la qualité selon cette même antériorité et postériorité qui empêche son unité générique : « S'il s'agit de la forme qui est en chaque chose, ce n'est pas une qualité. Mais si c'est la forme qui est postérieure au substrat [...], on a raison de dire que c'est une qualité. »<sup>138</sup> Il s'en suit que la différence spécifique, ce qui détermine la substance en tant que sujet des qualités, n'est pas elle-même une qualité. Par cet argument, Plotin évacue l'antériorité et la postériorité de la catégorie de la qualité. Pareille détermination de la nature de la qualité a pour conséquence la stricte impossibilité de distinguer la qualité de la différence spécifique par l'analyse de leurs instances comme attribut d'un sujet. Le même attribut, « rationnel » par exemple, joue les deux rôles : le rationnel qui différencie l'homme d'autres animaux et le rationnel acquis par la vertu n'ont « en commun que le nom »<sup>139</sup>. Les affections, comme les couleurs, aussi bien que les puissances et les formes sont toutes formulées selon la même structure d'attribution. Il est donc possible que le chaud et le blanc aussi soient des différences spécifiques<sup>140</sup>, bien que les mêmes termes désignent ailleurs des accidents. La désambiguïté de la qualité requiert une compréhension de la substance et de son antériorité. La substance et la qualité sont inséparables, imbriquées l'une dans l'autre par un langage qui ne peut s'empêcher de qualifier l'être qu'il veut exprimer. Il est alors impossible de dégager, sans une compréhension préalable de la substance en soi, le contenu de la signification stricte de « qualité » chez Plotin : « La vraie qualité, c'est ce qui est en dehors de la substance; elle n'appartient pas

---

<sup>138</sup> VI.1.11.24

<sup>139</sup> VI.1.10.19

<sup>140</sup> II.6.2.19

tantôt comme étant une qualité, tantôt comme ne l'étant pas; c'est ce qui est en excès après la substance [...] »<sup>141</sup> Il y a une véritable différence entre la détermination de la substance par la différence spécifique et par la qualité au sens propre. La qualité est définie par son extériorité et sa postériorité par rapport à la substance. Nous nous trouvons face au même problème de l'appréhension de la substance en ce que la structure intérieure de la substance doit être saisie avant de fonder la distinction entre l'attribution essentielle et l'attribution accidentelle, cette dernière exprimant le rapport propre à la qualité.

Le fait de définir la qualité par sa postériorité en rapport avec la substance est en continuité avec la critique plotinienne de la substance. Mais la compréhension de la qualité selon la structure de l'attribution produit un certain renversement de l'aporie. Plotin affirme non seulement que le jugement est impuissant face à l'antériorité de la substance, mais que c'est l'impuissance du jugement qui est principe de la qualité en général. Il ne faut pas chercher à penser l'essence selon une forme de l'attribution, comme le fait les *Catégories*, puisque c'est la nature de l'attribution qui rend impossible la formulation de l'essence. Le rapport entre qualité et attribution est présenté au dernier chapitre de II.6 :

C'est que la qualité, dans le monde sensible, n'indique pas la quiddité d'une substance; elle ne fait pas la différence des substances entre elles ni leur caractère propre; elle révèle seulement ce que nous appelons qualité et ce qui, dans le monde intelligible, est un acte. Donc lorsqu'une qualité constitue le propre d'une substance, il est évident par là qu'elle n'est pas véritablement une qualité; mais lorsque, par la pensée, nous isolons cette propriété qui est en la substance (sans d'ailleurs rien enlever à la substance, et en nous bornant à concevoir et à engendrer une notion), nous engendrons cette autre chose qui est la qualité, en prenant dans la substance la partie la plus superficielle.<sup>142</sup>

---

<sup>141</sup> II.6.2.22

<sup>142</sup> II.6.3.8-15

La qualité n'est pas saisie par l'âme, elle est produite par la saisie de l'âme. Nous avons posé par avant la nécessité de poser à l'intérieur de la substance une totalité d'aspects, dont l'être et l'être tel, qui fonde la possibilité des deux formes d'attributions. Plotin ici affirme que la saisie et l'isolement d'un de ces aspects, l'acte qui fait le caractère propre d'une substance et la différence entre substances, est l'engendrement d'une notion qui alors ne peut qu'être qualité. Cette partie est saisie afin d'être attribuée à la substance, mais la synthèse du sujet et de l'attribut jamais ne pourra reconstituer l'unité de la substance en soi. La différence spécifique est reliée de manière interne à la substance tel qu'elle concourt à l'être de la substance en son antériorité au langage. Elle complète la substance en tant que substance. L'homonymie de la qualité est expliquée par le fait que la différence spécifique est à la fois même et autre que la qualité. La pensée de la différence spécifique en tant que notion isolée fait de celle-ci une qualité, ce qui annule toute possibilité de distinguer ces deux concepts discursivement.

On pourrait objecter ici que selon notre interprétation, qui fait de cet isolement la conséquence de la saisie de l'être dans le jugement, la distinction entre l'attribution essentielle et l'attribution accidentelle tombe puisque l'accident est le produit de l'attribution en soi. Il n'y a donc pas de multiplicité d'aspects au sein de la substance qui justifie cette distinction, mais seule la distinction entre la substance, qui comprend sa différence, et l'attribution qui ne peut qu'être accidentelle<sup>143</sup>. Mais l'attribution essentielle joue un rôle important dans la philosophie de Plotin; il suffit d'entendre ce qu'elle signifie : « Car lorsque je dis que Socrate est un homme, je dis “homme” non pas dans le sens où je dis que ce morceau de bois est blanc, mais au sens où je dis que cet objet blanc est blanc. Car en disant que Socrate est un homme, je veux dire que cet homme

---

<sup>143</sup> Il suffirait peut-être ici de rappeler au lecteur que selon Plotin, dans l'Être ou l'Intellect, la pensée ne fait pas usage de jugements. Voir : VI.2.21.24-28; V.3.3.20. La structure de la pensée intellectuelle fait l'objet de la troisième partie de notre travail.

particulier est un homme, en prédicant “homme” de l’homme qui est en Socrate. Cela revient à dire que Socrate est Socrate, ou encore à prédiquer “animal” de tel animal rationnel. »<sup>144</sup> Le sens logique de la prédication est tautologique. Mais ce qu’exprime la tautologie, son sens ontologique, est l’insuffisance de l’attribution. En attribuant l’essence à la substance, l’âme reconnaît que sa saisie de la substance n’est pas exprimée par la relation entre sujet et attribut, mais par une relation interne au sujet. Prédiquer l’essence de la substance est la reconnaissance qu’il n’y aurait pas eu de sujet possible sans la présence antérieure du prédicat dans le sujet. La différence entre l’attribution essentielle et l’attribution accidentelle est que *la première est accidentelle à la saisie de l’essence tandis que la dernière est essentielle à la saisie de l’accident.*

Il faut bien voir que la doctrine de Plotin sert à problématiser une certaine conception de l’attribution en général afin d’éviter des absurdités. S’il existe une identité complète entre le sujet et le prédicat d’une attribution essentielle, tel qu’ils sont parfaitement réciproques, il n’y a plus de distinction entre l’être et le concept. C. Rutten voit dans les *Ennéades* l’omniprésence de cette confusion. Il écrit : « Toute prédication essentielle se réduisant à une tautologie, le rôle de prédicats joué par les genres et les espèces ne les distingue plus de leurs sujets. D’autre part, en considérant comme commune aux substances première et seconde la propriété de ne s’attribuer à rien d’autre qu’à soi, Plotin admet que la substance puisse être son propre prédicat. Aristote eut évidemment récusé cette manière de voir. Selon lui, les seuls *concepts* peuvent se prédiquer, non les *êtres*. »<sup>145</sup> En affirmant la signification tautologique de la prédication, Plotin ne cherche pas toutefois à poser une identité entre les deux termes du jugement de manière absolue, mais à éviter de traiter le sujet et l’attribut comme des notions isolées. Si le prédicat est entendu comme détermination du sujet,

---

<sup>144</sup> VI.3.5.18-24

<sup>145</sup> C. Rutten (1961) p. 68

et si la détermination est postérieure au déterminé, alors la substance, qui en soi n'est prédiquée de rien, est indéterminée. Et l'attribut, quant à lui, ne sera que qualité non essentielle. Afin de bloquer cette inférence, il faut exprimer la présence antérieure de l'essence dans le sujet, présence qui justifie la prédication. Cette expression ne peut que prendre la forme logique de la tautologie<sup>146</sup>. Nous devons poser le prédicat dans le sujet, mais nous ne devons pas poser l'identité absolue du sujet et du prédicat en tant qu'éléments du jugement. La doctrine de Plotin s'éclaircit dans ce passage : « Si l'on dit : Socrate est blanc et : le blanc est Socrate, Socrate est le même dans les deux cas, mais le blanc n'est pas le même [...] »<sup>147</sup> Le terme « blanc », dans cet exemple, signifie deux choses par le même nom. Le blanc qui est sujet comprend Socrate tandis que le blanc comme attribut n'est qu'un accident de Socrate. Il y a en jeu deux significations de « blanc » par le fait que l'être lui-même est entendu de deux manières : (1) l'être au sens « primitif »; (2) l'être par participation ou par dérivation<sup>148</sup>. Un attribut tel que le blanc selon Plotin existe selon ce deuxième sens de l'être : « Et de manière générale, le blanc tient son être de ce qu'il est auprès (περί) de l'être et en (ἐν) lui; c'est de l'être en qui il est qu'il tient son être. »<sup>149</sup> Le blanc comme attribut vient qualifier l'être du sujet. Comme sujet, en revanche, c'est l'être du blanc qui est visé par le jugement. Mais viser l'être du blanc doit être la visée d'un être qui n'est que parce qu'il subsiste dans une relation avec un être qui « tient son être de lui-même »<sup>150</sup>. Ce qu'on attribue au blanc, s'il peut toucher à ce qu'est l'être du blanc, n'est pas un accident ou une qualification du blanc. L'attribut de « blanc » exprime ce par quoi le blanc existe. Cette relation entre sujet et attribut,

---

<sup>146</sup> « Mais si l'on vient me dire ce que qui fait qu'une chose est belle, c'est ou sa brillante couleur, ou sa forme ou quelque autre chose de ce genre, je laisse là toutes ces raisons, qui ne font toutes que me troubler, et je m'en tiens simplement, bonnement et peut-être naïvement à ceci, que rien ne la rend belle que la présence ou la communication de cette beauté en soi [...] Et que de même c'est par la grandeur que les choses grandes sont grandes et que les plus grandes sont plus grandes, et par la petitesse que les plus petites sont plus petites [...] » (*Phédon* 100d-e)

<sup>147</sup> VI.3.6.15

<sup>148</sup> VI.3.6.14

<sup>149</sup> VI.3.6.26

<sup>150</sup> VI.3.6.25

cette signification de l'être de la copule, est tout autre qu'une relation entre qualité et sujet : c'est le déploiement d'une totalité. L'exemple du blanc et de Socrate montre qu'il est possible d'entrevoir dans le jugement la trace d'une totalité d'éléments réellement distincts qui cependant ne peuvent qu'être exprimés de manière imparfaite. La prédication tautologique pareillement exprime une distinction dans la substance comme totalité à condition d'entendre l'inévitable homonymie qui guette tout discours sur l'être.

La possibilité d'exprimer une complexité intérieure à la substance nécessite l'abandon de la synonymie qu'exige la logique du genre et de l'espèce. Si l'attribut essentiel exprime une détermination d'un sujet, et si l'attribut est entendu de manière synonyme absolument, le sujet ne peut qu'être, en soi, indéterminé. La multiplicité d'attributs de la substance donc flotte librement sur un sol qui ne peut rendre compte de leur unité. A. C. Lloyd a bien remarqué que la critique de Plotin à l'égard de la substance porte sur une relation logique : « The description of sensible individuals as bundle of properties is the theory of Plotinus [...] it is the natural conclusion of a logic that concerns itself only with predicates as classes. »<sup>151</sup> Les conceptions de l'attribut en tant que classe, ou en tant que détermination<sup>152</sup>, ont toutes les deux comme résultat l'extériorisation de l'essence du sujet. Les attributs qui déterminent ou classifient le sujet peuvent bien être en relation d'antériorité et de postériorité logique l'un par rapport à l'autre, comme classe de classes ou comme détermination de détermination, mais en relation au sujet ils sont tous, en tant qu'attributs, simultanément postérieurs à un sujet qui ne peut être qu'un *quelque chose* indéterminé. Ce sujet, comme nous l'avons vu plus haut, ne peut jouer le rôle de critère qui distingue l'essence de

---

<sup>151</sup> A. C. Lloyd (1956) p. 159

<sup>152</sup> L'attribut entendu comme classe et l'attribut entendu comme détermination qualitative sont distingués plus loin (voir *infra* 59-61, 70-76). Il est suffisant ici de penser l'attribut comme une détermination en général c'est-à-dire un terme en relation avec un sujet indéterminé. La détermination en général est l'expression de ce qu'est ou de quelle sorte est – et la copule ici enveloppe l'attribution essentielle et l'attribution accidentelle – un être et donc en quoi il diffère de ce qu'il n'est pas. Cette définition comprend les deux modes d'attributions et donc les dix catégories.

l'accident. La différence entre « Socrate est blanc » et « le blanc est Socrate » ne peut être expliquée en faisant appel à la détermination d'un terme par l'autre ou par l'inclusion d'un terme par l'autre selon l'extension des concepts<sup>153</sup>. Un terme identique diffère par son rôle en tant que sujet ou attribut à condition d'entendre différemment le sens de la copule<sup>154</sup>. Il faut plutôt voir la présence du prédicat dans le sujet comme dévoilant une partie de l'être qui n'est plus un substrat, mais un tout. La prédication de l'essence est bien comprise chez Strange qui la décrit ainsi : « the predication of a part of a whole complex. »<sup>155</sup> L'attribut et la partie sont indistincts d'un point de vue *formel*<sup>156</sup> et la considération seule de la représentation de la substance dans le jugement mène à l'incompréhension de l'être. Le rapport entre la différence spécifique et la substance est un rapport entre tout et partie qui dans le jugement devient un rapport entre sujet et attribut. L'essence et l'acte demandent chez Plotin une réinterprétation des conditions du discours présenté dans les *Catégories*.

#### *La critique de la quantité*

La critique plotinienne de la quantité est encore une fois l'exposition d'une tension au sein de la pensée d'Aristote. Cette section de notre travail cherche à penser deux aspects de la quantité dans « Sur les genres de l'Être ». Premièrement, la quantité touche au troisième et dernier aspect de la substance première que nous avons identifié à partir du texte des *Catégories*. La substance exprime l'être et la qualité l'être tel. La quantité intervient dans l'étude de la substance première en tant qu'*unité numérique*. Tout ce qu'on peut faire de cet individu en soi, avant de lui attribuer

---

<sup>153</sup> C. Rutten, qui insiste sur cette prétendue confusion chez Plotin entre l'être et le concept, ne peut que concevoir d'une relation logique, selon l'extension, entre ces deux termes. Cette thèse le pousse à affirmer que selon Plotin « le blanc est le genre de Socrate » (p. 69) en vertu de la plus grande extension qu'a le concept de blancheur. Qu'il y ait ici confusion ne fait aucun doute, mais il n'est pas clair qu'elle soit attribuable à Plotin.

<sup>154</sup> C'est le refus d'analyser le sens de l'être qui mène à l'identification absolue de l'individu et de ses attributs dans le jugement tautologique. Cette critique, qu'on retrouve chez les contemporains tel que C. Rutten (1961), apparaît déjà chez Simplicius (*In Cat.* 79. 26-80. 2)

<sup>155</sup> S. K. Strange (1981) p. 164

<sup>156</sup> *Ibid.*

une essence ou un accident, c'est le compter : d'où le deuxième aspect de la quantité étudiée dans cette section de notre travail. Le compte, qui se fait par la série des nombres, est impensable selon la division du genre en espèces. La série des nombres n'est pas une instance d'une multiplicité d'espèces sous un genre parce qu'elle contient de l'antérieur et du postérieur. La catégorie de la quantité est propice à l'étude de la règle selon laquelle il n'y a pas de genre là où il y a de l'antérieur et du postérieur en ce que les êtres quantitatifs, les nombres et les figures, sont un exemple clair d'une série naturelle dont l'ordre des membres est essentiel à la constitution de ces membres. La règle à laquelle Plotin fait appel pour dissoudre l'unité générique des catégories est approfondie par l'étude de l'antériorité et de la postériorité propre à la quantité. La quantité démontre comment la négation de l'unité générique n'est pas nécessairement la négation de toute unification intelligible d'une multiplicité. Les nombres ne diffèrent pas entre eux selon l'espèce, mais ils diffèrent selon le tout et la partie. Ces deux aspects de la quantité, son rapport avec le sujet matériel et son unité selon le tout et la partie, nous fournissent une notion des limites du discours logique. La tentative de penser le sujet de toute attribution en soi fait apparaître un certain mode de la différence, la différence numérique, qui sous-tend la différence spécifique et générique dont se sert la logique des *Catégories*.

Une première objection qu'avance Plotin contre la conception de la quantité que présente Aristote dans les *Catégories* nous permet de concentrer notre étude de la quantité sur le nombre. Au sixième chapitre des *Catégories*, Aristote identifie deux sortes de quantités qui sont entendues comme quantité au sens strict : le discret et le continu<sup>157</sup>. Cette première division fait l'objet de la critique de Plotin; selon lui, nous ne pouvons pas comprendre le discret et le continu comme les espèces de la quantité qui serait leur genre. Dans le discret comme dans le continu, le « combien »

---

<sup>157</sup> *Cat.* 6, 4b20-23

ne peut que faire référence à l'unité numérique discrète<sup>158</sup>. Plotin écrit : « C'est donc le nombre lui-même, considéré en soi ou dans les choses qui participent de lui, qui appartient à la quantité, et non pas les choses qui en participent. Non pas “trois coudées” par conséquent, mais “trois”. »<sup>159</sup> La quantité continue est quantité à condition qu'elle soit une *unité* de mesure et donc qu'elle participe à l'unité au sens absolu. Le nombre est toujours impliqué dans la quantité continue et cette implication n'est pas réciproque. Le discret est donc la quantité au sens propre tandis que le continu ne l'est que secondairement : « il n'y aura donc pas là un seul et même genre. »<sup>160</sup> Bien que cette thèse ne soit pas avancée dans les *Catégories*, Plotin tire son argumentation de la *Métaphysique*. Le même rapport de priorité est posé entre le nombre et le continu : « La quantité, en tant que quantité, est connue par l'un ou le nombre [...] »<sup>161</sup> La quantité en soi revient au nombre et à l'unité du nombre, car seul celui-ci est indivisible absolument. Le continu, en revanche, est fondé par une unité dite indivisible par « imitation »<sup>162</sup> de cette première. La grandeur, et toute chose autre que le nombre, est donc une quantité par accident : « Par exemple ce n'est pas *trois bœufs* qui désignent une quantité, mais c'est le nombre trois qui est en eux; dans l'expression *trois bœufs*, il y a deux catégories. De même dans *une ligne de telle longueur* [...] il y a deux catégories. »<sup>163</sup> La quantité discrète est la mesure quantitative en soi et donc ce dont participe le continu en tant que mesure. La ligne, le poids, la devise et tous les êtres entendus comme mesure quantitative autre que le nombre sont nommés « quantité » par accident parce qu'ils sont tous, en soi, divisibles.

---

<sup>158</sup> VI.1.4.37

<sup>159</sup> VI.1.4.43

<sup>160</sup> VI.1.4.50

<sup>161</sup> *Méta.* I 1052b21

<sup>162</sup> *Méta.* I 1053a1

<sup>163</sup> VI.1.4.15

Le nombre qui est dans les êtres demeure extérieur à ceux-ci selon la catégorie. La substance, la qualité et tout être pouvant être quantifié participent à l'unité du nombre sans s'y identifier. La différence catégorielle entre l'unité numérique et les autres catégories est en fait le résultat d'une première différence qui touche à la structure du jugement en soi. Le nombre diffère de la substance et de la qualité parce qu'il tombe à l'extérieur des deux modes d'attributions que nous trouvons dans les *Catégories* : « L'unité numérique détermine l'une de ces choses, puis elle passe à une autre et le nombre indique combien de choses il y a; et l'âme mesure la pluralité en servant du nombre. Or ce qu'elle mesure ainsi, ce n'est pas le "ce que c'est", car elle dit "un" et "deux", quelles que soient les choses considérées et mêmes si ce sont des contraires. Elle ne dit pas non plus quelle disposition présentent ces choses, par exemple si elles sont chaudes ou belles, mais combien elles sont. »<sup>164</sup> L'unité numérique, ce par quoi l'âme mesure la pluralité des choses, n'est ni l'essence, le « ce que c'est », ni un accident ou une disposition quelconque. L'unité numérique en soi n'est pas le sujet d'un attribut et le nombre n'est pas l'attribut d'un sujet. Le nombre ne détermine aucunement ce qu'est ou de quelle sorte est l'unité qu'il contient. Au contraire, il préserve l'indétermination et la simplicité de celle-ci. Il y a ici plusieurs résonances avec *Les fondements de l'arithmétique* de Frege où la même idée sert à séparer la notion de « nombre » de sa forme adjectivale afin de la placer en rapport avec le jugement en général<sup>165</sup>. Le

---

<sup>164</sup> VI.1.4.36-40 (trad. L. Brisson)

<sup>165</sup> Frege remarque également que le nombre ne peut être compris comme une propriété des objets sensible. Dans *Les fondements de l'arithmétique* (trad. C. Imbert), il écrit : « Dans la langue, les nombres figurent le plus souvent sous une forme adjectivale ou dans un rapport d'attribution, comme les mots dur, difficile, rouge, qui désignent des propriétés du monde extérieur. On peut se demander s'il est permis de concevoir les nombres individuels de la même manière, et si en conséquence le concept de nombre se laisserait mettre en parallèle avec celui de la couleur. » (p. 149) L'auteur rejette rapidement cette possibilité, du fait qu'il n'y a pas d'attribut de la chose qui puisse fonctionner en tant que « suppôt propre du nombre » (p. 149). C'est-à-dire que chaque chose est à la fois une et multiple selon la manière dont elle est envisagée : « On peut partager un agrégat de manières bien différentes, et on ne peut pas dire que l'une seulement d'entre elles soit caractéristique. » (p. 150) Plus loin, sur le concept de l'unité arithmétique, Frege démontre l'impossibilité d'y parvenir par un processus d'abstraction à partir d'individus. Il écrit : « Considérons un chat blanc et un chat noir. Si je néglige les qualités par lesquelles ils se distinguent, il me reste le concept "chat". Mais si je subsume les deux chats sous ce concept et si je les nomme : unités, le chat blanc est toujours blanc, et le noir toujours noir. Et si je ne pense pas aux couleurs ou si je me propose de ne rien inférer de leur différence, les chats ne perdent

nombre est un rassemblement d'unités qui préserve en lui l'indétermination de la différence entre les unités, car, en déterminant un ensemble d'unités, les unités en question demeurent exactement identiques aux unités rassemblées sous n'importe quel autre nombre. Aucun terme n'est attribué à l'unité numérique tel que cet attribut ferait de celle-ci une unité numérique différant d'une autre. C'est-à-dire que les unités ne sont nullement altérées quand elles sont incluses dans un nombre quelconque : « le nombre mathématique est formé d'unités indifférenciées et les démonstrations qui le concernent lui sont adaptées parce qu'il est tel [...] »<sup>166</sup> L'indifférence entre les unités numériques est le corrélat de son extériorité par rapport aux deux modes d'attribution. Le nombre n'est ni l'essence ni l'accident des objets mesurés par l'unité numérique. Si l'intelligibilité du discours est épuisée par ces deux modes d'attributions, il n'y a pas de différence intelligible entre les unités du nombre.

L'examen de la quantité dans le discours justifie la primauté du nombre. L'unité numérique accompagne tout sujet d'attribution sans s'y identifier. Le nombre demeure extérieur aux choses

---

pas pour autant leur couleur et demeurent différents, tout comme devant. Le concept de "chat", que l'on obtient par abstraction ne retient lui aucune des particularités des individus, et c'est précisément pour cela qu'il est unique. » (p. 163) L'unité arithmétique n'est pas l'individu sensible qui se distingue des autres par des différences qualitatives. Elle n'est pas non plus le concept abstrait en vertu du fait que le concept est *unique*. Il n'y a qu'un concept qui subsume une pluralité d'individus tandis que l'unité arithmétique existe parmi une pluralité d'unités qui lui sont identiques. Ayant écarté les interprétations fautives de l'unité, Frege ne peut que conclure en posant l'impossibilité de déterminer la différence entre les unités qui permet leur pluralité : « Si nous voulons engendrer le nombre par la réunion d'objets différents, nous obtenons un amoncellement d'objets ayant conservé exactement toutes les propriétés par lesquelles ils se distinguent les uns des autres, et ce n'est pas cela le nombre. Si d'autre part nous voulons construire le nombre par la réunion de l'identique, les identiques viennent inmanquablement se fondre ensemble, et nous ne parvenons pas à la pluralité. » (p. 168) Le problème de la notion de l'unité est le problème de la pensée de la différence : « Quelle pensée associer à "forme vide de la différence" ? » (p. 173) La théorie de la différence et de l'indétermination qui existe chez Plotin, et surtout tel qu'elle apparaît dans ses écrits sur la matière (II.4), permet justement la pensée de cette forme vide. Il faut cependant noter un obstacle au dialogue hypothétique entre Plotin et Frege. Il n'y a aucun effort de penser le zéro en tant que nombre chez Plotin comme il n'est pas question de discuter cette thèse chez Frege. Il n'est évidemment pas possible de proposer, par une conception de l'unité, un principe de différence qui régit le nombre si le zéro s'y trouve inclus. Cela dit, il y a une ressemblance importante entre la représentation générale du nombre chez Frege et celle que nous trouvons chez Plotin. La quantité n'est pas attribuée aux êtres. La quantité porte finalement sur les conditions du jugement qui pense ces êtres : « Les lois des nombres ne sont donc pas proprement applicables aux choses externes : ce ne sont pas des lois de la nature. Mais elles s'appliquent aux jugements qui parlent des choses du monde extérieur : elles sont les lois des lois de la nature. Elles n'affirment pas un lien entre des phénomènes naturels, mais entre des jugements parmi lesquels figurent les lois de la nature. » (p. 211)

<sup>166</sup> *Méta*. M 1081a19-20

qu'il mesure, qu'elles soient une pluralité de coudées ou de bœufs : « Pourquoi ne sont-ils pas extérieurs à eux, comme le sont les règles et les autres instruments de mesure? »<sup>167</sup> Le nombre est bel et bien extérieur à la quantité continue, mais il entretient un rapport particulier avec celle-ci. Comme nous l'avons vu, le nombre est la quantité au sens propre, mais les quantités continues, comme les figures, « sont quantités en un sens dérivé »<sup>168</sup>. Les figures sont appelées « quantité » parce qu'elles participent au nombre. Cette participation n'est pas entendue comme la participation d'une espèce à son genre du fait que, au contraire, les nombres sont ce qui empêche leur définition. Nous lisons en VI.3 : « Il y a la ligne, la surface et le solide. Dire qu'ils sont à une, à deux et à trois dimensions, ce n'est pas semble-t-il, diviser la grandeur continue en ses espèces, mais seulement compter les dimensions : quand on prend ainsi une série de nombres, qui ont l'antériorité et la postériorité, il n'y a entre eux rien de commun qui soit leur genre [...] »<sup>169</sup> Nous voyons dans les quantités continues un deuxième aspect des nombres, leur ordonnance selon l'antériorité et la postériorité. Remarquons tout d'abord que la tentative de définir les quantités continues par l'antériorité et la postériorité de la série des nombres n'est pas un procédé unique à la ligne, la surface et le solide. L'antériorité d'une figure par rapport à une autre, du triangle par rapport au rectangle par exemple, vient du fait que le rectangle est un composé de *deux* triangles. Et les figures sont définies de la même manière en ce que la figure est essentiellement ce qui est clos par un certain *nombre* de côtés : « If figure is defined as “being bounded by lines”, this means implicitly so many lines, i.e. one, two, three, etc. »<sup>170</sup> Toutes ces définitions partagent une caractéristique commune. L'addition ou la soustraction d'un élément commun est censée produire une différence

---

<sup>167</sup> VI.1.4.34

<sup>168</sup> VI.1.4.52

<sup>169</sup> VI.3.13.10-12

<sup>170</sup> A. C. Lloyd (1962) p. 78. La série des nombres étant infinie, il y aura un nombre infini d'espèces du genre « figure ». Le cercle sera la figure avec un nombre infini de côté sera le cercle. Aristote refuse de penser la définition des quantités continues ainsi : « L'énoncé de définition du cercle ne contient pas l'énoncé des segments [...] » (*Méta.* Z 1035a9)

entre espèces. Mais la différence entre « trois côtés » et « quatre côtés » ou « deux dimensions » et « trois dimensions » n'est pas une différence entre formes; elle se réduit logiquement à la différence entre « trois » et « quatre » ou « deux » et « trois ». De manière générale, l'antériorité et la postériorité propres à la quantité se réduisent à l'antériorité et la postériorité de la série des nombres. A. C. Lloyd explique ainsi la priorité de la quantité discrète par rapport à la quantité continue dans son article « Genus, Species and Ordered Series in Aristotle ». Les espèces du genre « figure » possèdent le nombre dans leur pseudo-définition mais cette relation n'est pas réciproque. Lloyd souligne la distinction entre deux interprétations de la série en général et surtout l'importance d'une distinction fondamentale : « to distinguish having an order and being an order. »<sup>171</sup> Dans le cas des quantités, les nombres ne *possèdent* pas un ordre. Les nombres sont simplement l'expression de l'antériorité et de la postériorité propres à la quantité<sup>172</sup>.

La différence entre quantités ne peut être déterminée par la division d'un genre en espèces à cause de l'antériorité et de la postériorité des nombres. Cela dit, chaque nombre particulier, la dyade et la triade par exemple, est un « nombre » et ce terme semble effectivement désigner une caractéristique essentielle. En outre, diviser la figure en général par le nombre de côtés propre à chaque figure particulière ne produit aucune confusion dans l'âme. Ce qui est d'une part éminemment intelligible représente d'autre part éminemment l'impossibilité, chez le Stagirite, d'unifier par le genre ce qui se tient en relation d'antériorité et de postériorité. Au livre B de la *Métaphysique*, Aristote prend pour exemples de séries ordonnées le nombre et la figure<sup>173</sup>. Dans le *Traité de l'âme*, le problème de la définition de l'âme est expliqué par une référence aux figures mathématiques<sup>174</sup>. L'aporie du livre B est suivie d'une remarque d'Aristote qui devrait guider notre

---

<sup>171</sup> A. C. Lloyd (1962) p. 78

<sup>172</sup> *Ibid.*

<sup>173</sup> *Méta.* B 999a5-15

<sup>174</sup> *DA* II, 3, 414b20-25

étude de la question : « mais s'il n'y a pas de genre en dehors de ces êtres-là [les nombres et les figures] en dehors de leurs espèces, il sera bien difficile qu'il y en ait d'autres êtres, car on est d'avis que c'est surtout de ces êtres-là qu'il y a des genres [...] »<sup>175</sup> Ce sont les sciences quantitatives qui fournissent à première vue les taxonomies les plus précises et les plus certaines. Mais le nombre, par lequel nous percevons « l'exactitude rigoureuse des mathématiques »<sup>176</sup>, ne peut être pensé selon les règles du discours logique. La règle selon laquelle il n'y a pas de genre là où il y a de l'antérieur et du postérieur, règle à laquelle Plotin constamment fait appel pour effectuer sa critique des catégories, peut dorénavant être étudiée en soi. L'exactitude du nombre devrait nous fournir une conception exacte de l'antériorité et de la postériorité et donc des limites du genre logique.

Plotin précise en quelques endroits du premier traité de « Sur les genres de l'Être » la raison pour laquelle l'antérieur et le postérieur ne sont pas les espèces d'un genre. Une première caractéristique de l'antériorité d'un terme par rapport à un autre est entendue comme un rapport de dépendance non réciproque : « Quand il y a un terme antérieur et un terme postérieur, le postérieur tire son être de l'antérieur, tandis que des termes qui tombent sous le même genre tiennent chacun également leur être du genre; [...] »<sup>177</sup> L'analyse plotinienne de l'antériorité et de la postériorité suit de près le traitement d'Aristote selon K. Fraser. Il n'y a pas de genre commun à deux termes en relation d'antériorité et de postériorité parce que la communauté entre ces termes *est précisément cette relation d'antériorité et de postériorité*. Si le postérieur tire son être de l'antérieur, l'antérieur est à la fois un terme et une caractéristique commune entre deux termes. Fraser écrit : « The consequent entity cannot exist apart from its antecedent; the antecedent is a

---

<sup>175</sup> *Méta.* B 999a10

<sup>176</sup> *Méta.* α 995a15

<sup>177</sup> VI.1.25.15-20

condition of its 'essence'. But, crucially, the serial entities do not share any community of essence – they are not synonyms. What is common between the prior and posterior entities is just their position relative to one another in the series; they cannot, therefore, be regarded as equal and co-ordinate species of a common genus. [...] None the less, the derivative character of the consequential entity, as a continuous development of its antecedent, is sufficient to justify the use of a common name for both (e.g. 'soul' or 'figure') despite the absence of any common essence.

»<sup>178</sup> Le terme postérieur ne peut exister sans sa postériorité par rapport à un autre terme. L'autre terme, le terme antérieur, est donc essentiel au postérieur et non l'inverse. Ces termes sont reliés par une structure qui diffère foncièrement de l'unité générique d'une multiplicité d'espèces. Les espèces sont toutes coordonnées parce qu'elles possèdent en elles le genre en son entièreté. Aucun animal n'est plus ou moins « animal » qu'un autre et cette identité est le fondement de leur communauté essentielle. La dépendance essentielle d'un terme envers un autre est une différence dans leurs essences et l'impossibilité de leur unité générique.

Comprendre la communauté entre le terme antérieur et le terme postérieur requiert donc une précision de cette relation d'antériorité et de postériorité. L'antériorité est dite de plusieurs façons, mais nous cherchons une relation telle que la dépendance du terme postérieur envers le terme antérieur, leur différence, est aussi la communauté entre ces deux termes. Ces conditions sont satisfaites par une relation particulière, le rapport entre le simple et le composé ou la partie et le tout<sup>179</sup>. Dans un passage où Plotin critique les catégories stoïciennes, il avance une objection qui nous est familière : l'impossibilité de poser une unité générique recouvrant une multiplicité de termes. Cette fois-ci, ce n'est pas l'antériorité et la postériorité en général qui motivent l'argument

---

<sup>178</sup> K. Fraser (2003) p. 136

<sup>179</sup> Une des significations de l'« antérieur » selon Aristote (*Méta.* Δ 1019a13-14)

de Plotin, mais le rapport du simple au composé : « En premier lieu leur division comprend, sous un genre unique, des simples et des composés, ce qui est absurde; puisqu'une des espèces comprend l'autre; c'est comme si l'on divisait la science en grammaire et en grammaire plus autre chose. »<sup>180</sup> Plotin ne fait pas appel à une nouvelle règle pour refuser au simple et au composé l'unité générique. Le rapport entre le simple et le composé est aussi un rapport entre antérieur et postérieur. La présence d'une espèce dans une autre, de la grammaire dans l'espèce « grammaire plus autre chose » fait de celle-ci un terme dépendant, et donc postérieur, au terme simple dont elle est composée. La compréhension d'une espèce par une autre fait de l'espèce comprise un élément essentiel de l'espèce composée. Mais l'espèce en soi, si elle représente l'essence, possède une unité identique à l'unité de chaque espèce du même genre. Ces deux pseudo-espèces n'ont donc pas de genre en commun parce qu'elles ne partagent pas la même essence. En effet, leur communauté est fondée dans l'antériorité du terme qui existe par lui-même et dans un autre. Le rapport entre simple et composé, ou entre partie et tout, satisfait les conditions du rapport entre l'antérieur et le postérieur discuté au paragraphe précédent. Le rapport entre tout et partie est un rapport déterminé, une certaine communauté entre termes. Cette communauté en revanche n'est pas exprimée par la prédication d'un genre à ses espèces. La différence essentielle entre les termes est simultanément ce qui les relie.

La relation entre simple et composé éclaire en quoi le nombre est un paradigme, chez Aristote et Plotin, de l'antériorité et de la postériorité qui s'opposent à la logique du genre. Le nombre nous permet de comprendre cependant que la logique des *Catégories* n'est pas le principe de l'intelligibilité de l'être en général. Chaque nombre est à la fois un composé d'éléments simples et l'élément d'un composé qui le comprend. Ces conditions problématissent les concepts de

---

<sup>180</sup> VI.1.29.6-9.

« communauté » et de « différence » nécessaires à la saisie de l'espèce. En effet, il n'est pas possible d'identifier une différence spécifique ou formelle entre les nombres particuliers. Nous lisons en VI.3 : « – mais cinq diffère (διαφέρει) de trois par deux. – Non, il faut dire “il le dépasse (ὑπερέχει) de deux” , et non “il en diffère”; comment en effet pourrait-il en différer par deux, qui se trouve en trois? »<sup>181</sup>. Le rapport entre deux nombres particuliers représente le rapport qui empêche la division de la science en grammaire et en grammaire plus autre chose, c'est-à-dire la compréhension d'un terme par un autre. La compréhension d'un terme par un autre, comme partie d'un tout, entraîne l'impossibilité de la position de leur « différence » au sens propre. Ce qui fait la différence entre trois et cinq, deux, leur est aussi commun. La différence entre dix et cinq est identique à l'un des termes que nous cherchons à distinguer. Les deux cinq dans dix doivent être même et autre simultanément. Foncièrement, les nombres diffèrent par des unités indifférenciées et ils sont rassemblés, en tant que nombres, par ces mêmes unités. La coïncidence du même et de l'autre dans le nombre est la cause de l'échec de la définition. Le nombre peut accommoder l'indifférenciation de ses unités parce qu'il s'organise selon le tout et la partie. Ces caractéristiques ne peuvent pas en revanche s'accorder à la logique des *Catégories*. Si la différence entre les nombres est aussi un nombre, les nombres ne sont pas les espèces d'un genre. Sinon, il faudrait affirmer que l'espèce est aussi la différence spécifique, ce qui est absurde<sup>182</sup>. Les nombres diffèrent par une règle qui leur est propre. L'intelligibilité du simple et du composé est autonome, irréductible à la logique du genre des *Catégories*.

---

<sup>181</sup> VI.3.18.34-35

<sup>182</sup> Si la différence entre deux espèces est elle-même une espèce du genre qui leur est commun, celle-ci est soit (i) même ou (ii) autre que celles-là. (i) Si elle est la même qu'une de ces espèces, la différence entre les espèces ne correspond à aucun terme autre que les espèces en question. Il est alors impossible de penser soit l'identité ou la différence entre ces espèces. (ii) Si l'espèce est autre que les espèces qu'elle différencie, et elle diffère d'eux par une autre espèce, chaque espèce diffère d'une autre espèce par un nombre infini d'espèces. Le terme qui différencie deux espèces n'est alors jamais atteint, et leur différence nous échappe encore une fois.

Le nombre, et donc la quantité, tire son intelligibilité d'une structure incompatible avec la division du genre en espèces. L'espèce représente l'intelligibilité de la forme; le nombre représente l'intelligibilité de la matière. Nous pouvons comprendre les nombres et leur rapport comme la forme de la différence matérielle. Plotin rend explicite le rapport entre nombre et matière, entre la quantité et le substrat de tout attribut : le nombre indique « un nombre de choses matérielles »<sup>183</sup>. Le nombre propre à la catégorie de quantité est l'unité de l'individu. Le nombre désigne l'unité du « sujet matériel » comme le fait par exemple le « nombre cinq dans cinq chevaux »<sup>184</sup>. E. Butler souligne cette ambiguïté propre au terme « nombre » chez notre auteur : « For Platonists ἀριθμός or “number” connotes, not merely what we count with, but the ultimate manifold of countables. »<sup>185</sup> Nous pouvons voir en quoi l'individu matériel et l'unité numérique sont identifiés en ce qu'ils ne sont pas différenciés par un attribut quelconque. Ni l'espèce ni l'accident ne sont les causes de leur différence. L'unité numérique est un *ceci* distingué d'un *autre ceci* qui, également « ceci », est à la fois même et autre que ce premier. La monade, interprété comme pur *ceci*, est répétée dans la dyade qui est l'unité *d'un ceci et d'un autre ceci*<sup>186</sup>. L'impossibilité de

---

<sup>183</sup> VI.3.11.3

<sup>184</sup> VI.3.11.5

<sup>185</sup> E. Butler (2016) p. 147

<sup>186</sup> Pour tirer la monade de l'unité logique ou du *ceci* qui accompagne chaque individu, nous faisons usage, avec quelques modifications, de l'œuvre de Siméon Frank, *La connaissance et l'Être* (1937), qui contient en son dixième chapitre une défense de la conception platonicienne du nombre d'une louable clarté. Traitons premièrement de la question de l'unité et de la multiplicité des unités logiques. Plotin affirme dans son traité « Sur les nombres » que « nous ne concevons pas l'un tout seul et isolé des autres choses, lorsque nous disons un. » (VI.6.12.23) En effet, la multiplicité des unités logiques est une vérité nécessaire parce que l'affirmation opposée entraîne une contradiction performative : « Ce n'est pas une vaine impression et ce n'est pas de rien qu'elle [la pensée] dit *un*; elle ne le dit point parce que l'objet est seul et qu'il n'y en a pas un autre; dans cette formule même : “il n'y en a pas un autre”, elle énonce en effet un autre un, de plus cette autre ou ce différent est postérieur à l'un; si elle ne s'appuie pas sur l'un, la pensée ne saurait en effet énoncer ni l'autre ni le différent [...] » (VI.6.13.8-12) Cette formule impossible, « il n'y en a pas un autre », s'avère la clé de la théorie plotinienne du nombre. Il faut en effet nier la solitude de l'unité, *mais seulement après l'avoir affirmée*. L'unité dont discute ici Plotin est l'unité d'un individu, d'un « ceci » déterminé. Le caractère paradoxal de l'unité logique vient du fait que l'unité devient l'objet d'une analyse. L'âme, visant cette unité même, la distingue de l'autre qu'elle n'est pas. L'unité logique, déterminée, est intelligible à condition de poser une autre unité contre laquelle elle se détermine. L'exposé de Frank est utile en ce qu'il contient un examen du *ceci* et de l'altérité qui suit de proche la pensée de Plotin : « On ne peut pas penser « ceci » *distingué* d'autre chose sans penser cette dernière *également distinguée* de « ceci », sans la transformer en un contenu déterminé indépendant, en un nouveau “ceci”. » (S. Frank, p. 251) Le *ceci*, ou l'unité logique pure est intelligible à condition qu'elle comprenne en

définir la quantité selon le genre est la conséquence de la conception logique du genre dans les *Catégories*. La substance seconde suppose l'existence d'un sujet matériel indéterminé qui, rassemblé avec d'autres sous une classe quelconque, doit antérieurement différer de ceux-ci. Nous voyons cette même identification du nombre et de la matière dans la *Métaphysique* : « De plus, certaines choses sont une selon le nombre, d'autres selon l'espèce, d'autres selon le genre, d'autres selon l'analogie : selon le nombre, celles dont la matière est une [...] »<sup>187</sup> La matérialité de l'unité numérique entraîne l'impossibilité de classer un nombre d'unités selon l'espèce et le genre. La critique plotinienne de la quantité dévoile non seulement l'échec du genre logique quant à l'intelligibilité de son unité, mais comment le genre logique en soi détermine ses propres limites. En outre, la critique de la quantité nous mène encore une fois à ce rapport fugitif entre tout et partie qui partout se refuse à la logique des *Catégories*. L'interprétation de ce rapport selon le schème du nombre nous apporte un important résultat. La règle selon laquelle il n'y a pas de genre là où il y a de l'antérieur et du postérieur n'est pas l'affirmation de l'absence d'unité intelligible. Si l'antériorité et la postériorité sont comprises en leur opposition à la logique du genre, c'est qu'elles

---

elle deux unités distinguées. L'analyse de l'unité n'engendre pas une multiplicité indéterminée, mais précisément deux parties qui concourent à la constitution du concept unifié de l'unité déterminée. Mais le dédoublement de l'unité dans l'énoncé est simultanément la détermination de chaque partie en unités distinctes. En tant qu'elles sont distinctes, les deux parties de l'unité sont toutes les deux des unités logiques. Mais en tant que parties d'un tout unifié, les deux unités concourent au concept d'une seule unité. La dyade est la première manifestation d'un autre mode de l'unité : « si chacun est à part, cela fait plusieurs unités, qui font un un multiple. » (VI.6.11.23-24) L'unité de la dyade est « un un multiple » parce que la dyade est l'unité de l'intelligibilité de l'unité. Les deux parties de l'unité, déterminées par l'entendement, nécessitent deux unités indifférenciées que nous appelons « monades ». Nous ne pouvons pas nous arrêter ici. La récursivité est enclenchée parce que « cette extension de la catégorie de "ceci" à son terme opposé demande nécessairement une extension correspondante de la catégorie d'« "autre chose" » (S. Frank, p. 251). La dyade, qui exprime l'unité discursive de l'unité logique, est pareillement distinguée d'un autre. La multiplication et l'unification des unités procèdent ainsi : (1) « cet *un* n'est pas un autre »; (2) « cet (*un* qui n'est pas *un* autre) n'est pas un autre »; (3) « cet (*un* qui n'est pas *un* autre) qui n'est pas *un* autre) n'est pas un autre »; (4)... L'engendrement des nombres est le résultat d'un processus réflexif qui détermine l'unité déterminante de tout jugement : « en continuant son mouvement non pas sur des objets différents d'elle, mais par ses propres mouvements intérieurs, elle donne l'existence aux nombres plus élevés [...] » (VI.6.11.27-29) En déterminant l'unité d'une première unité et d'une seconde unité par laquelle cette première unité est déterminée, l'âme produit le nombre, unité-multiple, à partir duquel une prochaine unité est engendrée.

<sup>187</sup> *Méta*. Δ 1016b33

sont intelligibles en soi. Le tout et la partie sont les concepts souches d'une pensée qui cherche à saisir l'être que désigne la logique du genre et de l'espèce.

*La logique du monde sensible*

L'étude de la critique plotinienne des *Catégories* en VI.1 est unifiée par une interprétation du discours et de ses conditions. La substance, la qualité et la quantité, entendues comme termes indépendants reliés dans le jugement, sont les causes d'une conception matérielle et quantitative de l'être et de l'évacuation de l'essence. L'espèce, qui est intelligible parce qu'elle est universelle, est prédiquée d'une multiplicité différant par le nombre<sup>188</sup> ce qui explique pourquoi dans les *Catégories*, comme dans les *Topiques*, les rapports logiques entre le genre et l'espèce sont des rapports d'*extension*. L'universalité de la substance seconde est un rapprochement entre la substance seconde et la quantité en ce que celle-là repose sur une conception de l'unité et de la multiplicité numérique. Plusieurs passages des *Topiques* expliquent les concepts de genre, espèce et différence spécifique selon un langage propre à la quantité : « Le principe fondamental, pour traiter tous les problèmes de ce type, est que l'extension d'un genre est supérieure à celle de son espèce et de sa différence; notons en effet qu'une différence possède, elle aussi, moins d'extension que son genre. »<sup>189</sup> Le vocabulaire qu'emploie Aristote, la comparaison des classes par le plus, le moins et l'égal, éclaire un aspect fondamental des éléments du discours logique de l'attribution. Les rapports quantitatifs qui fondent la logique des classes chez Aristote, comme l'explique Jean-Marie Le Blond, sont la manière de justifier la nécessité qu'exprime le syllogisme et l'inférence formelle de manière générale. L'extension supérieure du genre « animal » par rapport à l'espèce « homme » est ce par quoi nous pouvons démontrer l'animalité de Socrate en lui prédiquant

---

<sup>188</sup> « L'espèce est ce qui est prédicable de plusieurs différant par le nombre, relativement à la question : "qu'est-ce que c'est?" » (*Isagoge* p. 5)

<sup>189</sup> *Top.* IV, 2, 121b13-15

l'espèce « homme ». La présentation du discours logique par des comparaisons d'extension « souligne encore d'ailleurs, cet aspect quantitatif, presque arithmétique, de sa théorie [...] »<sup>190</sup>. La nécessité qui commande la pensée de l'essence selon la logique d'Aristote est déterminée par la quantité. Mais l'unité numérique, principe de la quantité, est antérieure à toute détermination autre que l'unité. Tout attribut lui est alors postérieur, accidentel, donc qualitatif selon la définition de Plotin<sup>191</sup>. La nécessité logique s'oppose à l'essence, à l'intelligibilité de l'être. Lloyd a donc raison d'écrire que chez Plotin, la vérité de la logique aristotélicienne et du genre des *Catégories* est le corrélat d'une conception fautive de l'être : « The theorems of Aristotelian logic will be true for the Neoplatonist - but only half the truth. In formal reasoning it will yield valid conclusions in virtue of its rules of implication: but these rules will not adequately represent the structure of real things. »<sup>192</sup>

La critique des *Catégories* en VI.1 est la critique d'une manière de penser l'être. Il n'est pas question chez Plotin de séparer le langage de l'être tel qu'une logique pourrait être indépendante d'une conception de la substance. La substance, la qualité et la quantité sont unifiées en tant qu'éléments du jugement, activité propre à l'âme et à la discursivité, qui fonctionne en reliant un attribut à un sujet. Le monde sensible, composé de matière et de qualité, est le résultat d'une pensée voulant faire de la structure du jugement le modèle de l'être. L'antériorité et l'indépendance du sujet par rapport à l'attribut en général font de celui-là une unité indéterminée, quantitative, à laquelle sont attribuées des qualités accidentelles. L'œuvre du premier traité de « Sur les genres de l'Être » est de montrer en quoi le genre chez Aristote est un critère d'intelligibilité impossible selon cette interprétation du jugement. Le genre ne peut unifier les

---

<sup>190</sup> J. M. Le Blond (1939) p. 69

<sup>191</sup> La définition étudiée dans notre section sur la critique plotinienne de la qualité (voir *supra* 42-45).

<sup>192</sup> A. C. Lloyd (1956) p. 149

catégories de qualité et de quantité, car il est ce qui désigne la substance, substance qui doit être déterminée antérieurement. Le genre pose l'existence d'une multiplicité de sujets qui sont à la fois indéterminés, parce qu'antérieurs à leurs attributs, et déterminés en tant qu'unités matérielles différant par le nombre. La nécessité de la prédication est incompatible avec l'essence qu'elle doit exprimer. Le genre du monde sensible doit subir une importante transformation afin d'unir en lui, de manière intelligible, l'être et l'être tel de la substance.

## Le genre du monde intelligible

### *Un développement de la critique interne*

Nous devons dorénavant penser l'être en tant que totalité intelligible. La structure du monde intelligible chez Plotin est interprétée selon un arrangement des mêmes trois aspects de la substance vus dans la partie précédente de notre travail : (1) l'être, (2) l'être tel et (3) l'unité, qui sont découpés selon les catégories de substance, de qualité et de quantité. Plotin débute VI.2 par l'introduction de « l'opinion de Platon »<sup>193</sup> c'est-à-dire les cinq genres du *Sophiste*. Mais comme nous le verrons, une pensée aristotélicienne continue à se développer en VI.2 et finalement se transforme en platonisme comme l'entend Plotin. Notre lecture des genres de l'être chez Plotin est inspirée de l'interprétation de L. Brisson qui voit chez l'alexandrin une divergence, une « infidélité »<sup>194</sup> par rapport à Platon : « Cette interprétation [des cinq genres du *Sophiste*] présente trois caractéristiques : 1) elle ne prend sens qu'à l'intérieur d'un système métaphysique donné, celui de Plotin; 2) elle dissout jusqu'à un certain point l'identité des cinq genres du *Sophiste*, parce qu'elle en fait des aspects de la seconde hypostase; 3) et elle adopte une autre répartition de ces genres, qui reflète des préoccupations très différentes de celle de Platon dans le *Sophiste*. »<sup>195</sup> Selon l'auteur, Platon cherche à penser « la possibilité de l'erreur dans la pensée et dans le discours »<sup>196</sup>. Plotin, en revanche, reprend ces mêmes genres pour en faire « des instruments permettant la description de la seconde hypostase »<sup>197</sup>. Nous affirmons les trois caractéristiques que présente Brisson à condition d'y apporter quelques précisions. En premier lieu, la seconde hypostase que les genres de l'être servent à décrire est indissociable d'une philosophie de la pensée et du discours.

---

<sup>193</sup> VI.2.1.5

<sup>194</sup> L. Brisson (1991) p. 473

<sup>195</sup> *Ibid.* p. 469-470

<sup>196</sup> *Ibid.* p. 472

<sup>197</sup> *Ibid.*

Plotin ne cherche pas à rendre compte de la possibilité du discours faux, mais de la possibilité de la prédication, ce qui nécessite la position d'un être intelligible, d'une essence. VI.1 et VI.2 représentent tous les deux la quête de l'unité intelligible par laquelle comprendre l'être que vise le discours. Or, le système métaphysique de Plotin en lequel l'interprétation des cinq genres prend sens n'est pas isolé des doctrines aristotéliennes concernant le discours et l'essence. Nous cherchons à montrer en deuxième lieu comment la première caractéristique de l'interprétation de Brisson, le besoin de comprendre les genres de l'être selon une métaphysique plotinienne, n'est pas l'exclusion de la métaphysique d'Aristote. Au contraire, le texte de la *Métaphysique*, utilisé comme adversaire aux doctrines des *Catégories*, demeure essentiel à l'analyse de l'être intelligible.

Pour démontrer la continuité des philosophies d'Aristote et de Plotin, il faut rendre compte de l'évidente contradiction qui fait l'opposition traditionnelle entre le platonisme et l'aristotélisme. Les *Catégories* affirment sans équivoque la priorité ontologique de la substance première<sup>198</sup>, de l'individu. Conséquemment, « l'espèce est plus proche de la substance que le genre »<sup>199</sup> parce que moins universelle. Plotin, platonicien, affirme le contraire. Il écrit plus loin en VI.3 : « En outre, ce qui est le plus près du genre est antérieur par nature; l'espèce est donc antérieure à l'individu. »<sup>200</sup> La conception platonicienne du genre que défend Plotin est en revanche dépendante d'une conception de l'acte et de la puissance qu'il avance en VI.2, concepts essentiels à la théorie de la définition, où nous voyons déployées plusieurs thèses des livres H et I de la *Métaphysique*. Le monde intelligible de Plotin est aussi le développement d'une critique interne de la pensée d'Aristote, d'une tentative d'harmoniser la logique et l'ontologie de ce dernier. Pour démontrer cette interprétation, nous relierons les concepts d'essence et d'acte en VI.2.4-6 et nous

---

<sup>198</sup> *Cat.* 5, 2b7

<sup>199</sup> *Cat.* 5, 2b9

<sup>200</sup> VI.3.9.36-37

soulignons comment Plotin reprend la pensée d'Aristote dans la *Métaphysique*. Ensuite, nous examinons la structure du genre et de l'espèce en VI.2.20 comprise selon les rapports entre puissance et acte. Finalement, nous nous tournons vers les cinq genres de l'être en VI.2.7-8. Nous voulons montrer comment la puissance et l'acte en VI.2.20 entraînent une conception de l'être qui doit comprendre les cinq genres proposés par l'étranger du *Sophiste* de Platon : l'être, le mouvement, le repos, l'autre et le même<sup>201</sup>. Notre travail se concentre particulièrement sur la nature de l'autre et du même dans l'être et comment Plotin conçoit leur intelligibilité. En faisant ainsi, nous pouvons poursuivre notre projet et expliquer la théorie plotinienne du genre à partir d'un développement des thèses aristotéliennes. Le passage du genre sensible au genre intelligible s'avère une inversion des catégories examinées dans notre première partie. La qualité est unie à l'être par une interprétation de la différence spécifique. L'unité de l'être à son tour demande la coïncidence de l'autre et du même qui, exprimée par la quantité dans le monde sensible, devient nombre dans l'intelligible.

#### *L'acte et l'unité de l'essence*

Les trois premiers chapitres de VI.2 introduisent les caractéristiques globales du genre intelligible. Les trois prochains chapitres montrent en quoi la connaissance de l'intelligible diffère de la connaissance du sensible. Ce n'est seulement qu'aux septième et huitième chapitres que les cinq genres du monde intelligible sont présentés. Nous débutons notre étude du genre intelligible au quatrième chapitre où débute la progression du sensible vers l'intelligible. Nous voyons ici répétés les concepts qui furent l'objet de notre étude de la qualité. L'homonymie identifiée au sein de cette catégorie est expliquée par la distinction entre deux concepts : la qualité accidentelle et la différence spécifique nommée aussi « l'acte »<sup>202</sup> de l'être. La qualité diffère de l'acte en ce que

---

<sup>201</sup> *Sophiste* 255d-256e

<sup>202</sup> II.6.3.8-15; voir *infra* p. 41

celle-là est un attribut accidentel de la substance tandis que celle-ci fait la « différence des substances » et leur « caractère propre »<sup>203</sup>. La distinction entre la qualité et l'acte est une distinction entre le sensible et l'intelligible chez Plotin, manifeste dans le jugement par la possibilité ou l'impossibilité de séparer l'attribut du sujet. La thèse est formulée ainsi : « Et pourtant nous avons jugé ailleurs que le complément de l'essence n'est une qualité que de nom, et que les qualités proprement dites viennent du dehors et sont postérieures à l'essence; puisqu'elle possède l'essence avant la qualité et reçoit cette qualité du dehors, tandis qu'elle possède par elle-même ce qui, en elle, est essentiel; les compléments de l'essence sont des actes compris dans les essences; les qualités proprement dites, des affections, de l'essence qui lui sont postérieures. »<sup>204</sup>

En comparant l'être du corps et l'être de l'âme, Plotin montre comment l'unité du sujet et de l'attribut doit être comprise de manière différente selon la structure du monde intelligible. L'essence et l'acte sont en rapport de complémentarité. La substance sensible en revanche est séparée de ses attributs. L'être sensible est un corps dont nous pouvons affirmer les trois catégories étudiées précédemment : « de tout autre corps, nous pourrions dire aussi qu'il y a en sa nature une sorte de substance, une quantité et une qualité [...] »<sup>205</sup> Ce qui fait l'unité de la substance sensible, de cet être qui est comme (οἶον) une substance, est la juxtaposition de ces catégories qui demeurent tout de même, selon leur être, séparées l'une de l'autre. Nous lisons plus loin : « Dans les corps, sans doute, on a bien admis qu'un même corps est à la fois un et multiple, puisqu'il est indéfiniment divisible, que sa couleur est une chose, et sa forme une autre; mais c'est que ces choses sont séparées. »<sup>206</sup> La tâche de Plotin en VI.2.4-6 est de montrer comment l'unité et la multiplicité propre à la substance sensible ne peuvent servir de modèle pour la substance intelligible. Pour faire

---

<sup>203</sup> II.6.3.8-15

<sup>204</sup> VI.2.14.12-22

<sup>205</sup> VI.2.4.5-8

<sup>206</sup> VI.2.4.17-21

ainsi, le philosophe prend comme exemple l'âme entendue comme l'essence d'un corps animé. L'âme ne peut être analysée comme l'est le corps parce qu'elle n'est pas constituée d'une multiplicité de catégories séparées. Elle est « seulement une essence; c'est à dire qu'elle ne tient pas ce qu'elle a, d'ailleurs que de son essence ». <sup>207</sup> L'étude de la substance intelligible est un approfondissement de la substance en soi et non la pensée de la substance à partir des catégories non substantielles. Cela dit, l'essence n'est pas absolument simple. Elle est aussi une « unité qui est une multiplicité » <sup>208</sup>. Il faut alors comprendre la multiplicité propre à la substance intelligible, à savoir son rapport avec l'acte, comme une structure intérieure à la substance en soi.

Cette distinction entre substance sensible et substance intelligible et la comparaison entre le corps et l'âme sont tirées de l'œuvre d'Aristote. Nous lisons au livre H de la *Métaphysique* : « En effet, âme et être de l'âme sont identiques, tandis que l'humain et l'être de l'humain ne sont pas identiques [...] » <sup>209</sup> L'humain est composé d'une âme et d'un corps c'est-à-dire qu'il est un corps matériel animé. Mais l'âme en soi « est la substance et l'acte d'un certain corps » <sup>210</sup>. L'âme est ce qui fait d'un corps un corps humain, elle est l'humanité qui informe le corps. Être une âme, c'est être un acte. L'expression « être animé » peut alors être interprétée de deux façons. D'une part, l'« être animé » signifie un corps animé séparable de son animation. De l'autre, l'âme en soi est un « être animé » dont l'être n'est pas un sujet indépendant auquel l'animation serait ajoutée. Dire de l'âme qu'elle est un « être animé » demande alors une conception différente de l'être tel qu'il ne soit pas relié à son attribut comme l'est la substance sensible. Plotin reprend la pensée du livre H en VI.2.6. L'être de l'âme et la détermination de l'être en tant qu'âme ne sont pas deux

---

<sup>207</sup> VI.2.5.25

<sup>208</sup> VI.2.5.10

<sup>209</sup> *Méta.* H 1043b1-2

<sup>210</sup> *Méta.* H 1043a35-36

termes séparés. Plotin défend cette position contre un adversaire qui voit dans l'être de l'âme quelque chose qui dépasse, par sa généralité, l'être déterminé en tant qu'âme :

Mais puisqu'elle [une âme particulière] consiste à *être* et d'autre part à être *telle ou telle* et puisque *telle ou telle* n'est pas compris dans *être*, l'ensemble des deux, en quoi consiste l'âme, n'est pas une essence, mais une essence plus quelque chose; l'essence est une partie de cet ensemble qui est l'âme, mais non pas cet ensemble. De plus, que sera l'être de l'âme sans rien d'autre? Rien de plus que l'être d'une pierre. – Non, il faut que l'être même de l'âme ait en lui la source et le principe de tout ce qu'elle est, ou plutôt qu'il soit tout ce qu'elle est; il faut donc qu'il soit une vie, vie et être ne faisant qu'un.<sup>211</sup>

L'*être* de l'*être tel*, l'être de la vie dans le cas de l'âme, fait partie d'une unité originale. L'être est déjà un être-en-vie. Comme l'indique Aristote, si l'âme est l'acte de l'homme, l'acte qui fait de l'homme la substance qu'il est, l'être de l'âme en soi est déjà compris dans l'âme : la substantialité est inséparable de l'âme. Mais les questions de l'adversaire sont bien posées. N'y a-t-il pas toujours quelque chose dans l'âme qui est à la fois nécessaire et différente de celle-ci? Chaque *être tel* est effectivement un *être* et cet être, considéré par lui-même, semble être identique à l'être de chaque *être tel* : « Est-ce que donc l'être en général est distinct de ce qui s'ajoute à lui pour constituer l'essence de l'âme? »<sup>212</sup> Nous ne sommes pas encore parvenus à la pensée de l'essence en son unité. Nous ne pensons plus l'être comme un sujet matériel indépendant de ses attributs, mais penser l'être en tant qu'*être en général* n'est pas encore la saisie de l'unité de l'essence. Si l'être de l'âme ne fait qu'un avec l'âme, il doit être autre que l'être de la pierre. L'unité de l'essence demande une précision des notions de l'*être* et de l'*être tel* qui rend intelligible leur combinaison.

Le problème de l'unité de l'être et de l'être tel, en VI.2.6, est le problème de l'unité d'un terme général et de sa spécificité – le problème de l'unité de la définition. Voilà comment nous

---

<sup>211</sup> VI.2.6.2-11

<sup>212</sup> VI.2.5.22-23

pouvons comprendre, chez Plotin comme chez Aristote, le rôle des notions d'acte et de puissance. L'être tel dans l'intelligible n'est pas une qualité, mais un acte qui complète l'être. L'être, dans son rapport avec l'être tel, est une puissance en rapport avec l'activité qui le complète. La puissance et l'acte sont les notions qui commandent chez Aristote la formulation de l'essence au livre H de la *Métaphysique*. Aristote propose ici une réponse à la question de l'unité de l'essence : « Qu'est-ce donc qui fait que l'être humain est un et non plusieurs, par exemple animal et bipède, à plus forte raison encore s'il y a, comme le disent certains, un animal en soi et un bipède en soi? [...], mais s'il y a, comme nous le soutenons, d'une part la matière, de l'autre l'aspect, soit en puissance, soit en acte, il semblerait ne plus y avoir de difficulté dans l'objet de la recherche. »<sup>213</sup> Nous voyons répétées chez Plotin les thèses d'Aristote. L'unité de l'essence n'est pas l'unité d'un sujet et d'une qualité, mais l'unité de la puissance et de l'acte. La raison est l'acte de l'âme « et son essence, c'est la puissance d'agir des raisons »<sup>214</sup>. Les termes unis dans l'essence sont un terme général et une spécification de ce terme, compris comme la puissance et l'acte d'une seule chose. Chaque partie de la substance intelligible est elle-même substantielle.

### *La différence spécifique*

Plotin et Aristote sont d'accord concernant l'unité de l'essence et de l'être de l'essence, de la puissance et de l'acte<sup>215</sup>. Cette conception de la substance intelligible fait de la différence spécifique une partie constitutive de la substance en tant que substance. Autrement dit, Plotin refuse à l'essence le besoin de recevoir d'ailleurs sa détermination : « Y a-t-il d'abord l'être, puis une différence de l'être qui produit l'âme? – Certes l'âme n'est pas être, elle est un être; mais ce qui la fait être n'est pas comme la blancheur pour l'homme, puisqu'elle est seulement une essence;

---

<sup>213</sup> *Méta.* H 1045a20-25

<sup>214</sup> VI.2.5.13-14

<sup>215</sup> C. Rutten (1957) p. 642

c'est-à-dire qu'elle ne tient pas ce qu'elle a, d'ailleurs que de son essence. »<sup>216</sup> Plotin oppose strictement la différence spécifique et la qualité en faisant appel aux concepts de puissance et d'acte. Mais cette opposition n'est pas exprimée clairement chez Aristote. Au contraire, la théorie aristotélicienne de la définition oppose la substance et la différence spécifique. Nous lisons dans les *Topiques* : « Car une différence n'est jamais le genre de quoi que ce soit. Pour l'exactitude de ce dernier point, elle est évidente, puisqu'une différence n'exprime jamais l'essence d'une chose, mais plutôt une qualification de cette chose, comme font par exemple *terrestre* et *bipède*. »<sup>217</sup> L'interprétation de la différence spécifique en tant qu'acte et l'affirmation de la substantialité de l'acte pourraient donc être entendues comme une objection aux thèses logiques du Stagirite. Si la puissance et l'acte sont deux aspects d'une même essence, comment tirer la différence spécifique d'une autre catégorie, à savoir celle de la qualité? Lloyd interprète VI.2 comme une « refutation of the very type of definition »<sup>218</sup> qu'avancent les œuvres logiques d'Aristote. Si le genre seul exprime l'essence, l'attribution de la différence spécifique est équivalente à l'attribution d'un accident à une substance : « Plotinus fastens on the Aristotelian rule that the specific differentia must come from outside the genus: man is animal qualified by the capacity for laughter, which is a species of disposition, not of animal. For him this is equivalent to making differentiae qualities and therefore accidents, like those of a sensible substance that were described technically as ἐπεισιόντα. They belong properly in the sensible world alone, πάθη; in the intelligible world they are ἐνέργειαι. »<sup>219</sup> Il faut selon Plotin tirer la différence spécifique de l'essence même qu'elle détermine. Mais si la division que pose Plotin entre le sensible et l'intelligible et les notions de puissance et d'acte qui caractérisent ce dernier sont puisées des thèses de la *Métaphysique*, le

---

<sup>216</sup> VI.2.5.22-26

<sup>217</sup> *Top.* IV, 2, 122b15-18

<sup>218</sup> A. C. Lloyd (1955) p. 69

<sup>219</sup> *Ibid.* p. 68

désaccord entre Plotin et Aristote provient de l'œuvre même d'Aristote. La notion de puissance est nécessaire à la compréhension du genre intelligible et de sa distinction du genre logique des *Catégories*. La différence spécifique chez Aristote mérite alors notre attention. Elle est l'intermédiaire entre la qualité et l'acte, la frontière entre le genre du monde sensible et le genre du monde intelligible.

Une lecture de « Sur les genres de l'Être » nous invite à travailler cette tension qui subsiste chez Aristote aux frontières de la logique et de la métaphysique. L'étude de la différence spécifique chez Aristote est d'une grande complexité en vertu de la multiplicité de rôles qu'elle joue. Elle est un élément du discours logique, une qualification qui spécifie le genre. D'autre part, elle est la signification de l'acte de l'essence. En travaillant les difficultés propres à la différence spécifique chez Aristote, nous pouvons comprendre pourquoi Plotin évacue la catégorie de la qualité du monde intelligible. En outre, l'usage plotinien de la différence spécifique nous montre comment « Sur les genres de l'Être » s'approprie la théorie logique d'Aristote pour formuler une ontologie platonicienne. Lloyd cherche à diviser l'opinion de nos deux philosophes par la question de cette règle selon laquelle la différence spécifique doit être tirée de l'extérieur du genre. Aristote affirme et répète dans les *Topiques* que la différence spécifique est un terme qui « signifie une certaine qualité »<sup>220</sup>. La différence spécifique ne peut signifier la substance si la signification de la substance est faite exclusivement par l'espèce et le genre définis dans les *Catégories*. En outre, l'exclusion de la différence spécifique de la catégorie de substance est nécessaire à la formulation d'une théorie de la définition. L'*extériorité* de la différence spécifique a chez Aristote un sens précis : elle n'est pas un sujet dont est prédiqué le genre. Aristote écrit au sixième livre des *Topiques* : « Si en effet "animal" devait se prédiquer des différences prises une à une, plusieurs

---

<sup>220</sup> *Top.* VI, 6, 144a19

animaux se prédiqueraient de l'espèce; en effet, les différences se prédisent de l'espèce. »<sup>221</sup> Prédiquer le genre de la différence fait de celle-ci une espèce du genre. Mais « une espèce n'est jamais la différence de quoi que ce soit »<sup>222</sup>. L'espèce est un terme *différencié* des autres espèces du même genre. L'espèce est le sujet d'une différence qui doit être représentée par un autre terme. L'impossibilité de prédiquer le genre de la différence spécifique est le corrélat de son exclusion de la catégorie de substance. Le genre, substance seconde, est prédiqué de toute substance; la différence entre substances est donc tirée de ce qui ne tombe pas sous ce genre, sans quoi il faudrait affirmer que la différence entre les substances est elle-même une substance. Les termes inclus dans la catégorie de substance (l'individu, l'espèce et le genre) sont tous reliés par cette prédication qui ne peut comprendre la différence spécifique.

La différence spécifique n'est pas un sujet dont est attribuée la substance seconde, elle est une sorte d'attribut. Bien qu'elle ne soit pas incluse dans la catégorie de substance, et qu'elle signifie une qualité, la différence spécifique n'est pas cependant un accident de la substance. Aristote affirme dans les *Catégories* que la différence spécifique ne partage pas le mode d'attribution propre à l'accident : « la différence elle aussi fait partie des choses qui ne sont pas dans un sujet. »<sup>223</sup> La qualité qu'indique la différence spécifique est une qualité bien particulière en ce qu'elle est un prédicat; les êtres auxquels elle est attribuée sont des synonymes : « l'énonciation de la différence s'applique aussi bien à ce dont la différence est dite [...] »<sup>224</sup> La différence spécifique dans le discours est véritablement à la frontière de la substance et de la qualité. E. H. Granger résume cette ambiguïté dans son article *Aristotle on Genus and Differentia* : « Although in the *Categories* Aristotle draws a categorical distinction between genus and

---

<sup>221</sup> *Top.* VI, 6, 144a35-144b2

<sup>222</sup> *Top.* I, 18, 107b33

<sup>223</sup> *Cat.* 5, 3a22

<sup>224</sup> *Cat.* 5 3a26

differentia and also holds that the genus, along with the species, but not the differentia, reveals the *ti esti*, he, nonetheless, considerably weakens the distinction between genus and differentia and in effect treats them as items of the same type and as if they were both substantial kinds: things said of their substantial subjects and things not in their substantial subjects. »<sup>225</sup> Bien que Granger ait raison de tirer une différence catégorielle entre la substance et la différence spécifique, il est important de souligner que la différence spécifique, cette étrange qualité, *n'est pas une des dix catégories*. La différence spécifique est bel et bien une qualité au livre  $\Delta$  de la *Métaphysique*<sup>226</sup>, mais, du chapitre sur la qualité dans les *Catégories*, la différence spécifique est absente. Aristote est conscient des difficultés engendrées par l'identification stricte de la différence spécifique et de la qualité. Il ne faut pas faire de la différence spécifique un accident de la substance. La différence spécifique finalement n'est pas une qualité parce qu'elle n'est pas du tout une catégorie. Les catégories sont « des termes qui sont dits sans aucune combinaison »<sup>227</sup>. L'ambiguïté propre au statut catégoriel de la différence spécifique est le résultat d'une double interprétation du terme : « There is an unresolved conflict between an absolute conception of genera, species, differentiae and accidents, and one in which they are relative to a proposition. »<sup>228</sup> Il faut comprendre ici que la conception « absolue » de la différence spécifique est l'interprétation de celle-ci en tant que notion indépendante en son intelligibilité du sujet auquel elle est reliée. La différence spécifique est ainsi entendue en tant que qualité. Il faut afin de résoudre cette difficulté, comme semble le suggérer Aristote, refuser à la différence spécifique toute possibilité d'être entendue sans aucune combinaison. La différence spécifique n'est intelligible que dans son rapport avec un autre terme.

---

<sup>225</sup> H. Granger (1984) p. 10

<sup>226</sup> *Méta.*  $\Delta$  1020a 33

<sup>227</sup> *Cat.* 5, 1b25

<sup>228</sup> A. C. Lloyd (1955) p. 66

La combinaison propre à la différence spécifique n'est pas la combinaison d'un attribut et d'un sujet selon les deux modes présentés au début des *Catégories*. La différence spécifique est la partie d'un tout, le tout qu'est l'essence visée par la définition, et non un attribut inhérent dans un sujet. « Animal » et « pédestre », par exemple, sont les parties d'un tout : « Ce n'est pas en ce sens – au sens où les parties de quelque chose sont “contenues dans” ce quelque chose –, que nous avons parlé de “choses qui sont dans un sujet”. »<sup>229</sup> La relation entre tout et partie, qui joue un rôle accessoire dans le texte des *Catégories*, s'avère le fondement de l'intelligibilité de l'essence. Le tout contient deux parties, le genre et la différence. L'analyse de cette totalité dévoile deux relations internes à celle-ci expliquées dans les *Topiques* : d'une part, Aristote affirme qu'« une différence exprime toujours la qualification d'un genre [...] »<sup>230</sup>; d'une autre, « les différences se prédisent de l'espèce »<sup>231</sup>. Nous voyons ici les deux aspects de la différence spécifique qui fait de celle-ci une qualité substantielle : (1) la différence spécifique est comme la substance, en tant que prédicat, par rapport à l'espèce, mais (2) elle est comme la qualité en son rapport avec le genre. Porphyre, qui remarque ces deux fonctions de la différence spécifique, appelle l'une « différence constitutive », la différence qui produit l'espèce, et l'autre, qui divise le genre, « différence diviseuse » : « Ainsi donc les mêmes différences, prises d'une certaine façon, sont productives, prises d'une autre façon, diviseuses, et elles sont toutes appelées différences spécifiques. »<sup>232</sup> La saisie de l'unité de l'essence, représentée par l'espèce, doit donc comprendre l'unité de ces deux rapports qui font de la différence spécifique un terme de nature mixte. W. A. de Pater fournit un examen de la différence spécifique dans son livre *Les Topiques d'Aristote et la dialectique platonicienne* qui touche à ses deux aspects. La différence spécifique, entendue comme

---

<sup>229</sup> *Cat.* 5, 3a32-33

<sup>230</sup> *Top.* IV, 6, 128a28

<sup>231</sup> *Top.* VI, 6, 144a35-144b2

<sup>232</sup> *Isagoge* p. 12

qualification d'un genre, est présentée ainsi : « On se souviendra en outre que les questions de la différence spécifique – qui semble être plutôt un foncteur [une qualification] – se réduisent à celles du genre, de sorte que la situation devient plus compliquée pour la définition, qui est l'unité résultant d'un genre et d'une différence spécifique, et donc une classe résultant de la détermination d'une classe par un foncteur. »<sup>233</sup> La différence spécifique entendue comme qualification a pour sujet le genre et le résultat de leur combinaison est l'espèce. L'espèce est alors un genre spécifié. La fonction de la différence spécifique est de réduire l'extension du genre pour la rendre égale à l'extension du concept défini. La définition de l'homme, « animal bipède », est suffisante si elle contient tous les hommes et seuls les hommes. Cet aspect de la différence spécifique est proprement nommé « qualification » parce que la différence spécifique n'est pas un attribut essentiel du genre. Le genre déterminé par la différence spécifique préserve son antériorité logique par rapport à l'espèce<sup>234</sup> en ce qu'il survit à la destruction d'une différence spécifique. Le genre est alors comme une matière, ce qu'Aristote nomme « matière intelligible »<sup>235</sup> dans la *Métaphysique*, ou un certain « substrat » (ὕποκειμενον)<sup>236</sup> comme l'affirme Plotin en VI.2.

Cette première interprétation de la différence spécifique est insuffisante en ce qu'elle ne peut pas justifier son lien nécessaire à l'essence dont elle est attribuée. Penser le genre simplement en tant que matière fait de la différence spécifique un simple accident. La nécessité de la qualification répond à une exigence purement quantitative, propre à la logique du monde sensible : la différence spécifique peut être remplacée par n'importe quel terme possédant une extension égale. Les critères formels qui régissent les rapports d'antériorité et postériorité logiques par l'extension sont satisfaits par un autre terme, le « propre », qui lui n'indique pas l'essence d'un

---

<sup>233</sup> W. A. de Pater (1965) p. 173

<sup>234</sup> *Ibid.* p. 219

<sup>235</sup> *Méta.* H 1045a34

<sup>236</sup> VI.2.6.9

être : « Est un propre ce qui, sans exprimer l'essentiel de l'essence de son sujet, n'appartient pourtant qu'à lui, et peut s'échanger avec lui en position de prédicat d'un sujet concret. »<sup>237</sup> La nécessité de la différence spécifique en soi nécessite le rapport qu'elle entretient avec l'espèce. Nous faisons alors face à une difficulté : si la différence spécifique est un attribut essentiel de l'espèce, mais l'espèce est le résultat de la combinaison du genre et de la différence spécifique, comment comprendre le rapport entre la différence spécifique et l'espèce en tant qu'attribut et sujet? La différence spécifique n'est pas prédiquée d'elle-même et d'autre chose en même temps, mais d'un seul terme. Elle n'est pas non plus prédiquée du genre qu'elle qualifie. La définition suppose l'existence d'un troisième terme qui permet l'unification nécessaire de la différence spécifique et de l'espèce.

De Pater propose une solution qui développe l'identité de l'être et de l'être *tel* qu'affirme Aristote et que commentera Plotin. La prédication de la différence spécifique à l'espèce suppose l'existence d'un terme qui n'est ni le genre logique ni l'espèce entendue comme le composé du genre et de la différence spécifique. Mais puisqu'il n'existe que deux termes qui concourent à l'être de l'espèce, « il ne reste donc que le genre, *en tant que présent dans l'espèce*, qui ne puisse être le sujet de la détermination spécifique. »<sup>238</sup> La solution de de Pater à l'allure d'une tautologie. La détermination spécifique fait de ce qu'elle détermine une espèce, mais l'espèce est déjà dans le sujet de cette détermination. La formulation de de Pater contient cependant une importante nuance. La saisie du genre *en tant que présent dans l'espèce* est la saisie d'un seul terme, bien qu'il possède une certaine complexité. Pour comprendre la nécessité de penser cette unité complexe, ce tout, il faut renverser l'ordre de notre analyse. La saisie du *genre-dans-l'espèce* est la nécessité de penser

---

<sup>237</sup> *Top.* 1, 5, 102a19

<sup>238</sup> W. A. de Pater (1965) p. 173

autrement qu'un rapport entre deux termes indépendants, sujet déterminé et attribut déterminant. L'unité du genre et de l'espèce n'est pas le produit d'une combinaison de termes; au contraire, la multiplicité des termes est produite par la complexité interne d'une unité qui leur est antérieure. La détermination du genre est immanente au genre en ce que le genre est toujours déjà le *genre d'une espèce*. L'attribution essentielle de la différence spécifique n'est donc pas la détermination d'un sujet indéterminé, mais plutôt l'identification de la détermination immanente au sujet. Le sujet est alors saisi en tant que tout contenant le genre et sa détermination.

L'attribution essentielle de la différence spécifique à l'espèce présuppose l'unité originiaire du genre et de l'espèce, représentation logique de l'essence. L'essence est la limite des possibilités du discours logique. La nécessité de l'attribution de la différence spécifique au genre-dans-l'espèce n'est pas le résultat d'un calcul d'extension. Il n'y a pas moyen de faire de la définition la conclusion d'un syllogisme. La définition justement est présentée dans les *Secondes analytiques* comme un objet qui dépasse les capacités de la démonstration parce que la définition est « le principe des démonstrations »<sup>239</sup>. Nous pouvons alors identifier les essences aux « objets de l'intellection (j'appelle intellection un principe de science), c'est-à-dire d'une science non démonstrative, laquelle est la saisie d'une prémisses immédiate »<sup>240</sup>. La logique aristotélicienne nous mène à un concept de l'essence dont la saisie est l'immédiate saisie et du genre et de sa spécification en une unité originiaire. La thèse de Plotin selon laquelle la différence spécifique n'est pas une qualité, mais l'acte de l'essence est le résultat d'une clarification de la philosophie d'Aristote. La différence spécifique dans le discours est indistinguable de la qualité. Mais son rapport essentiel à l'être nous force à poser dans l'être une détermination immanente nommée

---

<sup>239</sup> « De plus, les principes des démonstrations, pour lesquels on a prouvé plus haut qu'il n'y aura pas de démonstration, sont des définitions [...] » (*Sec. Anal.* II, 3, 90b24-26)

<sup>240</sup> *Sec. Anal.* I, 33, 88b36-39

« acte ». L'immédiate unité du genre et de l'espèce nécessite la transformation du concept de genre, ce qu'effectue Aristote dans la *Métaphysique*. Le genre logique, substance seconde, doit devenir puissance : partie constitutive d'un tout tel qu'elle anticipe d'elle-même la complétude du tout. Le genre intelligible chez Plotin s'avère le développement de la différence entre le genre logique des *Catégories* et le genre intelligible, condition de la nécessité de la définition, exposé dans la *Métaphysique*.

### *Le genre intelligible*

La substance intelligible, l'essence, contient deux parties. Le genre et la différence spécifique sont unis dans l'espèce par une nécessité interne à l'essence qui est saisie selon les concepts de la puissance et de l'acte. Cette nécessité ne fait pas l'objet des *Catégories*. Aristote ne fait que nous indiquer qu'elle est comprise selon un rapport entre tout et partie donc selon une structure étrangère aux deux modes d'attributions qu'il présente dans ce texte. L'étude de cette structure est effectuée dans la *Métaphysique*. Le genre est une puissance et la différence spécifique est un acte<sup>241</sup>, deux parties d'un tout originaire. Ces deux parties de l'essence « sont une seule et même chose, soit en puissance, soit en acte, si bien qu'il revient au même de chercher ce qu'est la cause de l'unité et la cause de l'être un »<sup>242</sup>. Aristote affirme clairement que le rapport entre la puissance et l'acte témoigne de sa propre nécessité tel que la saisie de l'essence en son unité est la saisie immédiate de la cause de son unité. La saisie du genre implique nécessairement la saisie de sa spécification, et la saisie de sa spécification est inséparable de la saisie du genre. L'unité de la différence spécifique et du genre n'est pas une composition d'éléments<sup>243</sup> indépendants. La

---

<sup>241</sup> *Méta.* H 1043a20

<sup>242</sup> *Méta.* H 1045b19-20

<sup>243</sup> *Méta.* H 1043b10-13

différence spécifique dans la définition n'est plus la qualification du concept abstrait « animal », mais l'acte d'un *animal spécifique*.

Il faut dorénavant tâcher de comprendre comment Plotin, à partir des concepts de la puissance et de l'acte, pense le genre du monde intelligible. Le philosophe défend une certaine indépendance du genre par rapport à l'espèce en manipulant l'analyse aristotélicienne de l'essence au livre H. Nos deux philosophes affirment l'unité du genre et de la différence spécifique comprise comme l'unité d'une puissance et d'un acte<sup>244</sup>. Mais si l'acte est antérieur à la puissance, comme l'indique Aristote au huitième chapitre de  $\Theta$ <sup>245</sup>, et l'acte représente la spécification du genre, le genre doit être postérieur à l'espèce. Plotin s'oppose à cette conclusion. Malgré l'unité de la puissance et de l'acte, le genre demeure distinct et antérieur à la différence spécifique : « l'essence tient ce qu'elle est du genre supérieur, avant de s'adjoindre une différence spécifique; par exemple *homme* est déjà *animal*, avant de s'adjoindre la différence *raisonnable*. »<sup>246</sup> Pour comprendre le genre intelligible en VI.2 il faut voir en quoi l'unité originare de la puissance et de l'acte dans l'essence n'est pas l'affirmation de leur coordination. Le genre en tant que puissance demeure antérieur à l'espèce en tant qu'unité de la puissance et de l'acte. L'antériorité de la puissance par rapport à l'acte doit être distinguée de l'antériorité logique du genre par rapport à l'espèce; la structure de la logique quantitative du monde sensible n'est pas indépendante de la structure de l'être intelligible, mais il faut éviter de les confondre. Quand Plotin affirme que « ce qui est le plus près du genre est antérieur par nature »<sup>247</sup>, il n'affirme pas l'identité du genre et de la nature, du concept et de l'être. Au contraire, notre examen de la différence spécifique et de la qualité montre en quoi l'essence ne peut être pensée comme l'est un terme dans le discours.

---

<sup>244</sup> L'interprétation plotinienne de la puissance est expliquée prochainement (voir *infra* 81-86).

<sup>245</sup> *Méta*.  $\Theta$  1049b5-1051a4

<sup>246</sup> VI.2.14.12-22

<sup>247</sup> VI.3.9.36-37

Afin de penser le rapport entre la puissance et l'acte dans le monde intelligible, il faut premièrement affirmer leur distinction. Plotin insiste sur le fait que l'essence est une « unité qui est une multiplicité »<sup>248</sup> et non une unité absolue. Il est nécessaire de préserver la distinction entre genre et différence spécifique malgré leur unification originaire dans l'essence. L'unité d'un tout n'est pas atteinte en détruisant une de ses parties : « Car il faut bien se garder de laisser le genre se perdre dans ses espèces et de n'en faire qu'un simple prédicat, en le considérant dans ses espèces; il est dans les espèces, mais il est aussi pur et sans mélange, et il ne faut pas qu'il se perde lui-même, en concourant, avec les autres genres, à la formation de l'essence. »<sup>249</sup> Si le genre se perd complètement dans l'espèce, il n'y a aucun moyen de comprendre la participation nécessaire d'une multiplicité d'espèces à un genre unique. Le genre serait absolument autre dans chaque espèce c'est-à-dire qu'il serait entièrement déterminé par l'espèce qui le comprend. Une multiplicité d'espèces serait alors unifiée au hasard, sans principes intelligibles. Au contraire, il y a dans l'essence une réelle puissance intelligible qui légitime la prédication du genre sans lui nier son universalité. Le genre intelligible chez Plotin est l'explicitation d'une tension exprimée au livre I de la *Métaphysique* : « En effet, non seulement il faut qu'il existe le caractère commun, par exemple que les deux choses soient des animaux, mais aussi que ce caractère commun, l'animal lui-même, soit différent pour chacune des deux, par exemple que l'une soit un cheval, l'autre un humain; c'est pourquoi ce caractère commun est, par l'espèce, différent pour l'une de ce qu'il est pour l'autre. »<sup>250</sup> Aristote reconnaît à la fois la différenciation du genre dans l'espèce et la nécessité de penser « l'animal lui-même ». Le genre, ce caractère commun, est *le sujet de la différenciation dans l'espèce*. Ce n'est pas, dans ce passage de la *Métaphysique*, l'humain qui diffère du cheval.

---

<sup>248</sup> VI.2.5.10

<sup>249</sup> VI.2.19.10-13

<sup>250</sup> *Méta.* I 1058a1-5

L'*animal* diffère de soi-même dans l'humain et dans le cheval. Le genre subsiste en tant que substrat commun de ses spécifications. Ce substrat, puissance intelligible, n'est pas vide de détermination comme l'est la matière première. La pensée peut alors saisir la puissance intelligible en soi.

Plotin préserve l'unité du genre malgré la multiplicité des espèces en lesquelles il est différencié en suivant l'exemple d'Aristote au livre I de la *Métaphysique*. En VI.2.20, nous lisons une explication des rapports entre genre et espèce que nous interprétons comme la conséquence de la persévérance du genre malgré sa spécification. L'Alexandrin fournit une analyse du concept de la science (ἐπιστήμη) qui sert à montrer la possibilité d'une unité générique intelligible qui peut à la fois subsister en soi et en ses espèces. Nous lisons ce passage en parallèle avec un extrait du neuvième traité de la quatrième enneade où les rapports entre genre et espèces sont formulés par l'analyse du même exemple. La thèse est présentée ainsi : « Il y a une science antérieure aux espèces particulières, et une science d'une espèce donnée est antérieure aux parties qu'elle contient; la science universelle n'est aucune notion particulière, mais elle est la puissance de toutes les notions; inversement chaque notion est en acte ce qu'elle est, et elle est en puissance toutes les autres. Il en est de même de la science universelle. »<sup>251</sup> Nous pouvons comprendre comment, dans une philosophie aristotélicienne, le genre est la puissance de ses espèces. D'autre part, il peut surprendre de trouver l'affirmation que « chaque notion est en acte ce qu'elle est, et elle est en puissance toutes les autres »<sup>252</sup>. Il y a dans chaque espèce, en puissance, la totalité des espèces contenues sous le même genre. L'espèce n'est donc pas, chez Plotin, séparée de toutes les espèces qui complètent le genre.

---

<sup>251</sup> VI.2.20.4-8

<sup>252</sup> *Ibid.*

Pour comprendre l'interprétation plotinienne de la puissance et de l'acte et la manière dont elle est manifeste dans le concept de la science il faut lier la partie (μέρος) et l'εἶδος, que Bréhier traduit d'abord par « espèce » et ensuite par « notion ». L'inconsistance de cette traduction<sup>253</sup> vient, nous présumons, d'une comparaison entre ce passage en VI.2 et l'exemple des parties de la science au cinquième chapitre de « De l'unité des âmes ». Les parties ici ne sont plus des εἶδη, mais des θεωρήματα :

Dans une science, dira-t-on, la partie n'est pas le tout. – Sans doute, le savant a actuellement en vue la partie de la science dont il a besoin; cette partie est au premier rang; mais toutes les autres s'en suivent et y sont en puissance d'une manière latente; ainsi toute la science est dans cette partie. [...] Il ne faut pas croire qu'un théorème d'une science est isolé des autres; sans quoi il n'est pas point scientifique ni technique, et il a la valeur d'un bavardage d'enfant. S'il est scientifique, il contient en puissance tous les autres : le savant, qui sait, introduit dans ce théorème tous les autres, par voie de conséquence; ainsi, dans l'analyse, il montre qu'un théorème contient tous les théorèmes antérieurs par lesquels l'analyse se fait, et les théorèmes postérieurs qui naissent de lui.<sup>254</sup>

Chaque théorème se distingue l'un de l'autre au sein d'une science, mais la « scientificité » du théorème, son essence, est l'intelligibilité des rapports qu'entretient un théorème avec tous les autres théorèmes de cette même science. Les théorèmes sont distincts et cette distinction est interne à l'essence de chaque théorème. B. Collette résume l'exemple de Plotin ainsi : « En conséquence, pour un théorème donné, *il y a une stricte équivalence* entre, d'une part, le fait d'être “technique et scientifique” et, d'autre part, le fait d'être relié aux autres théorèmes qui composent la science totale : il ne sera pas “scientifique” s'il est isolé, et il sera “isolé” s'il n'est pas scientifique. La raison en est que si la science se définit comme la totalité des théorèmes qui la compose, alors tout théorème, étant lui-même scientifique, doit également être pensé comme un tout comprenant en

---

<sup>253</sup> L. Brisson (2018) préserve dans sa traduction le terme « espèce » tout au long de ce passage (p. 178).

<sup>254</sup> IV.9.5.15-25

son sein la totalité des théorèmes. »<sup>255</sup> La totalité des rapports entre les théorèmes définit la science qui, prédiquée de ces théorèmes, dévoile la présence de cette même totalité, en puissance, au sein de chaque théorème. C'est-à-dire qu'il est possible, dans la science que Plotin nous propose comme exemple<sup>256</sup>, de produire chaque théorème à partir de n'importe quel théorème par voie d'analyse ou d'engendrement. La conscience de la scientificité des rapports entre théorèmes produit la conception d'une relation précise entre le tout et la partie : « le rapport d'une partie à l'autre ne peut s'instaurer sans la médiation du tout »<sup>257</sup>. Ce tout est l'unité des rapports entre les parties qui est essentielle à la détermination de chaque partie en tant que partie. La multiplicité de théorèmes est finalement une multiplicité de *manières d'être* de cette même science totale. La science en soi, la totalité, est présente en sa totalité dans chacune de ses parties : « La science unique et totale se divise en théorèmes particuliers sans se dissiper ni se fragmenter. »<sup>258</sup> L'ἐπιστήμη que présente Plotin en VI.2.20 montre comment la puissance totale du genre n'implique pas, par l'acte de particularisation, la perte de l'unité du tout. Au contraire, l'unité et la persévérance de la puissance en sa totalité sont essentielles à chacun des particuliers qui composent le tout.

Le rapport entre une science et ses théorèmes est identique, selon Plotin, au rapport entre le genre et ses espèces dans le monde intelligible. L'être intelligible en soi est une unité-multiple qui contient et préserve une distinction entre la puissance totale et l'acte particulier dans chacune des essences. En VI.2.20 Plotin généralise la structure de la science et du théorème. L'universel et le particulier dans le monde intelligible témoignent de la même interpénétration : « L'intelligence

---

<sup>255</sup> B. Collette-Ducic (2007) p. 235

<sup>256</sup> L'ἐπιστήμη de Plotin semble être une science « idéale » qui ressemble à une géométrie euclidienne en laquelle chaque proposition, incluant les axiomes, est démontrée.

<sup>257</sup> A. Charles-Saget (1982) p. 81

<sup>258</sup> III.9.2.1

supérieure existe en elle-même; et chaque intelligence particulière est aussi en elle-même. Les intelligences particulières sont comprises dans l'intelligence universelle, et l'intelligence universelle dans les intelligences particulières. Chaque intelligence particulière est à la fois en elle-même et dans le reste de l'intelligence : l'intelligence universelle est à la fois en elle-même et dans les intelligences particulières. »<sup>259</sup> Les rapports intelligibles et nécessaires qui relient chaque théorème à la totalité des théorèmes sont l'analyse et l'engendrement. Mais les intelligences, les essences représentées par l'espèce, ne sont pas reliées aux parties du tout de la même manière. Le rapport entre les espèces n'est pas cependant moins rationnel : la disjonction logique témoigne simultanément de la nécessité et de la complétude qui concourent à l'intelligibilité d'un genre. Il est essentiel à la logique d'Aristote que les différences spécifiques épuisent l'extension de genre qui les contient. Les espèces d'un genre sont opposées à la manière des contraires : « Quant à celles qui diffèrent par l'espèce, leur génération part des contraires comme extrêmes et la distance entre les extrêmes est la plus grande, donc aussi pour les contraires. »<sup>260</sup> L'exclusion mutuelle des espèces implique l'affirmation de la « plus grande » différence possiblement contenue dans un même genre et donc d'une « différence complète »<sup>261</sup> qui force l'entendement à dire « lequel des deux »<sup>262</sup>. La reconnaissance d'une différence spécifique est la reconnaissance d'une disjonction comme le montre par exemple la division de la ligne en droite et en courbe. Toute ligne, *en tant que ligne*, est soit droite ou courbe. La droite et la courbe, appréhendées comme attributs essentiels, reposent sur l'existence de la totalité de laquelle les différences puisent leur nécessité.

---

<sup>259</sup> VI.2.20.15-20

<sup>260</sup> *Méta*. I 1055a8-10

<sup>261</sup> *Méta*. I 1055a28

<sup>262</sup> *Méta*. I 1055b33

En effet, la différence spécifique participe à la totalité du genre, ce « même contenant (δεκτικός) »<sup>263</sup> qui par sa nature permet et délimite ses spécifications possibles. Mais ce contenant est, comme nous l'avons vu, le sujet même de la prédication de la différence spécifique; la totalité des déterminations possibles et la détermination spécifique sont « une seule et même chose »<sup>264</sup>. Il ne faut donc pas penser la disjonction logique comme une multiplicité de termes indépendants. L'acte n'est pas la destruction de la puissance. C'est l'erreur de Granger, qui voit dans la disjonction du genre l'identité absolue du genre et de l'espèce : « Animal as a genus would not be anything distinct from, for instance, footed or winged animal or any animal and all of the differentiated animal kinds in the form of a complex disjunction. »<sup>265</sup> Si le genre est identifié absolument à ses espèces, il n'y a pas moyen de penser la multiplicité des espèces comme *la complétude d'une totalité*. Voilà pourquoi Plotin insiste sur le fait qu'« il faut bien se garder de laisser le genre se perdre dans ses espèces ».<sup>266</sup> Si la pensée d'une essence quelconque implique nécessairement l'appréhension de la totalité à laquelle cette essence appartient, l'élimination de ce tout entraîne l'élimination de la partie<sup>267</sup>. La puissance totale qui fait de chaque essence une particularisation nécessaire ne se laisse donc pas réduire à la multiplicité des essences. Mais le

---

<sup>263</sup> *Méta*. I 1055a29

<sup>264</sup> *Méta*. H 1045b19-20

<sup>265</sup> H. Granger (1984) p. 19

<sup>266</sup> VI.2.19.10-13

<sup>267</sup> E. Kant, dans la *Critique de la raison pure*, explique clairement la nécessité de penser le jugement disjonctif comme la division d'un tout en parties coordonnées qui, en vertu de leur coordination, se déterminent mutuellement : « À propos d'une seule catégorie, celle de la *communauté*, qui se trouve sous le troisième titre, l'accord avec la forme correspondante dans la table des fonctions logiques, celle d'un jugement disjonctif, n'est pas aussi manifeste que pour les autres. Pour s'assurer de cet accord, il faut remarquer que, dans tous les jugements disjonctifs, la sphère (l'ensemble de ce qui est contenu dans le jugement) est représentée comme un tout divisé en parties (les concepts subordonnés) et que, l'une ne pouvant être contenue dans l'autre, elles sont pensées comme *coordonnées* entre elles, et non pas comme *subordonnées*, si bien qu'entre elles elles se déterminent, non pas *unilatéralement* comme dans une série, mais *réciproquement* comme dans un *agrégat* (si un membre de la division est posé, tous les autres en sont exclus, et inversement). Or, on pense une semblable connexion dans une *totalité constituée par les choses*, de fait, quand l'une n'est pas, comme effet, *subordonnée* à l'autre en tant que cause de son existence, mais lorsqu'elle lui est *coordonnée* en même temps et *réciproquement* comme cause du point de vue de la détermination des autres (par exemple, dans un corps dont les parties s'attirent *réciproquement* les unes les autres et aussi se repoussent) [...] » (A83/B111)

genre n'est pas non plus séparé de ses espèces : « les intelligences particulières sont comprises dans l'intelligence universelle »<sup>268</sup>. Le genre intelligible est identique à la *totalité* des espèces bien qu'il soit distinct de *chacune* des espèces. Charles-Saget explique la logique du tout et de la partie qui commande l'explication plotinienne du genre : « Si donc le tout est autre que ses parties, s'il est une forme unique *μία ιδέα* qui vient à l'existence à partir de ses parties, alors il est indivisible. Si bien que, à la fois il n'a plus de parties, et n'est pas plus connaissable qu'elles. »<sup>269</sup> Si le tout est défini par une caractéristique propre qui lui est unique, qui donc n'est aucunement partagée avec ses parties, la connaissance du tout en tant que tout est la connaissance d'une unité sans parties. Les parties deviennent alors des unités dispersées, rassemblées seules par le hasard, et perdent alors leur essence en tant que partie. Le genre dans le monde intelligible de Plotin est distinct des espèces qu'il contient, mais jamais n'est séparé de ses espèces. Son intelligibilité implique toujours les espèces qu'il contient.

La prédication de la science à un de ses théorèmes et la prédication du genre à une de ses espèces diffèrent de l'inclusion d'un individu dans une classe. L'humanité n'implique en aucun cas l'existence de Socrate. Mais la science et le genre en soi sont définis comme la totalité des particuliers auxquels ils sont prédiqués. Le sujet et le prédicat tendent l'un vers l'autre. Lloyd a raison ici de voir une identification des aspects intensionnels et extensionnels du genre chez Plotin. Le genre est défini par les espèces qu'il comprend, et l'espèce par le genre qui la comprend : « And these two conditions are really the same. »<sup>270</sup> L'extension du genre n'est pas, comme l'*infima species*, une quantité indéfinie d'individus matériels. Le genre recouvre une totalité de totalités intelligibles. La signification propre à l'intelligible doit refuser aux deux termes d'un

---

<sup>268</sup> VI.2.20.15-20

<sup>269</sup> A. Charles-Saget (1982) p. 74

<sup>270</sup> A. C. Lloyd (1956) p. 148

jugement l'indépendance que leur confère la forme de l'attribution. Sujet et attribut se réfléchissent : « Except for the form of the propositional sentence, it would be very difficult to say which is the subject and which is the predicate, even as it would be difficult to say which is the mirror and which the reflected object. We might well refer to each term of what I am calling a speculative statement as a subject-predicate. The copula is expressing, not an external, but an internal relationship. Each term of the speculative statement reflects the other in total transparency. »<sup>271</sup> F. Schroeder explique ici en quoi le sens du jugement est transformé par l'appréhension de l'être intelligible. Le sujet contient déjà, dans une logique de la totalité, le prédicat qui permet son existence en tant qu'unité intelligible. Le sujet et le prédicat sont constitutifs l'un de l'autre tel que la totalité de la signification du jugement est appréhendée dans chacun des termes. Contrairement au jugement du monde sensible, où l'espèce nécessite l'extériorité du substrat qu'elle désigne, l'être intelligible est une signification de soi-même : « La vérité essentielle n'est pas accord (συμφωνοῦσα) avec autre chose, mais accord avec soi-même; elle n'énonce rien qu'elle-même; elle est et elle énonce (λέγει) son être. »<sup>272</sup> Le sujet d'une logique de l'intelligible se signifie soi-même dans le discours par le prédicat, qui à son tour contient la totalité de ses sujets en leur particularité. Le genre en tant que puissance totale montre comment l'essence déborde les termes du jugement. Le sujet contient déjà implicitement le prédicat; le prédicat en soi contient le sujet. La saisie de ce rapport est la saisie de l'unité originaire de l'essence, unité qui témoigne de sa propre nécessité.

L'exposé des rapports entre le genre et ses espèces en VI.2.20 est l'interprétation plotinienne de l'unité de la puissance et de l'acte dans l'essence. La position d'une unité originaire

---

<sup>271</sup> F. Schroeder (1996) p. 346

<sup>272</sup> V.5.2.18-20

de l'essence demande la transformation du genre et de l'espèce exposés dans le texte des *Catégories*. Ceux-ci reposent sur l'existence d'une multiplicité d'individus matériels. Le monde intelligible plotinien en revanche est unifié en soi c'est-à-dire que le genre n'est pas l'unité d'une multiplicité qui lui est extérieure. L'unité du genre et des espèces dans l'intelligence forme un tout qui exclut l'unité matérielle : « Il n'est d'ailleurs pas du tout possible de saisir en elle une unité numérique ou un individu : on ne peut y saisir que des espèces, puisque tout y est sans matière. »<sup>273</sup> Plotin fait explicitement la critique de l'espèce logique des *Catégories*. Une unité postérieure à la multiplicité qu'elle contient ne peut en aucun cas faire preuve d'intelligible nécessité : « Quant à l'espèce, elle n'a d'un que le nom; l'espèce est une multiplicité, et son unité est celle d'une armée ou d'un chœur. Ce n'est plus là l'un intelligible, et l'on ne saurait considérer comme identique l'un qui est dans l'être et celui qui est dans les êtres particuliers. »<sup>274</sup> Les individus jouant le rôle d'unités logiques n'ont aucun caractère propre permettant l'intelligibilité de leur unification dans une classe. Les individus sont incapables de compléter l'espèce comme il n'y a pas de limite à l'addition de l'unité numérique dans la série des nombres. L'essence, en revanche, l'unité intelligible, contient déjà en elle la totalité dont elle fait partie. La complétude du genre intelligible est essentielle à ses parties. La prédication du genre à l'espèce dans l'intelligible est ce qu'appelle J. Trouillard une « concentration » du tout dans une de ses parties<sup>275</sup>. La justesse de l'expression de Trouillard vient du fait que le genre préserve son identité dans la multiplicité des espèces qu'il contient. En outre, la concentration représente l'intériorité des rapports entre genre et espèce. Le genre n'est pas « une notion indéterminée que ses concepts subordonnés complètent du dehors » comme l'est la différence spécifique entendue comme qualification du genre logique. Le genre

---

<sup>273</sup> VI.2.22.11-13

<sup>274</sup> VI.2.10.2-6

<sup>275</sup> J. Trouillard (2011) p. 68

intelligible est plutôt « un tout qui se divise par développement interne »<sup>276</sup>. L'unité de la puissance et de l'acte en VI.2.20 dévoile la présence d'un tout entretenant un rapport précis avec ses parties tel qu'il n'est ni fragmenté par sa division, ni séparé de ses parties quand il est considéré en soi.

*Le même, l'autre et l'un*

Nous pouvons maintenant, ayant défini le genre du monde intelligible, comprendre la raison et la nature des genres de l'être, en particulier de l'être, du même et de l'autre, en VI.2.7 et 8. Cette section succède à notre étude des rapports entre genre et espèces présentés en VI.2.20 afin de prolonger, autant que possible, la continuité qui relie les pensées de Plotin et d'Aristote. C'est à partir du genre et de la différence spécifique, de la puissance et de l'acte, que nous sommes arrivés au concept de la totalité qui détermine le genre intelligible chez Plotin. La totalité est inséparable de la généralité dans le monde intelligible. Plotin écrit : « Mais alors ce ne sont pas seulement des genres de l'être, ce sont en même temps des principes; ce sont bien des genres puisqu'ils ont au-dessous d'eux d'autres genres inférieurs, puis des espèces et des individus; mais ce sont des principes, puisque l'être est fait de leur multiplicité, puisque la totalité est faite d'eux. »<sup>277</sup> Il faut éviter de dissocier ces deux aspects du genre. La totalité des cinq genres, donc les genres en tant que principes, est ce qui permet la spécification du genre en tant que genre. Plotin explique en VI.2.19 qu'un seul genre de l'être ne peut produire d'espèces. L'association et la conjugaison<sup>278</sup> des cinq genres qui font l'être font aussi de l'être un genre contenant des espèces. L'être en tant que totalité constituée du même et de l'autre s'avère la condition de l'intimité du genre et de ses espèces. Les genres que Plotin tire du *Sophiste* de Platon sont un développement de l'analyse du genre en tant que puissance totale.

---

<sup>276</sup> *Ibid.* p. 69

<sup>277</sup> VI.2.2.10-14

<sup>278</sup> VI.2.19.1-10

L'association de l'être, du même et de l'autre est l'unité des principes constitutifs du genre en tant que totalité. Le passage aux genres de l'être est le passage à l'ultime plan du monde intelligible où le genre en tant que totalité, condition du discours logique, devient lui-même objet d'investigation. Le même et l'autre, les genres du *Sophiste*, sont aussi présents d'une certaine manière chez Aristote. Aristote suggère au livre I de la *Métaphysique*, dans un passage fort prégnant, qu'il est impossible de décider de l'identité ou de la différence entre l'espèce et le genre : « aucune des formes comme espèces d'un genre n'est ni la même que lui, ni autre, par la forme [...] »<sup>279</sup> La différence entre la puissance et l'acte chez Aristote n'est pas une différence formelle puisque c'est leur unité qui fait l'essence, la forme en soi. Il n'y a pas moyen de séparer l'acte de la puissance par une différence parce que l'acte la saisie de l'acte et toujours aussi la saisie de la puissance. Il n'y a pas de genre qui n'est pas le genre d'une espèce, il n'y a pas d'espèce qui ne comprend pas le genre qui lui est prédiqué. L'affirmation de leur identité d'autre part court le risque d'effacer toute distinction entre la puissance et l'acte, distinction nécessaire à la saisie de l'universel et du particulier. Chez Plotin, la différence entre la puissance totale et l'acte particularisant n'est pas non plus une différence logique, différence possiblement exprimée par l'attribution d'un terme quelconque. Le genre contient l'espèce et l'espèce le genre; leur unité n'est donc ni elle-même un genre qui se divise en espèces ni une ressemblance qualitative. Nous voyons dans ce passage de la *Métaphysique* l'aspect négatif des genres de l'être chez Plotin, l'impossibilité de penser le même et l'autre selon les exigences du discours. Nous voyons chez Plotin l'effort de penser la distinction et l'unité de la puissance et de l'acte et il fait ainsi s'inspirant d'un passage du *Parménide* de Platon : « On peut dire de toute chose par rapport à toute autre qu'elle est la même ou qu'elle est différente, ou que, si elle n'est ni la même ni différente, elle est une partie de

---

<sup>279</sup> *Méta.* I 1058a23

la chose avec laquelle elle est en rapport, ou le tout dont cette chose est partie. »<sup>280</sup> Le *Parménide* répond à la *Métaphysique* en ce qu'il fournit une structure pouvant relier le genre et l'espèce, la puissance totale et l'acte, sans les identifier ou les séparer. L'espèce n'est ni même ni autre que le genre, mais elle fait partie du genre en tant que tout. Le tout en soi, qui par sa nature est la totalité d'une multiplicité, contient le même et l'autre par seule référence à soi-même : « Ce n'est pas après avoir été l'être qu'il est devenu plusieurs autres choses; c'est en étant un qu'il est multiple. S'il est multiple, l'altérité est en lui; et si cette multiplicité est une, l'identité est en lui. »<sup>281</sup> Si chaque espèce est un même genre selon un certain rapport avec soi-même, le genre en soi contient le même et l'autre. L'être intelligible est autre que lui-même et il est même que lui-même en tant qu'autre. L'espèce n'est ni même, ni autre que le genre, mais le genre et à la fois même et autre que soi-même dans ses espèces. Voilà pourquoi le même et l'autre ne sont pas des espèces de l'être ni l'être une espèce du même ou de l'autre. Le même et l'autre « ne sont nullement supérieurs ni antérieurs à l'être »<sup>282</sup>; ils sont les principes constitutifs de l'être en tant que totalité.

L'être total est un et il est multiple, il est même et il est autre. Le même et l'autre dans l'être glissent toujours l'un dans l'autre en ce que l'être est autre en étant même, même en étant autre. L'autre n'est pas pensé à la manière de la différence spécifique ou de la différence générique. La découverte de l'unité multiple qu'est l'être, cette « merveilleuse puissance »<sup>283</sup> que perçoit l'intellect, est l'appréhension d'une pure différence : l'*autre* « pris absolument et sans spécification »<sup>284</sup>. La totalité est la structure qui sauvegarde l'intelligibilité de l'autre, sans quoi la pensée ne pourrait aucunement la distinguer de l'être. S'il n'y a pas de genre auquel l'autre

---

<sup>280</sup> *Parménide* 146b

<sup>281</sup> VI.2.15.13-15

<sup>282</sup> VI.2.8.47-48

<sup>283</sup> VI.2.3.25

<sup>284</sup> VI.2.8.35-43

appartient, il n'y a pas de réponse à la question : *qu'est-ce que c'est?* Et si l'autre est intérieur à l'être, tel qu'il fait de l'être ce qu'il est, aucun attribut ne peut faire la différence entre l'être et l'autre. L'abandon de la totalité comme structure non discursive est l'abandon de toute véritable différence dans l'être, comme nous le voyons dans l'interprétation de Rutten présentée dans son essai « Le genre et la différence selon Plotin » : « Dans cette perspective, la question ne pose plus de savoir si la différence est prise en dehors du genre ou si elle est comprise en lui; il n'y a pas de différence véritable. C'est nous qui morcelons l'unité de l'essence. »<sup>285</sup>. Rutten a sûrement raison d'affirmer l'inadéquation de la différence qui demeure dans la pensée discursive et de l'autre dans l'être. Il n'y a pas de différences dans l'être que nous pouvons isoler dans le terme d'un jugement. Mais la manière dont notre commentateur tente d'évacuer la question de la différence propre à l'être est une inversion complète du mouvement dialectique plotinien. Plotin affirme en effet que l'être est « une nature unique, que nous morcelons en la pensant »<sup>286</sup>, mais elle n'est pas une nature absolument simple. La division de l'unité de l'être par la pensée n'est pas la dissolution de la question, mais la source de celle-ci. Citons un passage de « Sur les genres de l'Être » commodément omis de l'essai de Rutten où la problématique de la différence propre à l'être est formulée. La division de l'être en ses genres présuppose leur distinction : « Sans doute elle est une chose unique; mais on sépare ces deux genres par la pensée, et l'on découvre ainsi que cette chose unique n'est pas une; sans quoi cette séparation serait impossible. »<sup>287</sup> Plotin résiste à la lecture de Rutten en insistant sur le besoin d'une certaine intellection de la multiplicité dans l'être qui est antérieure à la séparation effectuée dans l'âme. Cette multiplicité révèle la véritable différence, l'autre en soi, qui permet la distinction entre l'être et les essences.

---

<sup>285</sup> Rutten (1957) p. 646

<sup>286</sup> VI.2.3.22-23

<sup>287</sup> VI.2.7.9-10

L'intellect découvre l'être en tant qu'unité, mais cette unité n'est pas opposée à la multiplicité. L'être est un parce qu'il est multiple. Delcomminette a bien compris que la différence dans l'être n'est ni une qualité qui lui est extérieure ni une espèce comprise dans l'être en tant que genre : « Dès lors, dire que la différence qui divise un genre donné ne peut appartenir à ce genre ne signifie pas qu'elle ne soit pas contenue en lui : elle y est bien présente, puisqu'elle appartient à un autre genre qui « complète » le premier et forme avec lui un tout ; mais elle ne lui appartient pas à titre d'espèce. »<sup>288</sup> La question du tout et de la partie représente véritablement le sol de la pensée de l'être chez Plotin. Le philosophe refuse d'assujettir l'être aux structures du discours sans toutefois lui enlever toute détermination. Nous trouvons en VI.3 une indication fort utile à l'appréhension de la différence dans l'être : « La sensation comme l'intelligence indiquent bien que des choses sont différentes, mais sans en donner de raison, la sensation, parce que la raison ne lui appartient pas et qu'elle se borne à donner des indications différentes, l'intelligence, parce qu'elle est toute simple en ses intuitions et n'utilise pas de raisonnements pour déclarer que tel objet est tel objet : il y a assurément dans les mouvements de l'intelligence l'altérité qui permet de distinguer un objet d'un autre; mais cette altérité n'a pas elle-même besoin d'une autre altérité qui la distingue. »<sup>289</sup> Dans la sensibilité comme dans l'intelligence, la différence échappe aux demandes du raisonnement. La différence propre au raisonnement, dans l'âme, est une « autre altérité » dont l'intelligibilité est un attribut séparé du sujet, qui s'ajoute à la simple altérité du sensible et de l'intelligible. La différence entre les unités matérielles est le présupposé des différences essentielles et accidentelles qu'exprime le jugement et la différence entre les intelligibles jouit selon Plotin d'une semblable autonomie. Expliciter le rapport analogique entre

---

<sup>288</sup> S. Delcomminette (2010) p. 21 n. 58

<sup>289</sup> VI.3.18.7-14

le sensible et l'intelligible quant à la différence qui leur est propre devrait alors éclairer la constitution de l'être intelligible en tant que tout composé à partir de l'être, du même et de l'autre.

### *Le nombre intelligible*

La pure différence entre les êtres sensibles a été étudiée dans deuxième partie de notre travail touchant la catégorie de la quantité<sup>290</sup>. Nous avons vu que les individus en soi diffèrent par la matière et par le nombre; ils forment une multiplicité d'unités indifférenciées. L'indifférence entre les individus sensibles est la coïncidence de l'identité et de la différence en ce qu'il n'y a pas de *raison* pour laquelle deux unités diffèrent. Toute position d'une différence essentielle, dans la forme de la prédication d'une espèce, suppose l'existence de cette multiplicité d'unités indifférenciées qui lui est antérieure. La question de l'unité et de la multiplicité commande aussi le concept de l'altérité dans l'intelligible. Nous lisons à propos de l'être : « S'il est multiple, l'altérité est en lui; et si cette multiplicité est une, l'identité est en lui. »<sup>291</sup> L'être intelligible n'est pas constitué à partir d'une multiplicité d'unités discrètes, mais il doit y avoir une multiplicité qui entraîne une conception de l'altérité antérieure à la différence dans le discours. Nous devons alors nous tourner vers cette unité-multiple en soi, la pure totalité qui permet l'existence du genre en tant que genre, que Plotin décrit au neuvième chapitre de VI.2 : « Au total, l'un qui est dans l'intimité de l'être et qui coïncide presque avec lui est une image de l'un absolu; en tant que l'être se tourne vers l'un, il est un; en tant qu'il vient après l'un, il est ce qu'il peut être, il est multiple; s'il restait un et s'il se refusait à la division, il se refuserait aussi à constituer un genre. »<sup>292</sup> Il n'y a pas de genre sans potentielle division parce qu'il n'y a pas de genre qui ne soit pas le genre d'une multiplicité d'espèces. L'altérité qui distingue le genre et la multiplicité d'espèces qu'il contient

---

<sup>290</sup> Voir *supra* p. 54-56

<sup>291</sup> VI.2.15.13-15

<sup>292</sup> VI.2.9.39-43

permet au genre d'être ce qu'il est. Si la division du genre est effectuée par une altérité analogue à la différence numérique, il faut penser non aux différences attribuées aux sujets du jugement, mais à l'altérité qui permet le jugement en soi.

L'analogie entre la différence du monde sensible et l'altérité du monde intelligible se précise. Dans le monde sensible, cette simple différence est quantitative. Le terme « analogue »<sup>293</sup> à la quantité est identifié par Plotin au quatrième chapitre de V.5 : « D'ailleurs, la quantité numérique, dans son rapport à l'unité, imite les nombres substantiels dans leur rapport à l'Un suprême [...] »<sup>294</sup> Le nombre substantiel ne fait pas l'objet de « Sur les genres de l'Être » de manière explicite, mais il n'en est pas absent. Le nombre substantiel est cette « image de l'un absolu »<sup>295</sup> qui fait de l'être une unité-multiple et il est lui-même une voie par laquelle comprendre les cinq genres de l'être. Plotin indique au lecteur de VI.1-3 qu'il existe d'autres démonstrations des cinq genres : « Que ce sont bien là des genres premiers, en voilà donc les preuves, et sans doute y en a-t-il encore [...] »<sup>296</sup> Nous lisons en effet, en VI.6 où la question du nombre est longuement traitée, que le nombre existe nécessairement en rapport avec les cinq genres de l'être. Plotin écrit : « Ou bien l'essence, le mouvement et le repos, le même et l'autre engendrent le nombre, ou bien le nombre les engendre. »<sup>297</sup> Le même et l'autre sont rattachés à l'unité et à la multiplicité de l'être qui font de lui un genre. Penser les conditions du genre intelligible selon le schème du nombre vient clore notre étude du genre en ce qu'il représente la dernière structure intelligible du système plotinien. L'indétermination totale de la matière est comprise à partir de la quantité comme l'inconnaissance absolue de l'Un est connue premièrement à partir du nombre dans l'être

---

<sup>293</sup> VI.9.5.45

<sup>294</sup> V.5.4.17

<sup>295</sup> VI.2.9.39-43

<sup>296</sup> VI.2.9.1-2

<sup>297</sup> VI.6.9.3-5

intelligible. L'être, l'être tel et l'unité dans le monde sensible sont divisés catégoriellement en substance, qualité et quantité. Ces trois aspects de l'être sont répétés et unifiés dans le monde intelligible où le nombre rassemble l'être et l'être tel en tant que puissance et acte.

Le nombre de l'être intelligible est la structure de son unité et de sa multiplicité et donc commande la conception du genre en tant qu'unité essentielle d'une multiplicité d'espèces. La présence du nombre substantiel en VI.2 est devinée par l'interprétation plotinienne de l'aporie du livre B de la *Métaphysique* concernant l'unité de l'être en tant que genre. Aristote défend la nécessité de poser une multiplicité de genres par un examen de la structure du discours. Concernant l'être en tant que genre, Aristote écrit : « Mais il n'est pas possible ni à l'un ni à l'être d'être le seul genre des êtres; car, d'une part il est impossible de prédiquer ou les espèces du genre, ou le genre sans ses espèces, à leurs propres différences, de sorte que, si l'un ou l'être est un genre, aucune différence ne sera être ni un. »<sup>298</sup> Puisque chaque chose *est* un être et une unité, il ne peut avoir de différence *de* l'être ou de l'un. Poser l'être ou l'un comme genre unique a pour conséquence chez Aristote l'absence de toute différence *entre* l'être ou l'un et un ensemble possible d'êtres ou d'unités particuliers. C'est-à-dire que l'être en tant que genre serait prédiqué des différences spécifiques qui rendent intelligible une multiplicité d'espèces distinctes. Soit le genre est prédiqué des différences spécifiques, ce qui ferait de celles-ci des espèces et non des raisons qui rendent intelligibles les différences entre les espèces, ou l'être n'est pas prédiqué de ces différences spécifiques, ce qui entraînerait une conséquence absurde : le non-être des différences spécifiques. Plotin aussi reconnaît la nécessité d'un principe de divisibilité de l'être qui est autre que l'être en tant que genre. L'affirmation de l'existence d'une multiplicité d'espèces sous un genre simple et unique « serait la destruction des espèces elles-mêmes; les espèces ne

---

<sup>298</sup> *Méta.* B 998b22-25

seraient même plus des espèces; il n'y aurait plus de multiplicité au-dessous de l'unité; tout serait un, et en dehors de cet être unique il n'y aurait pas autre chose ni d'autres êtres »<sup>299</sup>. Il doit exister une différence propre à l'être afin d'affirmer par exemple que « l'âme n'est pas être, elle est un être »<sup>300</sup> et cette différence n'est pas elle-même un autre être auquel serait prédiqué l'être. Plotin et Aristote partagent la conception d'une multiplicité nécessaire à la différenciation de l'être.

Nous lisons en VI.2.2 une formulation de l'aporie du livre B qui indique une intéressante caractéristique propre à la pensée de l'alexandrin. La division de l'être n'est pas exclusivement pensée à partir des demandes de la prédication. Une image quantitative sert à déterminer une conception de la multiplicité qui coexiste avec l'unité de l'être. Plotin présente ainsi l'aporie :

Comment cet être unique se multiplierait-il pour engendrer les espèces, s'il n'y avait pas autre chose que lui? Car ce n'est pas lui-même qui est multiple, à moins qu'on ne le morcelle à la manière d'une grandeur, et même ainsi, il faudra autre chose pour le morceler. [...] Pour cette raison et pour bien d'autres, il faut renoncer à admettre un genre unique; sans quoi il ne serait plus possible de dire de chaque chose, quelle qu'elle soit, qu'elle est un être ou une substance.<sup>301</sup>

À première vue, Plotin exprime la même idée qu'Aristote. Il faut refuser à l'être le statut de genre unique s'il est possible de dire d'un être qu'il est un être. Mais que signifie l'hésitation de Plotin concernant la divisibilité de la grandeur? Cette perplexité nous pousse à spécifier davantage notre concept de la différence que Plotin applique à la spécification logique et à la division quantitative. Nous lisons en VI.3 ce même rapprochement entre la division de la substance et la division de la quantité : « Que les grandeurs aient des différences, cela n'est pas une raison pour nier qu'elles sont des grandeurs, pas plus que les différences spécifiques de substances n'empêchent qu'elles

---

<sup>299</sup> VI.2.2.34-36

<sup>300</sup> VI.2.5.22-26

<sup>301</sup> VI.2.2.38-41

soient des substances. [...] En outre, lorsque je saisis une qualité dans la substance, je dis qu'elle est une qualité substantielle; à plus forte raison, lorsque j'apprends des figures, ce sont des différences de la quantité que j'apprends. »<sup>302</sup> La différence nécessairement doit être autre chose (ἄλλά) que le genre, mais dans le cas de la grandeur cette différence est *autre* sans être *extérieure* (ἔξω) selon le sens prédicatif de l'extériorité. En effet, la grandeur est une unité-multiple qui est divisée elle-même par une *autre grandeur*, l'unité de mesure participant au même genre que le mesuré. La différence entre deux parties d'une grandeur n'a pas besoin d'une *autre différence*, d'une différence générique entre la partie divisée et ce par quoi elle est divisée. Si l'être est effectivement morcelé à la manière d'une grandeur, l'être est divisé par un autre dont l'intelligibilité ne dépend pas d'une raison extérieure. La différence quantitative, qui repose finalement sur le nombre et l'indifférenciation de ses unités, représente la possibilité de penser l'altérité sans l'assujettir à la différence entre les termes d'un jugement et leurs prédicats.

La recherche de la pensée du genre intelligible est la recherche de l'analogue intelligible de la quantité. Penser l'analogie entre le nombre quantitatif et le nombre intelligible nécessite la correction et la purification des concepts d'unité et de multiplicité, de tout et des parties. Les significations de « tout » et « partie » en rapport au corps matériel et à la quantité par exemple sont inadéquates : « Dans les sommes d'unités et dans les figures géométriques, aussi bien que dans les corps, le tout est nécessairement diminué par sa division en parties, et chaque partie est plus petite que le tout; car ce sont des quantités; et, ayant tout leur être dans leur quantité, mais n'étant pas la quantité en soi, elles sont nécessairement susceptibles de plus et de moins. »<sup>303</sup> Le plus et le moins n'interviennent aucunement dans la totalité intelligible où la puissance totale du genre subsiste en

---

<sup>302</sup> VI.3.14.26-32

<sup>303</sup> IV.3.2.24-29

son entièreté dans chacune de ses spécifications. En outre, ce qui participe à l'autre dans l'intelligible n'est pas des unités discrètes, mais des essences. L'essence est une totalité de parties, parties exprimées selon la structure logique de la définition. Le concept du nombre non quantitatif, qui joue un rôle important dans le système plotinien, n'est pas étranger à la pensée d'Aristote. Dans un passage de la *Métaphysique* Aristote propose un rapport entre le nombre et l'être : « Mais il est manifeste aussi, s'il est vrai que les substances sont d'une certaine façon des nombres, qu'elles le sont ainsi, et non des nombres d'unités, comme le disent certains. En effet, la définition est une sorte de nombre : de fait, elle est divisible en parties indivisibles (car les énoncés ne sont pas infinis), et tel est le nombre. »<sup>304</sup> Le Stagirite affirme que la substance est une sorte de nombre qui n'est pas le produit d'un ensemble d'unités. Le nombre de la substance se manifeste, semble-t-il, en vertu du fait que la définition aussi est ce nombre. La substance et la définition sont tous les deux nombres parce que l'unité de la définition est l'essence, ce qu'est la substance, et ses parties indivisibles sont la puissance et l'acte.

Plotin reprend cette même idée en VI.9.2. Le nombre substantiel est l'unité de la définition : « L'homme est animal, raisonnable, et plusieurs choses encore, et ces parties multiples sont liées par une unité [...] les idées [...] ne sont pas unes : elles sont plutôt des nombres [...] »<sup>305</sup> Bien que le nombre quantitatif et le nombre substantiel sont appelés « nombre » par homonymie, le terme n'a rien d'arbitraire. Le nombre substantiel indique la structure qui combine l'unité et la multiplicité nécessaire à l'essence. A. Charles-Saget explique en quoi ce rapport ne peut être compris de la manière d'un nombre composé d'unités : « Lorsqu'on analyse une forme, celle d'un homme par exemple, en distinguant des parties, l'on produit bien aussi un nombre, le nombre des

---

<sup>304</sup> *Méta.* H 1043b33-36

<sup>305</sup> VI.9.2.19-28

parties distinguées – deux, par exemple, si l’homme est vivant et raisonnable. Mais il est impossible d’en demeurer à cette séparation des éléments, car si ceux-ci appartiennent véritablement à l’essence, ils s’appellent l’un à l’autre, pour concourir à l’achèvement (συμπληροῦν) de l’essence. *Le compte se nie donc en tant que compte.* »<sup>306</sup> Le nombre de l’essence n’est pas un nombre composé d’unités, car les parties de la totalité qu’est l’essence, le genre et la différence spécifique entendus comme la puissance et l’acte, se contiennent l’une et l’autre. Il n’y a pas moyen de penser une partie sans l’autre; les parties de l’essence sont *distinctes* mais contrairement aux unités numériques elles ne sont pas *séparées*. Il n’est pas possible de penser les parties de l’essence comme pures unités. L’essence en acte porte en elle la puissance totale de l’être et l’être, le genre, est la totalité des essences en puissance. C’est pourquoi nous ne pouvons pas strictement compter les parties d’une totalité intelligible. Chaque unité est simultanément multiple.

Le nombre substantiel est un nombre qui appartient à l’intelligence en ce qu’il unifie l’être et l’être *tel* visés par la définition. L’unité-multiple de l’essence est « le nombre essentiel qu’on voit dans les formes qu’il engendre avec lui »<sup>307</sup>. Le nombre intelligible et la définition sont intrinsèquement liés dans la philosophie de Plotin, comme l’explique Charles-Saget : « Mais le souci plotinien n’est pas d’éclairer *ce qu’est* le nombre : il vise à situer, à découvrir la place et le rôle qu’il occupe dans l’ordre des êtres. Approche qui dépend sans doute d’une conception préalable de la définition. Mais qui renvoie également aux exigences qui mesurent le discours lui-même. »<sup>308</sup> Les exigences du discours et de la définition – d’où le concept du nombre substantiel – entraînent la multiplication du nombre intelligible. Le nombre substantiel n’habite pas seul

---

<sup>306</sup> A. Charles-Saget (1982) p. 143

<sup>307</sup> VI.6.9.35-36

<sup>308</sup> A. Charles-Saget (1982) p. 97

l'intelligence. Une des parties de l'essence, la puissance représentée par le genre, est aussi un tout composé de parties. Nous voyons ici apparaître une série. Les parties du genre sont pensées de deux manières en ce que chaque genre, à l'exception des genres suprêmes, est simultanément un genre et une espèce. Le genre en tant que genre est composé de la totalité de ses espèces; le genre en tant qu'espèce est composé d'une puissance totale, le genre qui le contient, et de l'acte qui le particularise. Le monde intelligible chez Plotin et le nombre qui le structure représentent la profondeur de la logique du genre et de l'espèce. À partir de l'être en général, contenant en lui les genres de l'être, « procède la série des espèces »<sup>309</sup>. L'intelligence parcourt une série qui « va du genre à l'espèce » et qui se termine avec « l'espèce dernière »<sup>310</sup>. Cette série logique est interprétée comme une série de totalités de parties d'où la signification du schème du nombre. Il correspond à la série logique, qui procède du genre à l'espèce, une série d'unité-multiples ou de nombres intelligibles : « Un et multiple, l'être l'est immédiatement, et il est tel que, dans toutes ses espèces, il y ait de l'un et du multiple [...] »<sup>311</sup> Chaque genre est à la fois un tout et la partie des espèces qu'il comprend et il est à son tour la partie du genre supérieur, de la totalité supérieure, qui le contient. L'analyse plotinienne du genre intelligible dévoile une série ordonnée de nombres intelligibles limitée d'une part par l'être en général et de l'autre par l'espèce dernière. Cette série ressemble en effet à la série des nombres en ce que les nombres substantiels sont à la fois partie et tout, et ils sont saisis selon leur rapport essentiel aux autres nombres intelligibles.

La série logique qui procède du genre à l'espèce rend manifeste la série des nombres intelligibles. Le principe de cette série est le terme le plus universel, l'être en soi qui contient tout ce qui est. Nous lisons en VI.6 à propos de ce premier nombre intelligible : « Mais primitivement,

---

<sup>309</sup> VI.2.21.2-3

<sup>310</sup> VI.2.22.15-17

<sup>311</sup> VI.2.21.47-48

est [le nombre] qui est dans l'être et avec lui et qui est antérieur aux êtres; les êtres ont en lui leur base, leur source, leur racine et leur principe. »<sup>312</sup> Le nombre dans l'être est une racine, un principe. Cela dit, le principe accompagne toujours le genre en ce qu'il représente l'intelligibilité du genre comme puissance totale composée d'espèces particulières. L'être chez Plotin se déploie toujours selon ces deux structures parce qu'il unit en lui le principe, entendu comme l'unité des nombres intelligibles, et le genre, l'unité essentielle des espèces. Le concept du nombre intelligible éclaire l'aspect du genre intelligible qui le distingue du genre du monde sensible : les genres intelligibles sont « des genres qui sont en même temps des principes. »<sup>313</sup> Bien que le thème du nombre intelligible ne soit pas explicitement abordé en VI.2, Plotin souligne que l'organisation du nombre en général est faite selon le principe et non selon le genre. Il écrit, par exemple : « En outre, dans les nombres, l'un n'est pas un genre qu'on en affirme; on dit qu'il est en eux : on ne dit pas qu'il en est le genre : de même si l'un était dans les êtres, il ne serait pas le genre de l'être. »<sup>314</sup> L'un dans les êtres, ou l'unité des êtres, n'est pas leur genre parce qu'elle est l'unité d'une multiplicité de parties – l'une d'elles étant elle-même le genre ou la puissance. L'un dans les êtres est un nombre qui a pour principe le nombre total, l'être en général entendu comme unité-multiple contenant en lui le même et l'autre.

L'étude du nombre chez Plotin sert à la compréhension de deux aspects fondamentaux du genre intelligible en VI.2. Premièrement, le schème du nombre cerne l'aspect du genre intelligible qui fait de celui-ci un principe. Deuxièmement, le nombre parvient à harmoniser l'être, le même et l'autre dans une structure qui préserve l'intelligibilité bien qu'elle dépasse le discours. Le principe n'est pas l'unité d'une multiplicité coordonnée, mais le début d'une série contenant de

---

<sup>312</sup> VI.6.9.38-39

<sup>313</sup> VI.2.2.16

<sup>314</sup> VI.2.10.16-18

l'antérieur et du postérieur. Une telle série est nécessaire au concept du genre intelligible chez Plotin. Lloyd cerne ainsi ces deux ensembles de caractéristiques qui sont propres au genre-principe de l'intelligible : « the non-standard genus [le genre du monde intelligible] has in addition to, alongside as it were, the properties of a P-series [série où les éléments sont en rapport d'antériorité et de postériorité], the logical properties of a standard genus. »<sup>315</sup> Le principe et la série, les nombres intelligibles, accompagnent le genre et ses espèces parce qu'ils sont ce par quoi nous pouvons comprendre les propriétés logiques du genre. En *réfléchissant* sur le genre en tant que genre d'espèces, donc en tant que totalité de parties, nous pouvons comprendre le nombre intelligible « comme une disposition aux êtres, une esquisse préalable de ces êtres »<sup>316</sup>. Nous voyons le nombre dans le genre intelligible parce que l'antériorité et la postériorité qui relient le genre et l'espèce sont essentielles à la coordination des espèces sous un genre. Strange souligne que l'antériorité du genre par rapport à l'espèce est identique, d'un point de vue logique, à l'antériorité d'un nombre par rapport à un autre : « Logical priority (A is prior to B if A's definition is contained in B's) differs from natural priority for Aristotle, but it also generates P-series with the same logical properties [...] »<sup>317</sup> L'antériorité naturelle d'un nombre par rapport à un autre est entendue comme la présence totale et nécessaire d'un nombre dans un autre nombre. Le genre, analysé selon les concepts d'unité et de multiplicité, possède exactement les mêmes caractéristiques. La puissance totale fait partie de chaque essence qu'elle contient. Voilà ce qui explique ce que nomme Charles-Saget « un *certain parallélisme d'allure entre le déploiement des intelligibles et le déploiement du nombre* »<sup>318</sup>. Dans le nombre quantitatif et dans le monde intelligible, il y a un principe d'une série dont les membres sont reliés par l'unité et la multiplicité.

---

<sup>315</sup> A. C. Lloyd (1990) p. 81

<sup>316</sup> VI.6.10.2-3

<sup>317</sup> S. K. Strange (1981) p. 53

<sup>318</sup> A. Charles-Saget (1982) p. 123

Le nombre est ce par quoi l'unité et la multiplicité coexistent en harmonie, organisées dans une série déterminée par l'antérieur et le postérieur. Les membres d'une telle série ne peuvent être rassemblés sous un genre, mais l'intelligibilité du genre en soi montre qu'il est lui-même membre d'une pareille série. Les genres suprêmes sont alors à la fois genres et principes.

Le concept du nombre intelligible en deuxième lieu explique la multiplicité et la nature des genres suprêmes. Le rapport entre totalité et partie dans l'intelligible, là où la partie contient cette même totalité dont elle fait partie, nécessite l'unité du même et de l'autre. Plotin et Aristote refusent au nombre la possibilité d'être défini selon le genre et l'espèce parce que *le nombre diffère par le nombre*. Cette analyse conceptuelle du nombre et l'impossibilité de sa définition revêtent une signification positive dans l'intelligence. La particularisation du tout est interne au tout c'est-à-dire qu'il se différencie lui-même par lui-même. Définir la totalité par l'unité et la liaison de ses parties fait de ce tout à la fois même et autre que ses parties. Le même et l'autre concourent à l'existence d'une totalité de parties. Comme le concept du nombre quantitatif n'a pas besoin d'être divisé par une altérité qui lui est extérieure, l'autre et le même sont immanents à l'être en tant que totalité et ils s'accordent de manière intelligible sans s'assujettir aux demandes du discours. La définition n'est pas nécessaire à l'intelligibilité du nombre : c'est le nombre qui est nécessaire à l'intelligibilité de la définition. Le monde intelligible chez Plotin est en quelque sorte le mélange d'une structure logique, série de termes généraux et spécifiques liés par la prédication, et d'une structure quasi numérique comprise comme une série contenant des totalités de parties, liées par la particularisation de leur principe, première totalité. Le schème du nombre permet de voir comment l'intelligibilité et la discursivité se distinguent dans le système plotinien. La pensée de l'intelligible est une analyse et une réflexion sur le genre logique, la saisie de celui-ci en son intelligibilité. Le genre comme prédicat repose sur l'être conçu comme totalité intelligible : « Car,

comme elle [l'intelligence] est une vie intellectuelle et un acte sans imperfection, elle n'omet rien de ce que nous découvrons maintenant comme une œuvre de l'intelligence; elle a toutes choses en son pouvoir; et elle les a à titre d'être; et elle les possède comme les possède une intelligence. Or l'intelligence les possède en tant qu'elles sont dans une pensée, mais une pensée qui n'est pas la pensée discursive. »<sup>319</sup> La totalité de l'être est saisie dans un acte de l'intelligence et non dans la discursivité. Mais l'intelligence possède tout ce qu'a la discursivité parce qu'elle voit la totalité intelligible en laquelle se meut la discursivité. L'intelligence voit l'être en sa totalité dans chacune des essences, et l'unité des essences dans l'être. La logique du genre et de l'espèce – et la différence qualitative qui lui est propre – dont se sert la discursivité ne fait que déployer la structure du tout et de la partie que saisit l'intelligence selon l'unité du même et de l'autre.

#### *La logique du monde intelligible*

Le genre du monde intelligible se distingue du genre du monde sensible parce qu'il est aussi un principe. Il ne faut pas conclure de cette distinction que le genre du monde sensible est seulement genre, qu'il est un concept simple complexifié dans l'intelligence. La logique du monde sensible participe de par sa nature à la quantité qui fonde l'extension. Comme le genre sensible participe à la quantité, le genre intelligible participe au nombre. Les deux genres supposent l'existence d'une unité extra logique qui les soutient. Ces deux modes d'indivisibilité sont démarqués ainsi par Aristote : « Numériquement donc, l'être singulier est indivisible, mais formellement, c'est ce qui est indivisible du point de vue de l'objet de connaissance et du point de vue de la science, de sorte que serait un au sens premier ce qui est cause de l'unité pour les substances. »<sup>320</sup> L'unité numérique qui caractérise l'individu est l'extension de l'espèce et du genre entendus comme classes. Plotin critique ouvertement la possibilité de penser l'intelligibilité de

---

<sup>319</sup> VI.2.21.24-28

<sup>320</sup> *Méta.* I 1052a31-34

l'espèce en posant l'existence antérieure d'une multiplicité d'individus. Cette « espèce, elle n'a d'un que le nom; l'espèce est une multiplicité, et son unité est celle d'une armée ou d'un chœur »<sup>321</sup>. L'analyse du genre et de l'espèce selon le concept de la puissance intelligible dévoile une autre conception de l'unité permettant l'immédiate unité de l'essence. Ce qui est indivisible formellement chez Plotin est ce que nous pouvons nommer l'intension du concept. L'indivisibilité de l'unité intensive de l'essence n'entraîne pas cependant l'affirmation d'une simplicité absolue. Une intension parfaitement simple au contraire n'aurait aucun contenu. L'unité d'une espèce en soi, de l'essence qu'elle signifie, est toujours l'unité de ses parties.

L'analyse de la science et de ses théorèmes montre que l'intension d'un genre n'est pas nécessairement séparée de la multiplicité à laquelle il est attribué. Le genre dans l'intelligence est saisi immédiatement comme *genre de ses espèces*, comme puissance intelligible. Cette analyse rend manifeste une caractéristique fondamentale du genre intelligible chez Plotin que Lloyd caractérise comme « the fusion of extension and intension »<sup>322</sup>. Le genre se différencie de lui-même dans ses espèces afin d'être complètement ce qu'il est en soi. Le genre du monde intelligible correspond à ce que notre commentateur appelle « Neoplatonic logic » : « which would have as a whole to be some kind of intensional logic, whether or not a possible one. »<sup>323</sup> L'hésitation de Lloyd concernant la possibilité d'une logique de l'intension serait peut-être atténuée s'il s'était intéressé dans cet essai à la doctrine du nombre intelligible. Le nombre admet une conception du même et de l'autre qui échappe aux demandes du discours et nous pouvons démontrer la nécessité de cette caractéristique si nous pensons le nombre comme l'unité d'une multiplicité sur laquelle repose le discours logique en soi. Le nombre quantitatif est l'unité d'une multiplicité d'unités

---

<sup>321</sup> VI.2.10.2-6

<sup>322</sup> A. C. Lloyd (1956) p. 149

<sup>323</sup> *Ibid.*

extensives et le nombre intelligible est une unité-multiple intensive. Penser la structure de l'intension entraîne une conception du non discursif qui n'est pas inintelligible puisqu'elle est l'intelligibilité même du discursif. Voilà pourquoi la saisie de l'altérité dans l'être, celle qui n'a pas « besoin d'une autre altérité » et qui est saisie « dans les mouvements de l'intelligence »<sup>324</sup> est identique à la saisie de la série des nombres intelligibles en VI.6 : « en continuant son mouvement non pas sur des objets différents d'elle, mais par ses propres mouvements intérieurs, elle [l'âme] donne l'existence aux nombres plus élevés [...] »<sup>325</sup> L'unité, la multiplicité, le même et l'autre concourent à l'ordonnance sérielle de l'être qui est manifeste dans la structure logique du genre et de l'espèce.

La structure du genre-principe n'est alors pas une structure strictement logique – et elle n'est certainement pas arithmétique. Les éléments formels du monde intelligible que Plotin expose dans « Sur les genres de l'Être » s'insèrent dans une structure que l'on pourrait nommer « hénologique ». Le genre intelligible chez Plotin est la pensée du genre à partir de l'unité. Le nombre de l'être ordonne les rapports d'identité et de différence, d'unité et de multiplicité qui sont nécessaires aux êtres visés par la définition. Le nombre dans l'intellect est le principe du jugement qui ne peut être lui-même défini. La tentative de faire l'inverse, de penser le nombre selon les règles du discours, serait ce qu'appelle Butler : « collapsing henadic and eidetic difference »<sup>326</sup>. Penser le nombre de manière discursive est impossible parce que l'âme se heurte à ses propres limites. L'âme pense selon le genre qui lui repose sur l'altérité et la mêmeté propre au nombre.

---

<sup>324</sup> VI.3.18.7-14

<sup>325</sup> VI.6.11.27-29

<sup>326</sup> E. Butler (2016) p. 150

## Conclusion

La critique plotinienne des *Catégories* dans « Sur les genres de l'Être » est unifiée par la recherche du genre. En VI.1 et en VI.2, le genre est évalué en sa puissance d'unification. Il s'avère que la logique d'Aristote, la formulation des rapports entre genre, espèce, différence spécifique et individu, est au centre de l'investigation à la fois du monde sensible et du monde intelligible. Lloyd a raison d'identifier la structure du monde sensible chez Plotin, un ensemble d'unités matérielles et de qualités non essentielles, comme la conséquence d'une interprétation nominaliste de la logique d'Aristote<sup>327</sup>. Cette même logique reflète aussi cependant la structure du monde intelligible. Delcomminette fait l'observation suivante concernant la structure hiérarchique du monde intelligible : « Il me semble [...] qu'une telle interprétation de l'intelligible ne peut survenir qu'au terme d'une évolution qui suppose une reprise implicite des fondements de la logique aristotélicienne. »<sup>328</sup> Les deux mondes de Plotin se rejoignent dans une même logique parce que celle-ci se prête à deux développements. La position d'un sujet antérieur à ses attributs intelligibles engendre la matière et la quantité. La détermination d'un prédicat indépendant de cette matière dévoile la puissance et l'acte de l'être, régis par le nombre. L'antériorité et la postériorité, structure antinomique à la pensée de l'être selon le genre logique, vont de pair avec l'unité du genre intelligible. L'exploit de Plotin, en son appropriation de la logique aristotélicienne, est de poser comme fondement de cette logique des structures formelles ayant comme principes l'identité, la différence, l'unité et la multiplicité – structures pensées selon le schème du nombre. L'alexandrin parvient ainsi à désintriquer les multiples conceptions du genre qu'on retrouve dans l'œuvre d'Aristote.

---

<sup>327</sup> A. C. Lloyd (1956) p. 159

<sup>328</sup> S. Delcomminette (2010) p. 21 n.57

Les deux développements métaphysiques de la logique d'Aristote naissent du concept de qualité substantielle. La distinction entre la qualité et la différence spécifique est une différence d'interprétation du jugement même. Plotin enseigne qu'il y a deux manières de penser l'âme et la discursivité : « Donc il y a une double connaissance de soi-même; ou bien l'on connaît la nature de la pensée discursive de l'âme; ou bien on la dépasse, et l'on se connaît comme être conforme à l'intelligence [...] »<sup>329</sup> La connaissance de la discursivité est la séparation entre le sujet et l'attribut que pose le jugement et la détermination de la qualité et de son rapport accidentel au sujet. Mais si l'âme tente de se dépasser, de percevoir ce qu'elle pense avant de le découper dans le jugement, elle voit le lien nécessaire entre l'attribut et le sujet que le discours présuppose. La prédication de la différence spécifique est l'image dans la discursivité d'une totalité intelligible constituée de puissance et d'acte se déterminant soi-même par la coïncidence de l'unité et de la multiplicité. Les deux mondes de Plotin sont tous les deux produits d'une réflexivité. Le premier pense la discursivité comme le principe de ce qu'elle pense et le deuxième pense la discursivité comme l'image d'un principe qui la dépasse : « D'où vient donc que les âmes ont oubliées Dieu leur père, et que, fragments venus de lui et complètement à lui, elles s'ignorent elles-mêmes et l'ignorent? Le principe du mal pour elles, c'est l'audace, la génération, la différence première, et la volonté d'être à elles-mêmes. Joyeuses de leur indépendance, elles usent de la spontanéité de leur mouvement pour courir à l'opposé de Dieu [...] »<sup>330</sup> La pensée cherche toujours à sortir du concept pour atteindre l'être. La séparation catégorielle entre la substance et la qualité, comprise comme représentation fidèle à l'être, est la plongée de l'âme dans la matière. L'âme se croit ainsi maîtresse de l'être. La pensée de ces mêmes catégories, selon la perspective d'une mesure qui leur est

---

<sup>329</sup> V.3.4.7-10.

<sup>330</sup> V.1.1.1-17

supérieure, mène à l'intellection de l'unité de l'être intelligible. L'âme voit alors qu'elle se meut dans le sein d'une totalité intelligible qui la dépasse infiniment.

Il est impossible d'isoler le genre des *Catégories* du genre du monde intelligible. Le genre intelligible est le genre logique pensé à partir de l'unité intensive que suppose l'âme en jugeant : l'âme « porte ses jugements grâce à des règles innées qu'elle tient de l'intelligence »<sup>331</sup>. Ce sont ces mêmes règles qui sont examinées en VI.2, et ces règles sont fondées dans la composition de l'essence, de l'être intelligible. Le travail de Plotin dans « Sur les genres de l'Être » est le développement d'une profonde continuité qui traverse la pensée d'Aristote. L'essence que vise le genre nécessite la transformation du genre en soi, l'identité du genre et du principe. Cette continuité interne à l'œuvre d'Aristote est le lieu de la pensée de Plotin lui-même qui tire son inspiration des idées les plus fécondes d'Aristote. La critique de l'alexandrin s'avère une lecture originale de la philosophie et de la logique que nous trouvons dans les *Catégories* et la *Métaphysique*. Plotin n'a pas à démentir Aristote pour défendre Platon. Le Platonisme de Plotin est la floraison de sa lecture d'Aristote.

---

<sup>331</sup> V.3.4.16.

# Bibliographie

## Sources antiques

- Aristote. *Catégories, Sur l'interprétation: Organon I-II*. Trad. Catherine Dalimier et Pierre Pellegrin Michel Crubellier. Paris: GF Flammarion, 2007.
- . *De l'âme*. Trad. Richard Bodéüs. Paris: GF Flammarion, 1993.
- . *Métaphysique*. Trad. Marie-Paul Duminil et Annick Jaulin. Paris: GF Flammarion, 2008.
- . *Seconds analytiques: Organon IV*. Trad. Pierre Pellegrin. Paris: GF Flammarion, 2005.
- . *Topiques, Réfutations sophistiques: Organon V-VI*. Trad. Jacques Brunschwig et Myriam Hecquet. Paris: GF Flammarion, 2015.
- . *Les politiques*. Trad. Pierre Pellegrin. Paris: GF Flammarion, 2015.
- Aristote et Ammonios D'Hermeias. *Les attributions (catégories): Le texte aristotélicien et les prolégomènes d'Ammonios d'Hermeias*. Trad. Yvan Pelletier. Montréal: Bellarmin, 1983.
- Platon. *Oeuvres complètes*. Ed. E. Chambry. Vol. 3. Paris: Paul Dupont, 1945.
- . *Sophiste - Politique - Philèbe - Timée - Critias*. Ed. Émile Chambry. Paris: GF Flammarion, 1969.
- Plotin. *Ennéades*. Trad. Émile Bréhier. 7 vol. Paris: Les Belles Lettres, 1924-1954.
- . *Traité 42-44: Sur les genres de l'être, I, II et III*. Trad. Luc Brisson et Jean-François Pradeau. Paris: GF Flammarion, 2018.
- . *Traité 7-21*. Trad. Luc Brisson et Jean-François Pradeau. Paris : GF Flammarion, 2003.
- Porphyre. *Commentaire aux "Catégories" d'Aristote*. Trad. Richard Bodéüs. Paris: J. Vrin, 2008.
- . *Isagoge*. Trad. Alain de Libera et Alain-Philippe Segonds. Paris: J. Vrin, 1998.
- Simplicius. *On Aristotle's "Categories" 1-4*. Trad. Michael Chase. New York: Bloomsbury, 2003.

## Sources non antiques

- Frank, Siméon. *La connaissance et l'être*. Trads. Oldenbourg Kafffi et Fédotoff Kaffi. Paris: Éditions Montaigne, 1937.
- Frege, Gottlob. *Les fondements de l'arithmétique: Recherche logico-mathématique sur le concept de nombre*. Trad. Claude Imbert. Paris: Éditions du Seuil, 1969.
- Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pure*. Trad. Alain Renaut. Paris: GF Flammarion, 2006.
- Nicole, Pierre et Arnaud, Antoine. *La logique, ou l'art de penser*. Gallimard, 1992.
- Wittgenstein, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*. Trad. Pierre Klossowski. Paris: Gallimard, 1961.

## Travaux

- Benveniste, Émile. «Catégories de pensée et catégories de langue.» *Les études philosophiques* Vol. 13.No. 4 (Octobre/Décembre 1958): 419-429.
- Borella, Jean. *Penser l'analogie*. Genève: Ad Solem, 2000.
- Brisson, Luc. «De quelle façon Plotin interprète-t-il les cinq genres du "Sophiste"? ("Ennéades", VI 2 [43] 8).» Aubenque, Pierre et Michel Narcy. *Études sur le "Sophiste" de Platon*. C.N.R., Centro di studio pensiero antico, 1991. 449-474.
- Butler, Edward. "Plotinian Henadology." *Kronos* (2016): 143-159.
- Charles-Saget, Annick. *L'architecture du divin: Mathématique et philosophie chez Plotin et Proclus*. Paris: Les Belles Lettres, 1982.
- . "Polémique et philosophie: Plotin, Ennéades, VI.I, 4-5, Aristote, Catégories, 6." *Les études philosophiques* No. 2 (Avril-Juin 1988): 157-165.
- Chiaradonna, Riccardo. «Essence et prédication chez Porphyre et Plotin.» *Revue des sciences philosophiques et théologiques* Vol. 82.No. 4 (Octobre 1998): 577-606.
- . «The Categories and the Status of the Physical World: Plotinus and the Neo-Platonic Commentators.» *Bulletin of the Institute of Classical Studies* No. 4 (2004): 121-136.

- Collette-Ducic, Bernard. *Plotin et l'ordonnement de l'être: Étude sur les fondements et les limites de la "détermination"*. Paris: J. Vrin, 2007.
- de Pater, W. A. *Les topiques d'Aristote et la dialectique platonicienne: La méthodologie de la définition*. Fribourg: St. Paul, 1965.
- Delcomminette, Sylvain. «De l'inventivité dialectique à la dialectique autonome: Platon, Aristote et Plotin.» *Analele Universității din Craiova - Seria Filosofie* 25 (2010): 5-26.
- Evangeliou, Christos. *Aristotle's Categories and Porphyry*. Leiden: E.J. Brill, 1996.
- Fraser, Kyle. "Seriality and Demonstration in Aristotle's Ontology." *Oxford Studies in Ancient Philosophy* Winter 2003: 131-158.
- Granger, Herbert. «Aristotle on Genus and Differentia.» *Journal of the History of Philosophy* 22 (1984): 1-23.
- Griffin, Michael. *Aristotle's Categories in the Early Roman Empire*. Oxford University Press, 2015.
- Haas, Frans A. J. De. "Did Plotinus and Porphyry Disagree on Aristotle's "Categories"?" *Phronesis* Vol. 46.No. 4 (Nov., 2001): 492-526.
- Inge, William Ralph. *The Philosophy of Plotinus*. Vol. 1. London: Longmans, Green and Co. LTD, 1948. 2 vols.
- Le Blond, J. M. *Logique et méthode chez Aristote: Étude sur la recherche des principes dans la physique aristotélicienne*. Paris: J. Vrin, 1939.
- Lloyd, A. C. «Genus, Species and ordered series in Aristotle.» *Phronesis* 7 (1962): 67-90.
- . "Neoplatonic Logic and Aristotelian Logic: I." *Phronesis* Vol. 1.No. 1 (Nov., 1955): 58-72.
- . "Neoplatonic Logic and Aristotelian Logic: II." *Phronesis* Vol. 1.No. 2 (May, 1956): 146-160.
- . *The Anatomy of Neoplatonism*. Oxford: Clarendon Press, 1990.
- O'Meara, Dominic J. *Structures hiérarchiques dans la pensée de Plotin*. Leiden: Brill, 1975.
- Roux, Sylvain. *L'être et le substrat: Essai sur Plotin et la métaphysique*. Paris: J. Vrin, 2017.
- Rutten, Christian. «Le genre et la différence selon Plotin.» En hommage à Léon Graulich. Liège: H. Vaillant-Carmanne, S. A., 1957.

- . *Les catégories du monde sensible dans les Ennéades de Plotin*. Paris: Les Belles Lettres, 1961.
- Schroeder, Frederic. "Plotinus and Language." Ed. Lloyd Gerson. *The Cambridge Companion to Plotinus*. New York: Cambridge University Press, 1996.
- Strange, Steven Keith. *Plotinus' Treatise on the Genera of Being: An Historical and Philosophical Study*. The University of Texas at Austin, 1981.
- Trouillard, Jean. *La procession plotinienne*. Paris: PUF, 1955.
- . *La purification plotinienne*. Paris: Hermann, 2011.